[illegible]

VOYAGE

A

BOTANY-BAY.

VOYAGE
A
BOTANY-BAY,

AVEC UNE DESCRIPTION

DU PAYS, DES MOEURS,

DES COUTUMES

ET DE LA RELIGION

DES NATIFS.

Par le célèbre George BARRINGTON.

Traduit de l'Anglais, sur la troisième Édition.

A PARIS,
Chez Desenne, Libraire, Palais-Égalité,
N°s 1 et 2.

AN VI.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

J'AURAIS desiré, en offrant cette traduction au public, pouvoir accroître son intérêt, en lui faisant connaître aussi le célèbre Barrington, auteur de ce Voyage. Séparé de l'Angleterre, le seul lieu d'où j'eusse pu tirer ces détails, par une guerre et des difficultés de communication insurmontables, je me vois contraint à ne dire ici que le peu que j'ai pu recueillir des personnes qui y ont voyagé, et qui ont entendu parler de ce Barrington dont les filouteries ont fait tant de bruit, et lui ont mérité une réputation qui longtems encore le rendra célèbre dans sa patrie. De tous ceux que des passions fortes et des principes faibles ont livrés aux vices et conduits aux crimes, qu'on a vu se laisser entraîner au mal

et se précipiter dans l'infamie par excès ou défaut de lumières, Barrington est un de ceux qui, par son audace et son adresse, s'est fait sur-tout remarquer. Né avec beaucoup d'esprit, il entra d'abord dans la carrière des lois qu'avait parcourue son père. Ce fut dans cet état qu'il commença une étude qui dans la suite lui donna les moyens d'en éluder les atteintes, en calculant tellement ses actions qu'il fut souvent absous par le texte quand par l'intention il eût toujours dû être condamné. Il connaissait les lois de son pays, dont le juge n'est jamais que le simple organe, et qui, toujours claires, souvent favorables, constamment justes par la crainte de frapper l'innocence, épargnent quelquefois le coupable. Barrington après s'être ainsi plusieurs fois échappé, fut enfin pris et condamné à être déporté à Botany-Bay, nouvelle possession des anglais

dans la mer du sud. Cet ouvrage commencé à l'instant de son départ. Après avoir fait l'histoire de son voyage, Barrington donne encore des détails sur cet établissement anglais, formé seulement des malfaiteurs dont la société, en épargnant la vie, veut cependant s'assurer de la liberté. L'on verra comment Barrington, assez heureux pour avoir sauvé pendant la traversée, le bâtiment de transport sur lequel il était, des entreprises des autres condamnés révoltés, fut récompensé de cet acte de courage par une place de sur-intendant qui lui fut donnée en arrivant au lieu de son exil. Cette place le met à même d'entrer dans des détails intéressans sur tout ce qui regarde les condamnés, et de montrer que ces malfaiteurs, punis par leur pays, ont toujours cependant à se louer de son humanité. Barrington revenu de ses erreurs, ne se mon-

tre pas dans son ouvrage comme un déclamateur irrité contre les lois de sa patrie, et n'accuse pas d'un despotisme arbitraire ceux qui ont dû les faire parler contre lui ; il sait que de quelques couleurs qu'elle se couvre, la tyrannie n'est autre chose que l'injustice en armes ; l'iniquité puissante, la volonté d'un plus fort substituée au desir de tous, qu'un lien, que des fers sous lesquels gémissent la vertu, l'innocence terrassées par l'audace heureuse ou le crime triomphant. En s'avouant coupable il justifie ses juges, et en peignant ses remords il donne quelques raisons de croire à ceux qui jusqu'ici ont pu en douter, qu'à la suite de longues années, de nombreux jours passés dans l'enivrement du crime et le délire des forfaits, il est quelquefois pour les grands coupables un instant encore pour les regrets.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

*A Monsieur *****

Je saisis avec empressement, M., la première occasion qui s'offre de m'acquiter de l'engagement que je contractai avec vous en quittant l'Angleterre. Je m'estimerai trop heureux si ce peu de pages que je vous envoie, remplies principalement de mes propres observations, qu'aidèrent les recherches que je fis sur les lieux, peuvent m'acquiter envers vous, et me faire pardonner de ne remplir qu'à demi ma promesse. Je me fusse étendu davantage, mais j'étais trop impatient de payer cette dette imposée par la reconnaissance, pour en laisser échapper le moment. Vous trouverez donc la conclusion un peu précipitée; mais quelques lettres de mon ami, M. Wentworth, que j'ai transcrites depuis peu, et qui contiennent des détails intéressans sur l'établissement et les progrès de l'île de Norfolk, m'aideront, M., à reparer ce tort.

Je suis, M., avec reconnaissance,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, BARRINGTON.

Paramatta, Novembre 1793.

VOYAGE

VOYAGE

A

BOTANY-BAY.

CHAPITRE PREMIER.

Nous recevons l'ordre de nous embarquer. — Nous descendons la rivière. — Accident en longeant le bâtiment. — Nous faisons voile pour Mother-Bank. — Arrivée de plusieurs autres transports ayant la même destination. — Le préposé pour les transports vient à bord. — Il fait le signal de mettre à la voile. — Nous perdons la terre de vue. — Violent ouragan.

Ce fut avec une très-vive satisfaction que je reçus l'ordre, conformément à ma sentence, de me tenir prêt à être embarqué le lendemain de bonne heure; je tirai parti dans l'instant du peu de tems qui me restait,

et aidé d'un ami, je dépensai quelques livres sterlings à me procurer ce qui m'était nécessaire pour le voyage. Ce que fournit le gouvernement dans cette occasion est fort peu de choses et toujours fort insuffisant pour ceux qui de même que moi ont été habitués aux aises de la vie. La nouvelle de mon prochain départ attira près de moi plusieurs de mes amis qui vinrent me dire adieu, et c'est avec reconnaissance que je songe qu'aucun d'eux ne me quitta sans m'avoir fait quelques présens. Je me trouvai même avoir tant d'effets avant de me rendre au vaisseau que je craignis qu'on ne voulût pas me permettre de les mettre tous à bord. Au vrai si chacun de mes compagnons en eût été aussi bien fourni, il eût fallu nécessairement un bâtiment exprès pour les transporter.

A cinq heures moins un quart on fit une revue de nous tous, et ayant fait nos adieux aux autres prisonniers, nous fûmes escortés par les gardes de la Cité depuis la prison jusques au pont de Black-Friars, où deux gabares nous attendaient pour nous recevoir. Quoique notre marche commençât de bonne heure et qu'il y eût peu de spectateurs, elle fit cependant sur moi une forte impression; la honte de me trouver parmi des coquins de

toute espèce, dont beaucoup étaient à peine au-dessus de l'animal brute, qui gorgés de liqueurs offensaient les oreilles de ceux qui passaient, par les blasphêmes, les juremens et les chansons les plus licencieuses, m'infligeait une punition plus sévère que ne l'était le jugement que mon pays avait prononcé contre moi, et vengeait pleinement la société que j'ai tant offensée.

Absorbé dans les réflexions les plus humiliantes, je ne vis aucun des objets qui s'offrirent à nous pendant que nous descendîmes la rivière, et je ne fus tiré de cet état d'accablement que par un coup violent que je reçus à la tête et que je pris d'abord pour un coup de bâton: en levant les yeux je m'apperçus que nous longions le bâtiment, et que le coup que j'avais reçu venait du Bosseman, qui de dessus le passe-avant avait jeté un cable à un matelot de notre gabare pour nous amarer, lequel en me frappant la tête m'avait causé la vive douleur que je venais de ressentir. Ce petit accident occasionna un rire universel à mes dépens; mais comme j'ai toujours vu que le chagrin et la mauvaise humeur augmentent dans les autres le desir de vous tourmenter, je pris le parti d'étouffer mon réel mécontentement en semblant prendre part à

la joie générale. Je montai à mon tour sur le vaisseau, et à ma grande satisfaction la première personne que j'y vis fut un de mes amis intimes, dont les soins généreux me procurèrent non seulement une place dans le magazin pour mes effets, mais m'obtinrent encore la permission de monter sur le pont sans être chargé de ces fers pesants et ignominieux sous lesquels mes fautes passées m'avaient condamné à gémir. Non content de m'avoir rendu ces services, il obtint aussi du contre-maître qu'il m'admettrait dans sa société qui était composée du second contre-maître, du charpentier et du canonnier: tous consentirent volontiers à me recevoir parmi eux en fournissant amplement ma part des dépenses pendant le voyage; après avoir ainsi rendu ma position supportable, mon bienfaiteur me fit ses adieux et me quitta. Mon cœur plein de reconnaissance ne put par des paroles exprimer ce qu'il sentait, mais le souvenir de tant de bontés y est trop fortement gravé pour que le tems même puisse jamais l'affaiblir.

Les condamnés mes compagnons, au nombre d'environ deux cents, furent mis dans la cale, qu'on rendit aussi commode que les circonstances le permettaient; des lattes furent placées de l'avant à l'arrière pour les hamacs

qu'on suspendit à dix-sept pouces les uns des autres. Mais ces malheureux enchaînés et pressés dans un espace ou ils ne pouvaient pas respirer un air frais, étaient véritablement dans une situation déplorable; pour soulager cependant leur position autant que pouvait le permettre la sûreté du vaisseau, on leur permit de se promener chacun à leur tour, dix sur le pont. Nous avions six femmes : elles eurent pour elles un lieu à part qu'on leur avait arrangé.

Le sous-maître me donna un hamac propre qu'il plaça près du sien; s'adressant ensuite à quelques-uns de ses camarades qui se trouvaient là: «Compagnons, leur cria-t-il, comme je suis sûr que vous auriez honte d'ajouter à la peine d'un homme qui est déjà assez malheureux, je suis sûr aussi que vous ne vous opposerez pas à ce qu'il ait ici son lit. Si cependant quelqu'un de vous en était fâché, il peut prendre le mien; par la tempête ! je n'en suis que plus amoureux quand je couche sur la dure. » Soit que ce fût l'éloquence de mon nouvel ami, ou la toute-puissante apparence d'une énorme bouteille de flip (1) qu'il tira

(1) Le flip est une boisson commune aux gens de mer anglais, qui est composée de bière, d'eau-de-vie et de sucre.

d'une large caisse de liqueurs, je remarquai que tout-à-coup les muscles de fer de ses auditeurs se détendirent assez pour laisser appercevoir un sourire, expression de leur joyeux consentement. La conclusion de cette importante affaire me fit grand plaisir, non seulement parce qu'elle m'assurait un endroit plus commode pour reposer, mais parce qu'aussi elle me procurait un lieu pour placer mes effets que je pouvais alors avoir toujours sous les yeux.

Nous restâmes à-peu-près une semaine à Long-Reach; nous nous rendîmes de là à Gravesend (1); là le capitaine vint à bord avec quelques soldats du corps des nouvelles possessions du Sud. Nous levâmes l'ancre le lendemain matin et descendîmes vers les Dunes : un vent d'ouest assez fort s'éleva tout-à-coup et nous fit encore jeter l'ancre; le vent bientôt se rangeant de l'arrière, nous nous trouvâmes sous voile au lever du jour, et nous arrivâmes enfin à Mother-Bank où étaient déjà plusieurs transports ayant la même destination.

Dix jours à-peu-près s'écoulèrent avant que

(1) Gravesende est un petit port situé sur la Tamise, dans la province de Kent, à trente-six ou quarante milles de Londres.

nous ne fussions prêts à mettre à la voile ; on employa ce tems à s'approvisionner de poissons frais et à remplir nos jâres. L'amiral ayant reçu l'avis que tout était préparé pour le départ, envoya sur notre bord un lieutenant de la flotte en qualité d'agent des transports, qui dans l'instant fit signal aux capitaines des autres bâtimens de venir le trouver pour recevoir leurs instructions. Le lendemain matin il donna le signal du départ. Vers les neuf heures nous filions déjà assez rapidement, et une forte brise d'est nous porta bientôt audelà des Aiguilles : le tems était beau, et la vue qui s'offrait de l'une et de l'autre rives eût dû sans doute faire naître à chacun de nous les plus agréables sensations ; mais hélas ! elle ne servait qu'à faire éprouver une nouvelle douleur au cœur du malheureux qui dans cet instant, pour jamais sans doute, lui disait adieu !

Le tems continuant à être beau et le vent bon, nous glissâmes imperceptiblement le long du canal, et nous étions déjà hors de la vue de l'ancienne Angleterre (1) quand je

(1) Ald England : Vielle Angleterre. C'est une épithète dont les Anglais se servent pour honorer leur patrie. Ils s'en honorent aussi, en s'appelant eux-mêmes Ald Breton, viel, ancien Breton,

me levai le lendemain. Mes fréquentes courses d'Irlande en Angleterre m'avaient familiarisé avec la mer, et je restai constament établi sur mes jambes tout le tems que dura un assez grand vent qui souffla le troisième jour après que nous eûmes perdu la terre de vue, et qui pendant près de dix heures se joua de tous nos efforts. Deux hommes furent jetés par sa violence du haut du grand hunier à la mer; il déchira nos voiles par bandes, et rendit vain tout ce que nous esseyâmes pour sauver les deux matelots; bientôt après il rompit notre petit mât de hune qui tomba à l'eau, et avec lui quatre hommes et deux mousses; mais par le plus grand bonheur s'étant tenus fortement attachés au mât, ils furent tous sauvés. Enfin après le plus constant travail, le reste des voiles fut serré et le vaisseau beaucoup soulagé ne porta plus qu'une voile d'étai de gros tems. La mer était fort haute; son agitation rendant l'habitation du pont où je n'avais que faire fort peu commode, je me retirai à mon hamac, où bientôt, plongé dans un profond sommeil, j'oubliai l'Océan, son agitation et ses dangers. Je ne fus réveillé que par le sifflet perçant du maître d'équipage appellant les matelots au déjeuné. Le cris de *Droit* du timonier que j'entendis alors, et

la douceur des mouvemens du vaisseau m'assurèrent que le vent avait enfin cédé. M'habillant à la hâte, je trouvai en montant sur le pont qu'effectivement la tempête avoit cessé, que le vent était bon, et que le bâtiment portant une voile aisée, faisait à-peu-près sept milles à l'heure.

CHAPITRE II.

Conspiration. — Téméraire entreprise des condamnés pour se rendre maîtres du vaisseau. — Les mutins soumis. — Ma conduite dans cette révolte. — Elle me gagne l'amitié et la confiance du capitaine. — Arrivée à Téneriffe. — Description de la ville et du port de Santa-Cruz. — Il m'est permis d'aller à terre. — Visite à Oratavia, ville située près du Pic. — Détails sur le pays qui environne cette montagne. — Retour au vaisseau.

Le danger que nous venions de courir fut suivi d'un autre qui manqua se terminer d'une manière plus fatale. Le capitaine par humanité et à cause du mauvais état de leurs santés, avait débarassé de leurs fers plusieurs condamnés, et comme je l'ai déjà dit leur avait

permis de se promener dix ensemble sur le pont. Deux d'entre eux (ils étaient Américains) qui avoient quelques connaissances en navigation, déterminèrent le plus grand nombre de leurs camarades à tenter de se rendre maîtres du vaisseau, les assurant que cela était aisé, et qu'une fois que cette entreprise aurait réussi, ils les conduiraient en Amérique où chacun d'eux non seulement recouvrerait sa liberté, mais aussi recevrait des terres qui leur seraient données par le congrès, qui ajouterait encore à ces dons l'argent qu'aurait rapporté la vente du vaisseau et de sa cargaison qu'ils partageraient alors entre eux.

Ils parvinrent à persuader, et il fut résolu que le jour même, pendant que les officiers seraient à dîner, ceux qui se trouveraient alors sur le pont forceraient la caisse d'armes qui était sur le gaillard d'arrière, que cela fait, ils donneraient signal aux deux d'entre eux qui pendant ce tems auraient été chargés d'amuser les sentinelles; qu'alors ceux-ci les attaqueraient, les désarmeraient et enfin avertiraient le reste de leurs camarades de sortir de la cale et de se précipiter sur le pont.

Ce complot fut tramé avec le plus grand secret, et mis à exécution avec autant de célérité que d'audace.

L'occasion favorable se présentant, ils n'attendirent pas le moment qu'ils avaient fixé, et saisirent pour mettre leur plan à exécution, l'instant où le capitaine et la plupart des officiers étaient en bas à examiner le cellier, où un tonneau venait de s'ouvrir. Excepté l'homme qui était au gouvernail, j'étais seul alors sur le pont. Frappé du bruit que tout-à-coup j'entendis se faire sur le premier pont, j'y courus pour en découvrir la cause; mais à peine avais-je fait quelques pas, que je fus arrêté par un des Américains, suivi d'un autre condamné, qui, dans l'instant, voulut me porter un coup du sabre qu'il tenait à la main, et qu'il avait pris à l'une des sentinelles à qui il venait de brûler la cervelle. Je saisis alors une halebarde qu'heureusement je trouvai près de moi, et d'un seul coup j'étendis à mes pieds le plus avancé des deux; pendant ce tems, l'homme qui était au gouvernail avait quitté la roue pour courir avertir le capitaine. Ayant fait reculer de quelques pas mes antagonistes, je conservais ma position, et je gardais le passage du gaillard-d'arrière; mais le nombre des révoltés s'étant grossi, ils allaient fondre sur moi, quand tout-à-coup la décharge d'un tromblon (1) tiré

(1) Tromblon, Guelar ou Espingole; mousquet gros et court,

derrière moi au milieu d'eux en blessa plusieurs, et les obligea de se retirer. Je fus joint aussitôt après par le capitaine et les officiers, qui, en peu d'instans, les chassèrent tous dans la cale. Un attentat de cette espèce nécessitait la punition la plus exemplaire. Deux des chefs de la révolte furent dans l'instant pendus à la grande vergue, et les autres fortement fouettés dans le passe-avant.

Aussitôt après que les conspirateurs eurent été remis aux fers, et que la tranquillité fut rétablie, le capitaine vint me combler d'éloges, pour avoir (ainsi qu'il voulut bien le dire), sauvé le vaisseau, et m'assura que quand nous serions arrivés au Cap, il s'empresserait de reconnaître le service que je lui avais rendu par mon courage et ma présence d'esprit. Il donna ordre en même tems à son magasinier de me fournir de ses provisions tout ce que je pourrais desirer pendant le voyage.

J'éprouvai bientôt les heureux effets de ma bonne conduite : il se passait rarement un jour où je ne reçus quelques parts de viandes fraiches et de volaille, que m'envoyait le

---

dont l'ouverture est très-large, qu'on charge avec une poignée de balles ou de mitrailles.

capitaine. Ces présens m'acquirent une très-grande part de l'estime de mes compagnons de table, qui n'étaient pas du tout fâchés de voir substituer aux plats grossiers de poisson fumé ou d'un morceau de bœuf salé, une excellente tranche de volaille ou de viande fraiche.

Poussés vers le sud par un vent fait de nord-ouest, nous faisions entre quatre-vingt-dix et cent milles dans les vingt-quatre heures. Nous atteignîmes bientôt l'île de Ténériffe, et jetâmes l'ancre dans la baie de Santa-Cruz. Cette baie est défendue par plusieurs batteries de trois ou quatre canons chacune, placées en demi-cercle, à une certaine distance les unes des autres, et établies sur le bord de la mer. Le fort principal est près du lieu où l'on débarque, et est garni d'un nombre considérable de canons de gros calibre. L'ouvrage par lui-même est bon; mais le fond près des bords étant bas, et l'eau très-haute, il ne pourrait résister à l'attaque de deux vaisseaux de ligne, quoique toute l'artillerie dont il est défendu soit formée de plus de cent pièces de canon.

La ville de Santa-Cruz est bâtie très-irrégulièrement; les rues principales sont si larges, qu'elles ressemblent à des places : la

maison du gouverneur, située à l'extrémité de la ville, est un bâtiment d'une assez médiocre apparence; on le prendrait plutôt pour une auberge que pour le palais d'un grand d'Espagne. A l'autre extrémité de la ville est un monument carré érigé en mémoire de l'apparition de Notre-Dame aux Guanches, qui sont les naturels de l'île. Le reste de la ville ressemble davantage à un village désert, qu'à un lieu de commerce, la plupart des maisons étant à demi-bâties ou ruinées, ainsi que les murs des remparts.

Nos provisions d'eau nouvelle et de vivres frais étaient faites; en attendant que les autres transports qui n'avaient pas été aussi rapides dans leur marche, nous eussent rejoints, quelques officiers obtinrent la permission de l'agent des transports, de visiter la ville d'Oratavia, située à quelques milles de Santa-Cruz. J'exprimai le desir de voir cette ville, et l'on me permit d'être de la partie. Le pays est très-beau et très-fertile, malgré les fréquentes irruptions des volcans qui l'avoisinent. Nous arrivâmes à Oratavia vers midi, et nous parvînmes, par signes, car aucun de nous ne savait la langue, à nous faire donner quelques œufs et abondamment d'un vin assez plat. A peine nous étions-nous assis, que

l'embarras où nous étions de ne pouvoir nous faire entendre fut dissipé par un vieux soldat espagnol, qui, ayant été quelque tems prisonnier en Angleterre, parlait passablement l'anglais. Nous lui dîmes que nous étions venus de Santa-Cruz pour observer le pic de plus près, et lui demandâmes si nous pouvions y monter. Il nous répondit que cela ne se pouvait pas à ce moment de l'année, où nous ne trouverions aucuns guides qui voulût nous y conduire; qu'il y avait peu de jours que des pâtres, qui s'étaient égarés à la recherche de leurs chèvres, avaient péri par l'extrême rigueur du froid; mais qu'au reste il se chargeait de nous guider aussi loin que la prudence nous permettrait d'aller. Nous acceptâmes son offre, et nous nous éloignâmes d'une lieue de la ville, en traversant la plaine qui s'étend jusqu'au pied du pic. Nous pûmes considérer de-là toute l'élévation de ce mont prodigieux. Une immense quantité de laves et d'énormes quartiers de rochers, évidemment détachés du crater du volcan, couvraient la plaine et s'étendaient presque jusqu'à la ville. Nous en ramassâmes quelques morceaux; nous les trouvâmes imprégnés d'une matière inflammable et dure comme le caillou. Je mesurai un des morceaux de roc avec une ficelle que

j'avais sur moi, et je trouvai qu'il avait soixante-dix pieds de circonférence. N'ayant que peu de tems à nous, et éprouvant la rigueur d'un froid excessif, nous retournâmes à Oratavia, et obtînmes pour souper un peu de poisson salé et quelques œufs durs. Notre vieux soldat se pria lui-même de la fête, mais nous paya largement sa dépense par les descriptions vives et joviales qu'il nous fit des querelles de ses voisins et de la friponnerie des montagnards envers les étrangers et les savans curieux. Il nous entretint aussi de la bravoure qu'il avait déployée contre les Maures; de celle qu'il montra au siége de Gibraltar, où malheureusement pour le succès de l'entreprise il avait été fait prisonnier. Il finit par l'histoire intéressante de ses amours et de ses succès en Angleterre. Les intervalles de son narré (et il n'y en eût pas eu, s'il eût pu parler et boire à-la-fois), étaient remplis par les chants d'une compagnie de muletiers, dont les affreuses vociférations parvinrent plusieurs fois à troubler l'extrême loquacité de notre vieux conteur, qui, sans ma médiation, se fût fâché, et sans doute fait rosser par toute cette bonne compagnie. Notre permission de rester hors du vaisseau s'étendant jusqu'au soleil couché du lendemain, nous

nous demandâmes à notre interprète si nous pourrions trouver des lits : il nous apprit qu'un meuble semblable était un objet de luxe peu connu à la généralité des Orataviens, mais qu'il nous fournirait des nattes, dont effectivement il fallut nous contenter. O sommeil ! si le riche voluptueux se plaint de ne pouvoir jouir de tes douceurs dans ses alcoves richement ornées, le pauvre te trouve toujours sur la paille ! En dépit donc de tout l'acharnement d'une fourmilière de vermines, je jouis d'un sommeil aussi paisible que si j'eusse été couché sur l'édredon. Avant le lever du soleil, le viel Espagnol vint nous réveiller; son dessein était d'abord de déjeûner avec nous, et puis de nous montrer la ville. Nous nous habillâmes, et bientôt nous nous assîmes autour d'une table couverte d'une demi-douzaine de petits pains, d'un peu de baccolo et beaucoup de raisins secs. Il nous avait aussi préparé un énorme chaudron de café; mais n'ayant ni sucre ni lait, nous préférâmes à cette boisson quelques flacons de vin de Ténériffe.

Oratavia est située sur le penchant d'une montagne rocailleuse, descendant en pente douce jusqu'à la mer, et dominant la vue très-belle de la baie : le grand nombre de

bancs de sable qu'on trouve dans cette baie n'en permettent l'entrée qu'aux bâtimens qui tirent peu d'eau, et les vaisseaux marchands seuls viennent y mouiller. Le vin, les fruits, et les légumes sont meilleur marché à Oratavia qu'à Santa-Cruz. Ce côté de l'île est certainement le plus fertile, et fournit en grande partie l'autre côté de ces choses nécessaires. Il est impossible de trouver un lieu situé d'une manière plus charmante, plus romantique. Les maisons sont basses, mais d'une propreté remarquable, et toutes bâties en pierres blanches. Dans les rues coule d'un côté un ruisseau d'eau douce et limpide, qui, jaillissant d'une source abondante, passe sur un gravier pierreux, et fait entendre dans sa course le plus doux murmure. Des montagnes élevées sur des montagnes, couronnées de bois, embellies du plus beau feuillage, touchant presque à un ciel peint de mille couleurs, et le pic étonnant, dont le sommet forme le dernier plan de ce superbe tableau, offrent à l'œil la vue la plus rare et la plus magnifique. Les accessoires de cette brillante peinture sont eux-mêmes charmans : ce sont des vallons, des côteaux ornés de vignobles, d'où découlent mille ruisseaux.

A midi nous songeâmes à retourner au

vaisseau, et nous prîmes congé de notre vieux soldat Dom Gasparo. Le soleil se couchait quand nous arrivâmes à Santa-Cruz. La chaloupe se trouvant heureusement à la rive, nous nous en servîmes pour retourner dans l'instant au vaisseau, très-satisfaits de notre course.

CHAPITRE III.

Départ de Téneriffe. — Nous cinglons vers San-Jago. — Un vent contraire nous empêche de jeter l'ancre dans le port de Praya-Bay. — Nous faisons voile vers le Sud. — Passage de l'Equateur. — La cérémonie du baptême et celle du rasement. — Nous arrivons à la hauteur du cap Frio. — Nous ancrons dans le port de Rio-Janeiro.

LA provision d'eau fraiche pour les vaisseaux étant achevée, l'on fit le signal, pour que tous ceux qui étaient à terre rejoignissent leurs bâtimens, et le lendemain l'on donna celui de lever l'ancre. Poussés par un vent frais, nous perdîmes bientôt la terre de vue. Nous gouvernâmes vers le sud-ouest,

jusqu'à ce que nous fussions au méridien de San-Jago. Nous dirigeâmes alors notre course avec l'intention d'aller jeter l'ancre dans le port de Praya-Bay; mais à l'instant où nous arrivions à l'ouverture de la baie, nous fûmes pris d'un vent dessus, et une forte brise soufflant en proue, l'on jugea que nos efforts pour entrer dans le port, en nous faisant perdre beaucoup de tems, pourraient encore nous exposer à de grands dangers. On abandonna donc cette idée, et l'on fit le signal de tirer au large. Nous nous dirigeâmes alors vers le sud; nous traversâmes la ligne, mais ce ne fut pas sans observer scrupuleusement l'intéressante cérémonie du rasement et celle du baptême ou bain. A midi une voix rauque héla le vaisseau : « Oh! un vaisseau! » oh! » Un autre, placé à dessein, s'écria : « Hallo! quel est ce vaisseau? L'albermale. — » Je ne me rappelle pas de l'avoir encore vu » passer : je vais monter sur son bord pour » l'examiner. » Alors une demi-douzaine des plus grotesques figures parurent sur le vaisseau, comme s'ils sortaient du fond de la mer : ils s'étaient attaché sous les bras des espèces de petites rames pour figurer les nageoires. Ils se rendirent avec une gravité imposante sur le gaillard d'arrière. Les

principaux personnages étaient Neptune et Amphitrite suivis de ses nymphes et de ses néréïdes, représentées par les plus vieux matelots du bâtiment, et si horriblement barbouillés d'ocre rouge, et tellement travestis par leurs robes et leurs perruques faites d'étoupes, qu'il était presque impossible de les reconnaître. Après avoir reçu du capitaine un double péage, exigé de lui parce que c'était la première fois que son vaisseau passait la ligne (qui fut de quatre pintes de rum et de deux livres de sucre), ils commencèrent à interroger, toujours avec la même gravité, tous ceux qui étaient sur le pont. Quand quelqu'un affirmait qu'il avait déjà passé la ligne, et que cela était faux, le souverain des mers se retournait alors avec toute la dignité d'un dieu vers un de ses tritons, qui portait un énorme registre, et lui disait : « Regardez si » le nom de cet homme est écrit. » La réponse étant négative, la rétribution de rum et de sucre était alors exigée. Quand mon tour vint, le capitaine pria le dieu de permettre qu'il payât pour moi. Leurs recherches étant faites sur le gaillard d'arrière, ils commencèrent à examiner leurs camarades, après avoir tout préparé pour faire jouir de la flatteuse vue de la cave de Neptune, tous ceux qui ne

pourraient ou ne voudraient pas payer. A ce dessein, ils avaient attaché au grand mât un poteau dans lequel ils avaient passé une corde au bout de laquelle était fortement retenu un levier qui devait servir de siège. Ce fut le cuisinier, dont l'humeur chagrine était peu aimée, qui fut choisi pour le héros de la pièce. Ayant donc refusé l'impôt, quoiqu'il pût le payer, les dieux irrités, malgré sa résistance, le placèrent sur le levier, passèrent une corde entre ses jambes, puis une autre autour de son corps, de manière à ce qu'il ne pût tomber, et le hissant alors jusqu'à la vergue, le plongèrent dans la mer, de la hauteur de plus de cinquante pieds. Trois fois ainsi ces souverains de l'onde plongèrent dans leurs gouffres profonds le pauvre cuisinier; mais le malheureux était si faible, si épuisé quand ils le retirèrent pour la dernière fois, que l'on craignit pour sa vie. Ceci mit fin à cette partie de la cérémonie, et les autres condamnés en furent quittes pour un savonnage que fit Neptune lui-même. Dans cette solemnité, le patient était assis sur une planche posée transversalement sur les bords d'une cuve. Le rasoir du barbier n'était qu'un morceau de cercle de fer, et son savon, moins fin que celui de Windsor, était un composé de suif,

de goudron et de toute espèce d'ordures. Tout le désagrément de cette operation, sans même parler de la douleur que la main du barbier, quoique celle d'un dieu, devait causer, excitait le patient à faire ses efforts pour se tirer de cette fâcheuse situation. Mais hélas! dans le conflit, la planche sur laquelle il était assis quittait le bord, et le pauvre diable, sans avoir prévu le danger, se trouvait dans le fond de la cuve, ayant de l'eau par-dessus les oreilles. Ceux qui avaient été choisis pour nous donner ce spectacle étaient restés soigneusement écartés, de sorte qu'ils ignoraient absolument le sort qui leur était destiné. Quand le patient avait souffert ce bain ordéal, il se secouait la tête, et ne se rappelait le petit désagrément qu'il venait d'éprouver, que pour le faire partager aux autres. Enchantés de tant de plaisirs, ils terminèrent cette joyeuse journée par d'agréables chants et des danses qu'ils exécutèrent sur le gaillard d'avant. Chacun des patiens, le cuisinier seul excepté, oublia sa punition pour ne songer qu'à prendre part à cette fête, qui ne se termina qu'à la nuit.

Poussés par une brise favorable nous avancions légèrement, et bientôt nous découvrîmes le Cap Frio. A minuit du même soir nous en

étions très-près. C'est une petite Isle seulement distante de deux ou trois milles du continent. Nous eûmes fort peu de vent et un tems assez changeant entre ce Cap et Rio-Janeiro, distant l'un de l'autre d'environ cinquante où soixante milles; un souffle assez violent qui venait de la mer, nous poussait parmi les Isles, quand enfin nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port. Le lendemain matin l'agent se rendit à terre pour aller saluer le vice-roi, et l'après-midi nous levâmes l'ancre et nous entrâmes dans le port; en passant vis-à-vis du fort nous le saluâmes de treize coups de canon; notre vaisseau n'étant pas un vaisseau de guerre, il ne nous en rendit qu'onze pour le salut. Nous vînmes ancrer vis-à-vis de la ville : nos bâtimens étaient généralement encore tous en bon état, et jusqu'alors peu de condamnés avaient péri; dans le passage depuis Ténériffe jusqu'à ce lieu, nous ne perdîmes que quatre hommes et une femme, perte fort peu considérable si l'on considère l'état de confinement dans lequel étaient ces malheureux, le changement de climat et l'insalubrité des provisions salées qui formaient leur seule nourriture. Il nous arriva bientôt de terre de la viande fraiche, des légumes et plusieurs bateaux chargés de bananes, d'oranges, d'ananas et de toutes espèces

de fruits du Tropique. On distribua de chaque espèce de ces fruits à chaque condamné dans une certaine proportion; l'abondance en était si grande que pour une fort légère somme on en faisoit chaque matin une distribution.

Le port est très-commode et contient un assez grand nombre de vaisssseaux qui à l'abri des vents peuvent y mouiller en sûreté : la ville de Saint-Sébastien est grande et régulièrement bâtie; mais située dans un terrein bas, humide et entourrée de hautes montagnes, elle ne reçoit jamais l'air frais de la mer ou de la terre : par cette raison la chaleur de l'été y est insupportable et l'air dans tous les tems fort mal sain. Il y a quelques rues larges, mais elles sont généralement étroites; la place qui est devant le lieu ou l'on débarque est vaste, et l'on apperçoit à l'extrémité sud le palais du vice-roi, très-beau bâtiment construit en pierres, et que l'on dit être richement meublé. L'intérieur des églises est décoré avec la plus grande profusion, et l'on voit dans plusieurs d'elles de fort belles orgues et des tableaux précieux.

Dans cette ville chaque espèce d'artisans ou de marchands occupe une partie différente de la ville; ainsi l'on trouve toute une rue de

tailleurs, toute une autre de charpentiers, etc., etc.

Le grand nombre d'ouvrages fortifiés et de batteries qui environnent St.-Sébastien lui donnent l'air fort; mais un ennemi qui s'emparerait de l'Isle de Cabres qui domine cette ville à peu de distance, et qui serait aidé par quelques vaisseaux qui peuvent y mouiller, l'obligerait bientôt à capituler.

L'exportation des produits de Rio-Janeiro consiste en or, sucre, riz, café et en plusieurs espèces de drogues médécinales. Nous fîmes une collection de semences et prîmes quelques jets de bananiers, d'orangers, de limoniers, à dessein de les essayer dans le sol de nos nouvelles possessions du Sud.

CHAPITRE IV.

Signal de mettre à la voile. — On lève les ancres. — Raffales avec tonnerre et éclairs. — Le ciel s'éclaircit. — Suite de beau tems. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Le capitaine me fait présent de cent dollars pour les services que j'ai rendus pendant l'insurrection des condamnés. — On me permet d'aller à terre. — Détails sur les usages des habitans de la ville du Cap. — Diné à table-d'hôte. — Rencontre d'un Français amusant. — Détails qu'il me communique sur les esclaves, sur les peuples des environs et sur le pays des Auteniquas.

Il y avait trois semaines que nous étions à St. Sébastien quand les malades étant guéris, les vaisseaux approvisionnés d'eau nouvelle, et chargés de légumes, de fruits de toutes espèces, l'on fit signal de mettre à la voile. Nous voguâmes les quatre premiers jours aidés d'un vent frais du nord-est; mais tout-à-coup le ciel devint nébuleux, le tonnerre gronda, de tous les points de l'horizon enflammé

s'élençaient des éclairs, de violentes raffales allaient nous mettre en danger, lorsqu'en un instant ces signes effrayans avant-coureurs de tempêtes se dissipèrent. A la pointe du jour le vent tourna au sud, et nous eûmes continuellement un tems fort beau jusqu'à notre arrivée au cap de Bonne-Espérance le vingt de juillet; l'après midi du même jour nous vînmes jeter l'ancre dans la Baie de la Table.

Ce port étant le dernier où nous pussions toucher pendant le reste de la traversée, tout le monde fut employé à fournir les bâtimens de tous les objets dont nous pouvions avoir besoin, non seulement pour le moment, mais aussi pour la suite dans la colonie. Le lendemain matin de bonne heure le capitaine ordonna qu'on mît la chaloupe à la mer pour qu'il se rendît à terre ; il revint vers midi, me fit appeller et me donna un bon de cent dollars à toucher chez un négociant du Cap; il m'avertit en même tems que je pourrais, toutes les fois que cela me ferait plaisir, profiter de l'occasion où la chaloupe irait à terre, pour aller voir la ville, me recommandant seulement de prévenir l'officier quand je m'absenterais. Cette confiance entière qu'il m'accordait me flatta davantage que son présent, et je fus véritablement si confus de tant de bontés que je pus

à peine lui en témoigner ma reconnaissance. Je visitai la ville presque tous les jours pendant le tems que nous restâmes en ce lieu, ayant soin de me rendre à bord au coucher du soleil, et je me servis de l'argent que je venais de recevoir pour me fournir des objets qui devaient m'être les plus nécessaires à la nouvelle Hollande.

Il n'est pas de maison au Cap où l'on ne vous présente en entrant un sopi, c'est-à-dire un verre d'arrack, de genièvre ou même d'eau-de-vie de France; le genièvre cependant est la liqueur que le plus ordinairement on boit le matin; il est d'usage aussi de vous présenter, avant que vous vous mettiez à table, un sopi de vin blanc, dans lequel on a infusé de l'aloës ou de l'absynthe. Pendant le repas on boit indifféremment de la bière ou du vin; les habitans y aiment la bière, mais à toutes les espèces préfèrent le porter (1). Après le dessert qui est toujours abondant, on apporte des pipes

(1) Le porter est la bière dont usent généralement les Anglais, pauvres ou riches. Il est cependant deux autres espèces de bière, moins fortes que celle-ci, dont l'une s'appelle small-beer (petite bière), et l'autre table-beer (bière de table). Cette dernière est un mélange de porter et de small-beer.

L'ale est la première de toutes les espèces, par sa couleur, sa force et son goût : elle passe avant le porter; on la prétend cependant moins saine.

et du tabac, et on continue jusqu'au soir à boire et à fumer. Leur grand plaisir est celui de boire, et leur luxe l'abondance de leurs caves. En cela la vanité des habitans peu riches est quelques fois extrême; je me promenais un jour avec quelqu'un de ma connaissance, il me fit observer un homme assis à la porte de sa maison, qui au moment où nous passions devant lui cria à son esclave de lui apporter un verre de vin; mon ami qui s'attendait à ce trait d'une vanité ridicule, m'assura alors que cet homme n'en avait pas une goutte dans sa maison, et qu'il était très-probable qu'il n'en avait pas bu dix fois dans sa vie; quand nous fûmes un peu plus loin je me retournai et je vis effectivement que l'esclave lui avait apporté un verre de bière qu'avec un air très-digne notre homme avala. A douze milles autour du Cap les habitans préfèrent acheter des nègres plutôt que de se servir de hottentots. Moins industrieux et moins fidèle l'hottentot indolent, souvent de peur d'un travail pénible, s'échappe d'auprès de son maître et le laisse fort embarrassé; les nègres fuient aussi quelquefois, mais c'est envain qu'ils essaient de regagner leur liberté, bien-tôt après ils sont repris et envoyés au bailli du canton, qui pour une légère rétribution les remet à leur maître;

leur punition alors est beaucoup moins sévère qu'on ne le croirait; au vrai il est peu de lieux où les esclaves soient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les esclaves créoles sont les plus estimés et se paient le double des autres. Leur prix devient exorbitant s'ils exercent quelque art ou savent quelque métier; un bon cuisinier vaut de huit à douze cents rix-dollars; un mécanicien le double de cette somme; les autres en proportion. Ils sont généralement bien vêtus, mais ils ont les pieds nuds comme un signe d'esclavage. On ne voit dans ce pays aucun de cette race insolente et vile qu'en Europe on nomme valets, et le luxe, la vanité, n'y ont pas encore fait connaître cette incommode et dangereuse inutilité des anti-chambres de l'homme riche !

On regarde les nègres de Madagascar et de Mosambique comme les plus ingénieux, les meilleurs ouvriers; ils sont aussi estimés les plus affectionnés et les plus fidèles. Quand ils arrivent au Cap on les a ordinairement pour cent vingt, cent cinquante piastres par tête. A la ville on emploie de préférence les Indiens dans les ouvrages de l'intérieur des maisons; il y a aussi quelques esclaves Malais, mais ce sont de tous, les plus perfides, les plus

dangereux, ils assassinent fréquemment leurs maîtres; quand ils sont pris ils marchent au supplice avec la plus grande indifférence. J'entendis un de ces malheureux déclarer publiquement, au lieu de l'exécution, qu'il était bien aise d'avoir commis un crime, puisqu'on allait bientôt le faire retourner dans son pays natal, et je m'étonnai qu'une persuasion semblable ne fît pas naître encore plus de crimes.

Je dinais souvent à une table d'hôte où je fis connaissance avec un Français intelligent et brave, qui avait parcouru une grande partie de l'intérieur du pays. Souvent il me racontait des particularités intéressantes de ses voyages; de tout ce qu'il me raconta je receuillis plus soigneusement le détail d'un de ses voyages au pays des Auteniquas, que je vais offrir à mon lecteur.

« Un voyageur (me dit-il) étant arrivé au
» Cap avec le desir de visiter l'intérieur du
» pays, je lui offris mes services; le marché
» entre nous deux fut bientôt conclu, et peu
» de jours me suffirent pour acheter et prépa-
» rer tout ce qui nous était nécessaire.
» Nous nous mîmes en marche vers le milieu
» de décembre. Je dirigeai d'abord notre route
» vers les hottentots hollandais. Notre cara-
» vane était composée de quatre chevaux,

» dont

» dont mon maître et moi montions chacun » un, les deux autres l'étaient par deux » hottentots; ils devaient suppléer aux nôtres » en cas qu'il leur arrivât quelque accident. » Nous avions encore trois autres natifs suivis » chacun d'un chien; nous nous arrêtâmes au » déclin du jour au pied de ces hautes mon- » tagnes qui à l'est bordent le Cap.

» A la fin du second jour nous passâmes un » petit ruisseau et arrivâmes à un bois nommé » le bois de Grand-Père, situé près du pays des » Auteniquas; cette partie de la contrée est » habitée, depuis le sommet des montagnes » jusqu'au bord de la mer, par des colons qui » y nourrissent de nombreux troupeaux, font » du beurre, receuillent du miel, coupent du » bois pour le chaufage et pour être mis en » œuvre; ils envoient vendre au Cap toutes » ces productions. Ce qui étonne c'est de voir » un peuple qui a aussi abondamment du bois » de charpente, ne se bâtir pas des demeures » solides au lieu de ces misérables huttes for- » mées avec de simples claies recouvertes de » terre; la peau d'un buffle étendue sur » quatre poteaux forme leur lit, une natte » seule ferme le jour de la porte qui leur sert » en même tems de fenêtre, deux ou trois » grossiers escabeaux, quelques planches mal

» jointes qui leur servent de table, et un grand » coffre à-peu-près de quatre pieds en carré » composent l'entier ameublement de ces re» paires. Ces peuples cependant vivent dans » l'abondance, ils ont beaucoup de poissons » et de fort bon gibier ; ils jouissent de plus » que les autres colons du précieux avantage » d'avoir toute l'année, sans interruption, » leurs jardins fournis de toutes espèces de » légumes. Ils doivent ces dons à la bonté du » sol et aux inondations naturelles de beau» coup de ruisseaux qui en circulant, se » coupent en mille différents endroits, et » donnent à ces fécondes terres la possibilité de » produire dans les quatre saisons de l'année.

» Mon maître, en cherchant un tourocco (1) » qu'il avait tué, tomba dans un trou d'en» viron douze pieds de profondeur qu'avaient » creusé des hottentots pour prendre des

(1) Il y a (dit M. de Buffon), dans cette même contrée du Sénégal, un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédé, que nous avons fait représenter sous la dénomination de Tourterelle à longue queue du Sénégal, nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson; néanmoins, comme cette espèce nouvelle nous paraît réellement différente de celle de la Tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de Tourocco, parce que cet oiseau ayant le bec et plusieurs autres caractères de la Tourterelle, porte sa queue comme le Hocco.

» bêtes sauvages et particulièrement des
» éléphants; heureusement il n'y en avait pas
» de pris à ce moment; et il eut encore le bon-
» heur d'échapper au danger de se trouver
» empalé en tombant sur un pieu planté au
» fond de ce trou. L'ouverture des ces fosses
» est légèrement recouverte de branches
» d'arbres, de gazon et de mousse; l'on étend
» dessus de cette espèce de racines dont
» les éléphants sont très-friands, et cet ani-
» mal pesant se précipitant pour saisir cette
» nourriture, tombe dans le piége, et blessé par
» sa chûte se trouve alors au pouvoir du rusé
» hottentot.

» Après plusieurs efforts inutiles pour s'ôter
» du trou, mon maître tira un coup de fusil,
» et par ce moyen nous fit connaître où il était
» et le besoin qu'il avait de nos secours. Tout
» grave qu'était cet accident il ne l'empêcha
» pas de poursuivre l'oiseau blessé, qu'il
» parvint enfin à attraper en s'estimant encore
» heureux d'avoir fait une acquisition si belle
» à un prix si léger. Le tourocco est aussi
» agréable que son chant est mélodieux, son
» plumage est d'un verd vif, une huppe de la
» même couleur bordée de blanc orne sa tête,
» ses yeux rouges et brillants sont entourés
» d'une raie parfaitement blanche, ses aîles

» qui sont d'un pourpre éclatant, se changent
» en violet et varient leurs couleurs selon le
» jour sous lequel elles se font envisager. Les
» naturalistes rangent cet oiseau dans la classe
» du coucou, mais ils se trompent; le tourocco
» n'ayant aucune ressemblance avec cet
» oiseau; partout le coucou se nourrit de li-
» maces et d'insectes, et le tourocco dans
» quelque partie du monde que ce soit est
» absolument frugivore; le coucou, aussi
» indifférent que paresseux, ne se façonnant
» pas de nids, dépose ses œufs dans ceux
» des autres oiseaux, et se sauve ainsi la peine
» de nourrir ses petits; le tourocco au con-
» traire se fait un nid, couve ses œufs, a soin
» de sa famille. Cette différence dans leur
» instinct établit suffisamment la différence
» de leur espèce.

CHAPITRE V.

Chasse de l'éléphant. — Guerres des Caffres. — Conduite atroce des colons. — Exemple de leur cruauté dans le meurtre d'un jeune prisonnier. — Rencontre extraordinaire d'un lion. — Courage et mort tragique d'une femme attaquant un lion pour défendre son troupeau. — Description de l'aigle blanc. — Détails de plusieurs usages des hottentots.

» A PEINE avions-nous débarrassé notre
» maître, qu'un de nos hottentots vint
» m'annoncer en courant qu'il venait de décou-
» vrir le repaire d'un éléphant. Après l'avoir
» suivi péniblement pendant quelques heures
» à travers une partie de bois fort touffus
» et presqu'infranchissable par les épines et
» les ronces, nous arrivâmes à un endroit
» moins couvert de la forêt, où il n'y avait
» que quelques buissons et un taillis fort peu
» élevé. Nous nous arrêtâmes, et un de nos
» hottentots grimpa à un arbre avec une
» agilité étonnante. Après avoir quelques
» momens regardé autour de lui, il mit un

» doigt sur sa bouche, pour nous marquer
» qu'il ne fallait pas faire de bruit, et en
» ouvrant et fermant sa main plusieurs fois,
» il nous fit connaître le nombre d'éléphans
» qu'il avait découverts.

» Nous tînmes alors un conseil de guerre,
» et le résultat fut que celui qui les avait
» vus de dessus l'arbre, nous conduirait,
» cachés par les buissons, le plus près pos-
» sible du lieu où il les avait apperçus. En
» peu de minutes je me trouvai proche d'un
» de ces animaux que je ne distinguais pas
» d'abord, non que la crainte eût obscurci
» ma vue, mais parce que je ne pouvais
» imaginer que cette prodigieuse masse qui
» était devant moi fût l'animal que j'avais
» un si vif desir d'appercevoir. Nous étions
» à ce moment sur une élévation qui nous
» mettait au-dessus de lui. Pendant qu'avec
» le plus grand empressement je m'efforçais
» à découvrir cet éléphant que cependant
» je voyais, mais que dans mon ignorance
» je prenais pour un morceau de rocher, le
» hottentot impatienté se mit enfin à me
» crier : Eh bien, le voyez-vous? là! là!
» vous. dis-je. Enfin un léger mouvement
» attira mon attention, et bientôt j'apperçus
» la tête et les défenses que l'animal tourna

» vers moi, et qui jusqu'alors avaient été
» cachées par l'énormité de son corps. Mon
» maître près de qui j'étais dans l'instant
» lui tira son coup du fusil; je l'imitai au
» moment même, et nos deux balles lui
» ayant percé la tête, il chancela et tomba.
» Le bruit de nos deux coups effraya le reste
» de la troupe qui était de trente, et tous
» s'éloignèrent aussi vîte que leur pesenteur
» le leur permit.

» Pendant que nous examinions l'éléphant
» que nous venions de tuer, un de nos
» hottentots en tira un autre qui passa près
» de nous. Le sang qui ruisselait le long de
» ses larges flancs prouvant qu'il était blessé,
» nous nous mîmes à sa poursuite. Il se
» serait couché si nos coups réitérés ne l'en
» eussent empêché; bientôt il s'enfonça dans
» l'endroit le plus épais du bois, et nous
» continuâmes à le suivre péniblement dans
» un lieu embarrassé de plusieurs arbres que
» le tems ou la foudre avait déracinés.
» L'animal devenu furieux par les blessures
» nombreuses qu'il avait reçues, tout-à-coup
» se précipita violamment sur un des hot-
» tentots qui venait de lui tirer son coup,
» le saisit, l'écrasa, et le perçant d'une de ses
» défenses, après l'avoir secoué long-tems,

» le lança à plus de vingt toises. Nous n'é-
» tions pas à trente pas de notre pauvre
» camarade ; j'étais trop chargé pour pouvoir
» fuir avec promptitude ; ma carabine était
» très-lourde ; j'avais beaucoup de munitions,
» et de plus je portais en bandouillière un
» filet renfermant plusieurs oiseaux. Je me
» mis cependant à courir de toutes mes forces ;
» mais l'éléphant ne m'eut pas plutôt apperçu
» qu'il se mit à me poursuivre avec un avan-
» tage qui à chaque instant le rapprochait
» de moi. Au moment d'être atteint, aban-
» donné des hottentots, dont le sort affreux
» de leur camarade avait réfroidi l'ardeur
» et le courage, la seule chose qui me
» restât à faire fut de me tapir derrière le
» tronc d'un gros arbre qui pour mon salut
» se trouva près de moi. A peine m'étais-je
» blotti que l'animal arriva ; mais, effrayé
» des cris que poussaient nos hottentots, il
» s'arrêta pour écouter : il etait près de moi ;
» il m'était facile de le tirer presqu'à bout
» touchant ; peu sûr, quoiqu'il eût reçu
» plusieurs blessures, de le faire tomber
» d'un seul coup, je réprimai ce desir, et
» je gardai ma périlleuse position, incertain
» si bientôt je ne serais pas mis en pièces
» par ce furieux ennemi.

» Caché derrière l'arbre, et n'osant re-
» muer ni répondre à leurs cris, nos hottentots
» croyant que j'étais tué, faisaient retentir
» le bois de leurs lamentations. Je m'élançai
» de ma retraite aussi-tôt que l'éléphant se
» fut éloigné, et me montrant à mes com-
» pagnons, je lui tirai mon coup de carabine
» qui ne l'arrêta pas, et le fit seulement
» s'enfoncer dans la partie la plus épaisse
» de la forêt où bientôt il disparut à mes
» regards.

» Le bruit du coup que je venais de tirer
» fut le signal de la joie la plus grande.
» Bientôt je me trouvai entourré de tous
» nos hottentots dont les visages exprimaient
» leur vive satisfaction, et mon maître, dans
» les termes les plus affectueux, me témoigna
» en me serrant dans ses bras le plaisir qu'il
» ressentait de mon heureuse délivrance. La
» nuit arrivant, nous retournâmes à l'éléphant
» tué le matin; plusieurs gros oiseaux s'en
» étaient emparé, et déjà avaient beaucoup
» avancé sa dissection.

» Nous allumâmes promptement nos feux;
» les hottentots tendirent nos tentes, se mirent
» à nous montrer leurs talens en cuisine.
» Ils coupèrent d'abord plusieurs tranches
» qu'ils se réservèrent, et accommodèrent

» un autre morceau pour nous. C'était
» la première fois que je goûtais de cette
» nourriture ; je la trouvai délicieuse, et
» je me promis bien que ce ne serait pas
» la dernière. Quand nous eûmes soupé,
» nous établîmes l'ordre qui serait suivi pour
» la garde de la nuit, précaution indispen-
» sable dans ces lieux, et nous nous couchâmes
» cependant avec autant de tranquillité que
» dans la meilleure auberge. Nous dormîmes
» paisiblement jusqu'au lever du soleil, et
» nous continuâmes notre voyage. Après
» avoir passé une petite rivière, nous ren-
» contrâmes une horde d'à-peu-près quatre-
» vingts hottentots qui fuyaient le théâtre
» de la guerre. Nous apprîmes par nos guides
» que ces peuples sont bassement calomniés
» par les blancs. Les vexations perpétuelles
» et la tyrannie des colons donnent lieu à
» ces guerres dans lesquelles on a dépeint
» les caffres comme étant des animaux féroces,
» s'abreuvant de sang, n'épargnant ni l'âge ni
» le sexe, et totalement indifférens aux droits
» sacrés de l'humanité. Mais ce sont ces
» mêmes blancs qui parlent ainsi de leurs en-
» nemis, qui souvent, sous le léger prétexte d'a-
» voir perdu leurs troupeaux qu'ils prétendent
» que les caffres leur dérobent, s'arment

» contre ces malheureux sauvages, pénètrent
» dans leurs habitations, exterminent sans
» distinction des hordes entières, et laissant
» le pays dévasté, emmènent des troupeaux
» qu'ils trouvent plus aisé de prendre ainsi
» que d'élever. Il n'y a pas long-tems qu'en
» pillant des habitations caffres, un jeune
» enfant echappa au carnage général des
» siens en se cachant dans le creux d'un
» arbre où malheureusement il fut bientôt
» découvert par l'un des brigands blancs qui
» résolut de le garder pour en faire un esclave.
» Le chef de cette bande réclama impérieu-
» sement le tremblant enfant que l'autre
» colon avec autant de résolution refusa de
» lui livrer. Enflammé d'une fureur barbare,
» ce chef se précipite avec rage sur l'inno-
» cent objet de leur debat: Hé-bien! s'écrie-t'il
» alors, si je ne l'ai, tu ne le garderas pas
» non plus! En disant ces mots, il lève son
» sabre, et frappe l'infortunée victime qui
» tombe le crane ouvert aux pieds de son
» bourreau.

» Vers le milieu du même jour un des
» hottentots, qui nous avait devancés d'une
» centaine de pas, revint tout-à-coup en
» courant vers nous avec tous les signes de
» l'effroi, en nous criant qu'il venait de voir

» un lion couché dans un buisson à peu de dis-
» tance, qui certainement s'élancerait sur nous
» si nous nous hazardions à avancer encore.
» Nous nous arrêtâmes pour décider ce que
» nous ferions, et mon maître qui desirait
» ardemment de joindre à ses autres richesses
» la dépouille du roi des forêts, décida l'at-
» taque. Nous confiâmes donc les chevaux
» et les chiens aux soins d'un natif pour les
» garder derrière, et au nombre de cinq nous
» nous avançâmes en regardant fort atten-
» tivement autour de nous. Après avoir fait
» un demi-mille sans avoir rien vu, nous
» conclûmes que ce n'était qu'un lion ima-
» ginaire existant seulement dans la tête du
» pauvre Eaco (l'hottentot qui disait l'avoir
» apperçu), qui depuis peu avait vu périr
» sous ses yeux une femme qu'il servait,
» déchirée par un de ces animaux desquels
» depuis ce tems il avait une très-grande
» crainte.

» Voici comme Eaco nous raconta cette
» aventure horrible arrivée à sa bonne et
» malheureuse maîtresse. L'habitation de
» cette femme était située sur le bord de
» la forêt. Une nuit la famille fut éveillée
» tout-à-coup par le beuglement des bes-
» tiaux enfermés dans un parc près de la

» maison ; dans l'instant tout ce qu'il y avait
» d'hommes s'arma, et courant au lieu d'où
» partait le bruit, ils apperçurent un lion
» qui, après avoir rompu les claies, avait
» pénétré au milieu de ces animaux dont il
» faisait un horrible carnage. Il ne fallait
» qu'entrer dans le parc pour tirer le lion
» et le tuer; mais ni les fils de la maison,
» ni les domestiques, ni les esclaves n'osaient
» le tenter. La courageuse mère au déses-
» poir de voir le ravage que l'animal affamé
» continuait de faire, entre donc seule, et
» armée d'un fusil s'approche de la scène
» du carnage; l'obscurité de la nuit ne lui
» laissant appercevoir qu'imparfaitement son
» ennemi, elle s'en approche, le tire, mais
» malheureusement ne fait que le blesser:
» le lion en rugissant s'élance alors sur elle;
» les cris qu'à cet instant pousse cette infor-
» tunée déterminent enfin ses enfans à venir
» à son secours. Furieux, désespérés, ils se
» jettent sur l'animal déjà affaibli par sa
» blessure, et qui bientôt percé de leurs
» coups, tombe sanglant sur le corps déchiré
» de sa victime. Outre les profondes bles-
» sures que lui avait faites les griffes du lion,
» il lui avait encore mordu et arraché la main;
» tous les secours furent inutiles, et cette

» courageuse femme peu d'heures après
» expira dans les bras et au milieu des vains
» regrets de ses pusillanimes fils et valets.

» Le souvenir de cette horrible scène avait
» fait une impression si profonde dans l'esprit
» d'Eaco, et l'avait rempli d'un si grand effroi
» pour les lions, qu'il fatiguait souvent ses
» camarades par de fausses alarmes, en les
» assurant qu'ils étaient près de l'antre d'un
» de ces animaux, ou que certainement il
» y en avait un dans le buisson qu'il leur
» montrait; mais ils étaient si fort habitués
» à ses frayeurs qu'ils n'y prenaient plus garde.
» Ils conseillèrent donc à mon maître de faire
» avancer ses chevaux et de continuer notre
» route, en le prévenant que nous étions à
» trois journées de toute habitation, et que
» nos provisions étaient presqu'épuisées. A ce
» moment même l'épouvante Eaco se mit à
» crier : Le voilà ! là ! là ! là ! Je jetai mes
» regards sur un buisson où j'entendis du
» bruit, et dans l'instant j'apperçus un lion
» s'élancer avec la rapidité de l'éclair sur un
» de nos hottentots qui se trouvait le plus
» près. L'animal mesurant mal la distance,
» dépassa le malheureux qu'il avait cependant
» terrassé, qui se trouvant sous lui, et ne
» perdant pas la tête, embrassa fortement

» le corps du lion, et lui ôta dans cette » situation la possibilité de lui faire aucun » mal; dans l'instant un de ses camarades » courut à son secours, et plaçant le bout » de son fusil à l'oreille de l'animal, l'étendit » roide mort, et délivra ainsi son compagnon » du plus effrayant danger.

« Ce nouveau péril, et la perte du hot» tentot tué par l'éléphant, calmèrent un » peu l'ardeur de nos poursuites, et mon » maître songea enfin à retourner au Cap, » où nous arrivâmes sans qu'il nous survînt » rien qui soit digne d'être remarqué. Je » tuai au retour un aigle d'une espèce » fort peu connue, et regardé par mon » maître comme une chasse très-curieuse. » Cet oiseau était d'un blanc pur; il avait un » colier de couleur or foncé, et avait plutôt » la conformation du vautour que celle de » l'aigle. Au reste la faim rend l'aigle vautour, » c'est-à-dire que quand l'aigle est affamé » de même que le vautour, il se nourrit » de charogne. C'est une erreur de croire » que l'aigle ne vit que des autres oiseaux » qu'il prend; je l'ai vu souvent attiré ainsi » que les autres espèces carnivores par l'odeur » des restes putréfaits des animaux que nous » avions tués ».

Ce français spirituel et instruit me communiqua aussi quelques particularités sur les hottentots, qui détruisent absolument ce qu'ont raconté plusieurs voyageurs sur une cérémonie fort sale qui sert, prétendent-ils, à consacrer l'union de ces sauvages. Elle consiste, à ce qu'ils assurent, en une publique aspersion d'urine dont le prêtre inonde le couple prosterné à ses pieds. Les formalités de leurs mariages consistent simplement, m'assura-t'il, dans l'engagement que l'homme et la femme contractent de vivre l'un avec l'autre aussi long-tems que cette union leur conviendra. La promesse faite ils sont époux. On égorge alors un bœuf ou un mouton pour célébrer ce jour de fête ; des deux côtés les parens fournissent aux jeunes mariés quelques bestiaux. Ils se bâtissent à l'instant même une hutte, se forment un enclos, et rassemblent près d'eux les choses qui doivent leur être utiles. Ainsi qu'ils se le sont promis, ils vivent ensemble aussi long-tems que le plaisir ou l'affection les lie ; mais aussitôt que quelque différend s'élève parmi eux, de nature à ne pas laisser espoir d'un raccomodement, ils se separent avec aussi peu de formalités qu'ils se sont unis. Libres alors, l'un et l'autre vont former une nouvelle liaison,

et

et chercher ailleurs une femme ou un mari plus aimable.

Au moment de se séparer les effets des époux sont partagés également entre eux; mais si le mari, en sa qualité de maître, c'est-à-dire de plus fort, prétend retenir le tout, la femme alors ne manque jamais de trouver des défenseurs qui se font gloire de combattre pour ses droits; souvent les parens du mari prennent aussi parti pour lui. La horde alors se divise, le combat s'engage, et comme ailleurs, justement ou non, le vainqueur impose la loi au vaincu. Quand il existe des enfans, la mère prend soin des plus jeunes, sur-tout si ce sont des filles; si au contraire ce sont des garçons, et qu'ils soient assez grands pour accompagner leur père, ils lui appartiennent et le suivent. Les séparations cependant ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes qu'on pourrait le croire, et il est également à remarquer qu'il n'existe pas parmi ces sauvages une loi ni un usage qui vienne à leur secours pour juger leurs différends.

La fidélité conjugale est plus religieusement gardée par les hottentots les plus éloignés des colons, que par ceux qui s'approchant d'avantage de la civilisation, sont corrompus

à proportion qu'ils sont plus loin de la nature. quoique la polygamie ne soit pas contraire à leurs usages, elle n'est cependant pas commune parmi eux; car, sans doute par amour du repos et de la paix, ils ont rarement plus d'une femme. Il n'est pas d'exemple parmi le peuple qu'une d'elles se soit livrée à deux hommes, c'est-à-dire ait eu à-la-fois un mari et un amant. La nature qui veut qu'un père, pour élever et s'attacher à son enfant, n'ait aucun doute sur son existence, a mis sagement dans le cœur d'une femme gænaquois-hottentote une invincible aversion pour une aussi infame, et parmi nous, peuple policé, si commune prostitution. Elle paraît même si criminelle à ces sauvages, qu'un mari, sur la certitude de la plus petite infidélité de sa femme, a le droit de la tuer sans encourir le blâme de sa horde.

D'après les idées de devoirs et d'honneur que mon voyageur m'a assuré exister parmi ces peuples, le lecteur sera plus disposé à rejeter les assertions de plusieurs écrivains qui prétendent que les hottentots s'abandonnent à des liaisons d'une nature incestueuse. « Leur ayant un jour, me dit mon » narrateur français, laissé appercevoir l'o- » pinion que les blancs avaient d'eux sur cela,

» ils me témoignèrent la plus grande indi-
» gnation. Nous prenez-vous pour des brutes?
» me dirent-ils; et rompant dans l'instant
» toute conversation ils s'éloignèrent.

CHAPITRE VI.

Départ du Cap. — Vent violent. — Il nous sépare du reste des transports. — Superstition des matelots. — Conte sur les apparitions et disparitions d'un vaisseau hollandais. — Raisons de ce phénomène. — Les oiseaux de mer paraissent près du bâtiment. — Nous appercevons la terre de Vandieman. — Vue magnifique de l'aurore australe. — Grand nombre de veaux marins paraissant le long du vaisseau.

NOTRE vaisseau étant complettement fourni d'eau, et chargé de six cents tonneaux de farine et de beaucoup d'autres objets destinés pour la colonie, l'on fit le signal afin que chacun des transports se tînt prêt à lever l'ancre. Je fis donc mes adieux au français mon nouvel ami, je retournai à bord, et le lendemain nous appareillâmes et sortîmes de la baie. A peine avions-nous gagné le large,

qu'il s'éleva un vent nord assez violent, et la mer devint fort agitée. Notre bâtiment était lourdement chargé; nous n'avancions qu'avec peine : nous nous arrêtâmes pendant vingt-quatre heures. J'avais souvent entendu parler de la foi que les marins donnent aux apparitions, et jusqu'alors je n'y avais pu croire. Il paraît qu'il y a quelques années un vaisseau de guerre hollandais fit naufrage près du Cap sans que personne se sauvât; le vaisseau qui l'accompagnait seul surmonta le vent, et arriva au Cap pour en donner la nouvelle. Le bâtiment qui avait beaucoup souffert, après s'être réparé, se remit à la mer pour retourner en Europe; mais dans la même latitude il fut encore assailli d'une aussi furieuse tempête que la première. La nuit quelques-uns des gens de l'équipage virent ou plutôt crurent voir un vaisseau portant toutes voiles venir sur eux comme s'il eût voulu les couler à fond. Un des spectateurs assura que c'était le même vaisseau qui avait coulé bas à leur passage, et que sûrement c'était son spectre; mais le tems s'éclaircissant, l'objet qui n'était autre chose qu'un nuage épais s'évanouit. Rien cependant ne put ôter de la tête de ces pauvres matelots l'idée du spectre, et se hâtant à leur arrivée dans le

port de raconter ce prodige, l'histoire s'en répandit au loin, et le fantôme supposé fut appelé le spectre hollandais. Les anglais reçurent cette persuasion des matelots de cette nation, et il passe à présent peu de vaisseaux de la compagnie des Indes qui n'ait à bord quelques-uns de ces crédules marins, qui en passant à cette hauteur ne prétendent appercevoir cette merveilleuse apparition. Il était environ deux heures de la nuit quand tout-à-coup je fus éveillé par une secousse violente. Étonné je sors de mon hamac, et je trouve le maître d'équipage debout auprès de moi, ayant l'air du plus grand effroi. Pour l'amour de Dieu, camarade, me dit-il, donnez-moi la clef du coffre, car je vous jure que j'ai diablement peur. Comme j'étais sur le pont, ajouta-t'il, à regarder l'arc-en-ciel, qu'ai-je vu tout d'un coup? ..... le spectre hollandais venant droit sur nous avec toutes voiles dehors : ah c'était bien lui! tous ses sabords étaient ouverts, les mèches allumées comme au moment d'une action : aucun autre vaisseau, vous le savez, qu'un vaisseau damné comme celui-là, ne pourrait avoir, sans couler à fond, tous ses sabords ouverts quand la mer est aussi grosse. Oui, je le jure, c'est certainement l'esprit de ce hollandais qui a fait

naufrage dans cette latitude, et qui, comme je l'avais bien entendu dire, paraît toujours dans ces damnés parages quand le tems est gros. Après avoir bu un grand verre d'eau-de-vie, mon brave se remit un peu, et je lui demandai en riant, si réellement il avait peur des revenans. « Ah! quant à cela, me répondit-il d'une » voix tremblante, je crois être aussi brave » qu'homme qui existe, mais j'avoue que j'ai » toujours eu quelque répugnance pour les » apparitions; et je me rappelle même que » quand j'étais petit, je ne pouvais prendre » sur moi de traverser la nuit un cimetière, » sans siffler ou chanter de toutes mes forces, » pour leur faire croire que je n'étais pas seul; » car on m'a toujours dit qu'ils n'apparais- » saient jamais qu'à une seule personne à-la- » fois, et c'est à cause de cela que quand je » criai à Joe Jackson qui étoit au gouvernail, » de regarder au-dessus de l'arc-en-ciel, il » ne vit rien, quoique je le visse, moi, aussi » visiblement que cette bouteille, » en se ressaisissant de nouveau du confortatif.

Curieux de voir si je pourrais découvrir quelque chose de semblable à ce que cet intrépide marin avait apperçu, je montai avec lui sur le pont; mais tout avait disparu : le ciel était serein, et la lune répandait la lueur

la plus pure. J'appris par ceux qui étaient sur le pont, que, pendant une demi-heure, le tems avait été brumeux, et je devinai d'après cela ce qui avait pu causer la mortelle frayeur de mon valeureux compagnon. La mer cependant était fort agitée. Le vent augmentant, nous restâmes en panne, et ce ne fut qu'au lever du jour que nous nous apperçûmes que nous nous étions séparés du reste des transports. La brume avait été, depuis l'instant où je quittai le pont, assez forte pour qu'il fût impossible d'appercevoir quelqu'un au haut du mât.

La violence du vent ayant cédé dans l'après-midi, et se tournant alors au nord-ouest, nous mîmes toutes voiles dehors, et une bonne brise continuant à souffler, nous voguâmes ainsi pendant dix jours, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à la hauteur des terres de Vandieman. La mer dans ces parages nous parut souvent couverte de taches lumineuses ressemblant à de légères flammes flottantes sur sa surface. C'était probablement ces feux brillans au loin que le contre-maître avait apperçus, et qu'il avait pris pour les fanaux d'un vaisseau.

Il n'est pas bien décidé si ces brillantes taches sont du frai de poisson dispersé sur

l'eau, ou si cela appartient à un polype aquatique dont la substance transparente et molle ressemble à de la gelée. Les marins le nomment bubbler (1). Je suis d'autant plus porté à adopter cette opinion, que j'ai remarqué que pendant le jour une foule innombrable de ces animaux entouraient le bâtiment. Un très-grand nombre d'oiseaux de mer commencèrent aussi à s'approcher de nous : quelques-uns étaient des courlis, d'autres des mouetes de plusieurs espèces. Je distinguai parmi eux un grand oiseau noir, assez semblable à une corneille, mais un peu plus gros. Le soir, le ciel se colora des feux éclatans de l'aurore australe. Ses couleurs, d'un vif cramoisi mêlangé de jaune et rayé de blanc, formaient le plus brillant spectacle. Le lendemain la sentinelle du grand mât cria : *Terre! Terre!* et ce cri fut répété avec joie par tout l'équipage. Nous vîmes qu'effectivement nous en étions tout près. La côte nous parut plate et unie; nous découvrîmes aussi dans l'intérieur des terres quelques montagnes agréablement couvertes de grands arbres, que nous supposâmes être des palmiers.

Nous cotoyâmes cette terre quelques lieues,

(1) Bubbler, le Trompeur.

pendant lesquelles nous remarquâmes plusieurs baies profondes et commodes. Bientôt nous tirâmes au large, pour éviter des rochers qui se trouvent à trois lieues à-peu-près de la côte, et qu'il eût été dangereux d'approcher la nuit.

Au point du jour nous les apperçûmes à six lieues sur la perpendiculaire. Nous vîmes alors beaucoup de veaux marins jouant autour du vaisseau. Ils étaient de la grosseur d'un chien de taille ordinaire; ils avaient la tête oblongue, à-peu-près de la forme de celle d'un levrier. Ils se soulevaient souvant au-dessus de l'eau, en découvrant la moitié de leur corps comme pour observer, et dans leurs jeux s'élançaient souvent tout entiers. Nous prîmes bientôt congé de ces joyeux hôtes des mers.

Nous dirigeâmes alors notre course vers la Nouvelle-Hollande, et avant le coucher du soleil nous avions déjà perdu la terre de vue.

CHAPITRE VII.

Nous découvrons la terre de la Nouvelle-Galle. — Nous arrivons à la vue de Botany-Bay. — Nous jetons l'ancre dans le port de Jackson. — L'on débarque les condamnés. — Réception favorable que me fait le gouverneur, d'après le compte que le capitaine lui rend de ma conduite. — Le gouverneur me promet sa protection. — Retour à bord. — Je prends congé des matelots mes amis. — Je reçois l'ordre de me rendre à la baie de Sydney. — Le capitaine y vient avec moi. — Je suis nommé sur-intendant des condamnés à Paramatta. — Dîné avec un sergent de marine. — Promenade autour de la baie. — Description de l'établissement. — Je passe la nuit à Sydney. — J'embarque mes effets, et accompagné par le sergent, je me rends à Paramatta.

UN vent favorable nous servant à gré, nous fit enfin appercevoir la terre de la Nouvelle-Galle, le 12 octobre. Nous n'en étions plus qu'à huit lieues; nous continuâmes à approcher

jusqu'à la distance à-peu-près de six ou sept milles, que nous commençâmes alors à ranger doucement la côte. A midi nous étions devant une langue de terre, appelée la pointe rouge, distante seulement de dix lieues de Botany-Bay. A environ deux lieues au midi de la baie, est une chaîne de montagnes blanchâtres et formées de craie. Au-dessus commence la plaine. L'on apperçoit dans cette plaine une touffe d'arbres assez pareille à celle qu'on voit à Post-Downhill, près de Portsmouth. Le vent tournant à l'est, nous nous éloignâmes un peu de la côte, jusqu'au lendemain à la pointe du jour, que nous nous trouvâmes enfin devant la baie. Le lendemain 15, à midi, nous vînmes jeter l'ancre dans le port de Jackson, éloigné de six lieues de Paramatta.

Le jour d'après, à dix heures du matin, tous les condamnés furent conduits à terre. La vue de ces malheureux faisait réellement pitié. Ils étaient, pour la plupart, très-malades, et ceux dont la santé n'était pas attaquée, après avoir été si long-tems, si peu et si mal nourris, n'étaient guères en meilleur état. Ils étaient six cent cinquante hommes; de plus, six femmes et celle d'un condamné, qui, avec son enfant, avait obtenu la permission de

suivre son mari. Il mourut trente-deux hommes pendant le voyage. Lorsqu'ils furent débarqués, on les habilla tous de nouveaux vêtemens tirés des magasins du roi, et on brûla toutes leurs anciennes guenilles, afin d'empêcher que, si dans le bâtiment il existait parmi eux l'air dangereux de quelques maladies contagieuses, il pénétrât dans la colonie.

D'après le rapport que le capitaine fit de ma conduite, je reçus du gouverneur l'accueil le plus gracieux. Il daigna me dire, qu'extrêmement satisfait de la manière dont je m'étais montré dans l'insurrection des condamnés, il me placerait dans une situation qui rendrait mon existence supportable, et que si je continuais à me bien conduire, je pouvais compter sur sa faveur et sa protection; qu'il fallait que je retournasse à bord, et qu'aussitôt qu'une chaloupe pourrait être envoyée, elle irait me chercher pour me conduire avec mes effets à Paramatta, où, ajouta-t-il, il allait me faire préparer une habitation. Je reçus ordre, le lendemain, de me rendre à Sydney-Cove (1), et de confier mes effets à un sergent de marine qui avait ordre de les déposer dans un magasin, jusqu'au

(1) La baie de Sydney.

moment où je serais établi. Je me séparai avec un véritable regret des gens de l'équipage avec lesquels j'avais vécu pendant le voyage. Le capitaine vint à terre avec moi, et m'accompagna chez le gouverneur. Son excellence me dit que, desirant depuis long-tems quelqu'un à qui il pût confier la sur-intendance des condamnés de Paramatta, il m'avait choisi pour remplir cette place, et pour en même tems prendre soin aussi d'une ferme qui me serait confiée. Après que j'eus quitté le gouverneur, le sergent m'amena chez lui, et me fit partager un bon dîné. Ayant encore quelques instans à passer dans ce lieu, avant que nous nous rendissions à ma nouvelle demeure, nous nous promenâmes autour de la baie, où l'on a bâti des maisons pour le gouverneur, pour le lieutenant ou sous-gouverneur, pour l'avocat-juge et pour la plus grande partie des officiers.

La maison du gouverneur est bâtie en pierres. Elle présente un front d'à-peu-près soixante-dix pieds, et a une fort belle apparence. Les demeures des officiers sont de briques; les autres sont, pour la plupart, construites en bois recouvert de plâtre. Les toits de toutes les maisons sont ou lattés ou couverts de chaume. Il y a aussi un hôpital,

des casernes et d'autres petites maisons habitées encore par des officiers. Elles ont toutes un jardin : ils produisent malheureusement fort peu, mais les rats et les voleurs empêchent, encore plus que l'infécondité du sol, qu'on n'en retire un grand produit. A un mille ou deux de Sydney-Cove, la terre est beaucoup plus productive : c'est-là que sont situées des fermes qui appartiennent à des officiers. On y a établi aussi une briqueterie et une poterie qu'on perfectionnerait si l'on pouvait se procurer la matière propre à vernir. Je m'étonne, au reste, qu'ayant d'abondantes carrières de pierres, on n'ait pas construit un plus grand nombre de bâtimens. Cette espèce de pierre ressemble à celle de Portland; elle est d'abord très-tendre, mais devient très-dure quand elle a été quelque tems exposée à l'action de l'air.

Ne pouvant pas encore partir le soir de ce jour, nous nous levâmes le lendemain de très-grand matin, et rembarquant mes effets, je quittai Sydney-Cove à huit heures. J'arrivai à midi à Paramatta. A environ trois milles avant cette ville, la rivière se rétrécit beaucoup; elle n'a pas plus de sept à huit verges de largeur à cet endroit, et les bords en sont si escarpés, que vous pouvez à peine découvrir

le pays. L'aspect en est fort beau, et semblable assez à un parc étendu que l'on trouve près de quelques habitations de nos gens riches d'Angleterre. En avançant, nous vîmes quelques kangaroos; mais je ne les apperçus alors qu'imparfaitement, l'herbe trop haute ne me les laissant voir que quand ils s'élançaient (1).

Nous débarquâmes à un quart de mille de Paramatta, où nous nous rendîmes de-là à pied. Cette ville est bâtie sur une hauteur qui a la forme d'un croissant. L'on a construit une forte redoute où sont des cazernes pour le détachement qui y est de garde. Cette troupe armée sert à conserver l'ordre et la soumission parmi les condamnés, et aussi à en imposer aux natifs, qui, dans l'espace qui sépare Sydney-Cove de ce lieu-ci, pourraient vouloir nuire à ceux de nous qui y ont leurs habitations, s'il n'existait pas ce moyen de force pour les protéger. Ils ont au reste fort peu de choses à craindre des natifs, qui, jusqu'ici, n'ont attaqué que rarement des blancs armés; non pas que ces sauvages manquent de courage, mais parce qu'ils sont trop fortement convaincus de l'invincible supériorité de nos

---

(1) Il a été apporté de Botany-Bay en Angleterre plusieurs de ces animaux jusqu'alors inconnus.

armes à feu. Après avoir marché quelque tems, nous arrivâmes à la maison que j'habite depuis ce tems. Elle est peu vaste, et ne renferme que quatre chambres ; mais elle se trouve dans la plus agréable situation. Elle est placée au milieu d'un jardin que mes soins ont embelli. Vis-à-vis, à quelque distance, sont sur une ligne les maisons des condamnés. Chacune de ces demeures a son jardin, et ceux des condamnés, qui à un peu d'activité ont joint un peu d'industrie, sont réellement fort à leur aise, leurs jours de travaux n'étant ni si durement, ni si entièrement employés que beaucoup des journées de nos manœuvres anglais. Un domestique qui gardait la maison nous offrit quelques rafraichissemens, après quoi je me présentai à l'officier de service, et lui remis une lettre du gouverneur. Il me reçut avec bonté, et me dit que le lendemain il me ferait passer en revue tous les condamnés; qu'il me ferait connaître à eux comme leur sur-intendant, et me donnerait quelques instructions pour régler ma conduite dans ce nouvel emploi.

CHAPITRE VIII.

Revue générale des condamnés. — On leur fait connaître la place qu'on vient de me donner. — Leur conduite. — Leurs occupations. — Leurs heures de travaux. — Je deviens parfaitement instruit des devoirs de ma place. — Singulière imposture d'un nd amné. — Encouragemens qui leur sont donnés. — On leur donne l'espoir de devenir maîtres d'une habitation à l'expiration de leurs sentences. — Description du kangaroo et d'un chien du pays. — Je fais connaissance avec les naturels. — Leur portrait. — Leurs armes. — Leur façon de se peindre quand ils vont à la guerre.

Il y eut effectivement le lendemain matin une revue générale de tous les condamnés de Paramatta. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, au nombre de près de quatre cents, l'officier leur fit connaître la confiance que le gouverneur avait placée en moi, et la place qu'il m'avoit donnée; les prévenant aussi que toute désobéissance à mes ordres serait aussi rigoureusement punie que le serait le refus d'obéir

aux ordres de son excellence elle-même : ainsi prévenus on les renvoya alors à leurs différentes occupations. Je commencai à visiter les diverses classes d'ouvriers occupés à différens travaux ; je les trouvai tous plus attentifs à leur besogne, plus respectueux envers leurs surveillans que je ne l'eusse imaginé. Les uns étaient employés à faire des briques et des tuiles, les autres à bâtir des magasins, des cabanes ; d'autres à déblayer, à aplanir le terrain, à porter des poutres, à former des chemins. Une autre classe était composée d'ouvriers exerçant leurs métiers ; c'étoient des forgerons, des chaudronniers, des boulangers, des tailleurs, des jardiniers. Il y en avait aussi qui étaient destinés à garder les malades. Les heures de travaux sont depuis le lever du soleil jusqu'à sept heures et demie qu'ils déjeûnent, à huit et demie ils retournent au travail jusqu'à onze et demie qu'on les fait appeller pour dîner. A deux heures ils se remettent à l'ouvrage jusqu'au coucher du soleil ; la fin de leurs travaux leur est annoncée par le bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les encourager à la culture de leurs jardins, on leur abandonne le samedi afin qu'ils l'emploient à cela. Ceux qui pendant l'année ont été actifs, et industrieux en recueillent un

très-grand bénéfice en récoltant des légumes qui économisent leurs provisions salées, et les mettent à même de les échanger pour du poisson que leur donnent les natifs. Indépendamment de ces avantages, ceux qui recueillent la plus grande quantité de légumes et de plantes, reçoivent une prime du gouverneur, qui chaque année, au moment des semailles, leur fait distribuer des graines. Les femmes tous les matins nétoient les huttes et apprêtent le dîné des hommes; elles rassemblent le linge sale, le lavent, le raccomodent, et le rendent à chacun le dimanche.

Ce jour personne n'est exempté d'assister au service divin qui se célèbre à onze heures. Tous les condamnés sont obligés d'y paraître en linge propre, et je dois dire qu'ils y sont toujours d'une manière plus convenable et même plus dévotieuse qu'on n'aurait lieu de l'attendre. En vérité le zèle infatigable et les mesures sages que jusqu'à son départ notre digne gouverneur a apportés à la formation de cette colonie naissante, sont au-dessus de tout éloge. J'avais raison de craindre que mes fautes passées et la condition ignominieuse dans laquelle j'avais long-tems gémi, quoique protégé par ma nouvelle place, ne m'exposassent cependant à quelques affronts;

mais heureusement peu d'entre eux me reconnurent, et ceux qui se ressouvinrent de m'avoir vu se conduisirent toujours envers moi de la manière la plus respectueuse : d'ailleurs la plupart de ceux avec lesquels j'étais venu furent envoyés à l'île de Horfolk, et ceux qui n'y allèrent pas restèrent à Sydney-Cove. Mon occupation principale était de suivre et de rendre compte des progrès que faisaient les ouvriers dans les différents travaux dont nous étions chargés à Paramatta. A cet effet chaque surveillant, attaché à chacune des différentes classes, me fournissait des notes dont je tenais registre pour pouvoir les transmettre : en moins d'une semaine je fus tout établi et déjà aussi maître de ma besogne que si j'eusse été de la fondation de la colonie.

Ceux des condamnés qui étaient arrivés les premiers avaient été obligés, ainsi que je l'ai dit, par la vigilance perpétuelle et les soins sévères du gouverneur, à se soumettre à l'ordre qu'il établit ; mais ce ne fut pas sans plusieurs rigoureux exemples et des châtimens prompts. Au commencement de cet établissement un condamné sema malignement le bruit, qui bientôt s'accrut et se répandit dans tous les établissemens, qu'il avait découvert

une mine d'or. Ce rapport s'accrédita d'autant plus que ce que cet homme montrait, comme ayant été tiré de cette mine, avait effectivement l'apparence de l'or le plus pur.

Voici comment cette histoire me fut contée : Un nommé Dailey, condamné, assuroit avoir découvert une pièce de terre qui renfermait une très-grande quantité d'or. Celui qu'il donna comme preuve de son assertion fut mis dans le creuset et réellement en sortit pur. Le gouverneur était alors absent et engagé pour quelques jours dans une excursion qu'il faisait dans l'intérieur du pays. Le bruit de cette découverte étant parvenu aux oreilles du sous-gouverneur, il fit venir l'homme qui prétendait l'avoir faite, et qui lui débita son histoire assez adroitement pour presque le convaincre qu'elle était véritable. Il demanda alors à Dailey de lui indiquer le lieu; mais celui-ci refusa de donner les éclaircissemens nécessaires jusqu'au retour du gouverneur, auquel il promettait de communiquer tous les détails, sur la promesse qui lui serait faite de lui accorder ce qu'il demanderait alors ; pour récompense d'un présent qu'on ne pouvait jamais payer, et qu'on pourrait tout au plus reconnaître, il demandait son élargissement et celui d'une femme condamnée, et leur

passage avec une somme d'argent. Le sous-gouverneur lui dit que s'il ne lui indiquait pas, sans délai, le lieu de la mine, il le regarderait comme un imposteur, et dans l'instant le ferait punir pour avoir osé en imposer aux officiers auxquels d'abord il avait fait ce conte. La crainte du châtiment le firent céder, et il proposa au gouverneur de le faire accompagner par un officier. Il fut pris au mot, et un officier, un caporal et deux ou trois soldats reçurent ordre de le suivre. Ce champ de la mine étant, à ce qu'il prétendait, à la partie inférieure du port près du bord de la mer, il indiqua à son escorte le lieu où il fallait débarquer. Il y avait peu de chemin, prétendait-il, de ce lieu à celui du trésor. Ils entrèrent donc dans le bois qui se trouve dans cette partie; mais à peine se trouvèrent-ils engagés à quelques pas de là dans une fourrée, qu'il demanda la permission de s'éloigner un peu pour satisfaire à un pressant besoin; l'officier le lui permit, il l'attendit longtems, mais inutilement, car aussi-tôt qu'il fut hors de leur portée il tourna vers Sydney-Cove, laissant ses gardes fort embarassés et maudissant leur imprévoyante bêtise qui leur avait fait permettre à ce drôle de s'éloigner d'eux.

L'officier qui en débarquant avait renvoyé

le bateau qui l'avait amené parce qu'il se proposait de retourner par terre, ne connaissant pas le chemin, se trouva alors dans une situation assez fâcheuse. Dailey arriva l'après-midi à Sydney-Cove, et audacieusement se présenta devant le gouverneur pour lui dire qu'il avait laissé ceux qui avaient ordre de l'escorter, maîtres absolus de la mine d'or. Il courut de là à sa hutte où il fit à la hâte un paquet de quelques hardes avec lequel il disparut. Après avoir cherché quelque tems l'homme au trésor, l'officier et le détachement s'en revinrent, et arrivèrent à la nuit épuisés de besoins, harassés de fatigue, et furieux du tour que l'imposteur leur avait joué. Le dénuement et la faim obligèrent bientôt le coupable à venir rejoindre ses camarades, et une forte bastonnade fut la récompense dont on paya son ingénuité. Il persista cependant à assurer qu'il avait réellement fait la découverte, et qu'il n'avait quitté l'officier que parce qu'en y pensant mieux, il avait repris la résolution de ne révéler son secret qu'au gouverneur, qui sûrement ne lui refuserait pas le prix dont il voulait se le faire payer. Quand le gouverneur Philip fut de retour, on l'informa de toute cette affaire, et il envoya encore un autre officier avec Dailey, quoique

personne dans la colonie n'ajoutât la plus petite foi à ses nouvelles assertions. L'officier choisi pour l'accompagner cette seconde fois, lui déclara avant de partir, que s'il faisait mine de vouloir s'éloigner, il avait ordre de lui brûler la cervelle. Cette déclaration effraya tellement notre homme à la découverte, qu'il confessa enfin son imposture. On l'interrogea alors sur l'or qu'il avait montré : il avoua qu'il avait fondu un morceau d'une boucle faite d'un métal jaune, qu'il y avait joint quelques petites parcelles d'or que lui avait fourni une bague brisée qu'il avait eue d'une femme de condamné ; et qu'ayant mêlé à cela un peu de terre, il en avait formé ce morceau de mine, qui d'abord avait fait ajouter foi à sa prétendue découverte. L'homme qu'on avait chargé d'éprouver l'or était un orfévre, qui, en séparant les diverses parties, avait en effet retiré la quantité d'or que le fourbe Dailey y avait mis. L'alchimiste reçut une seconde et encore plus sévère bastonnade, avec injonction d'être à l'avenir plus circonspect, s'il avait quelque égard pour lui-même.

Les devoirs de ma place étant presque toujours remplis avant le dîné, je visite fréquemment nos fermes et nos fermiers. Ce sont, pour la plupart, des condamnés dont le tems

de l'exil étant fini, ont obtenu des terres qui se donnent dans cette proportion : trente âcres pour un homme seul, cinquante pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois les magasins du roi leur fournissent encore des provisions et des vêtemens. On leur donne en outre tous les outils et toutes les choses nécessaires à un cultivateur, avec des grains pour ensemencer la première année. On ajoute à ces dons, celui de deux petits cochons et de quelques volailles. Séduits par ces avantages, vingt-sept commencèrent à s'établir, et à cultiver dans le voisinage de Paramatta à Prospect-Hill (1) et autour de quelques étangs, à environ deux milles vers le nord. Ces habitations d'abord n'eurent pas l'air de fermes bien opulentes; mais bientôt l'industrie et le zèle des fermiers leur donnèrent un air plus aisé : insensiblement leurs champs s'améliorèrent, leurs troupeaux s'accrurent, et les cultivateurs jouissent maintenant de l'abondance dont la nature prodigue aime à recompenser le courage et la persévérance de l'homme laborieux.

Je rencontre souvent dans mes promenades

(1) Prospect-Hill, montagne de la vue.

des kangaroos, espèce d'animaux quadrupèdes très-multipliés ici. Le kangaroo est à-peu-près de la taille d'un daim de moyenne grandeur, d'une couleur brun jaune : sa tête ressemble à celle du Mocock (1) des Indes orientales. Ses jambes de derrière sont beaucoup plus longues que celles de devant ; il s'en sert pour s'élancer avec une rapidité si grande, que rarement le voit-on dans sa course poser à terre ses pattes de devant. Celles-ci sont si courtes, qu'il est presqu'impossible que l'animal en fasse usage en courant. Sa queue a une force prodigieuse, et lui sert de défense quand il est attaqué. Les coups qu'il porte avec cette arme sont assez forts pour casser la jambe d'un homme ou les reins d'un chien ; elle lui sert aussi à sauter avec une légèreté étonnante.

Le chien natif a une course beaucoup plus rapide que le kangaroo, qu'il attaque avec

(1) Le Mocock ou Mococo est (dit M. de Buffon), un joli animal, d'une physionomie fine, d'une figure élégante et svelte, d'un beau poil toujours propre et lustré ; il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, et par sa belle et longue queue qui est toujours relevée, toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs et blancs, tous bien distincts et bien séparés les uns des autres. Il a les mœurs douces, et quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses aux singes, il n'en a ni la malice, ni le naturel, etc.

courage. La chasse n'est ordinairement pas de longue durée : le kangaroo bientôt fatigué, est presque toujours pris en moins d'un quart d'heure. Quand son ennemi est prêt à l'atteindre, s'il ne peut se servir avec avantage de sa queue, il lui fait face, et le serrant dans ses pattes de devant, il le frappe violamment avec ses pieds de derrière, qui sont longs, pointus et très-durs. Souvent quand le chien n'est pas aidé, le kangaroo sort vainqueur du combat.

J'ai vu souvent des kangaroos qui, étant posés, c'est-à-dire assis sur leurs pattes de derrière, avaient de cinq pieds cinq à cinq pieds dix pouces de haut. Ceux-là, je crois, ne craignent aucun chien : je n'ai jamais osé les mettre aux prises seul à seul. Maître de plusieurs chiens natifs, je m'amuse de tems en tems à chasser avec eux le kangaroo. Cet exercice fort sain est aussi fort utile; car il fournit la table d'une viande presqu'aussi bonne que celle du mouton. Un kangaroo, dans un certain tems de disette, est un fort beau présent à faire et un très-agréable à accepter.

Le chien natif ressemble beaucoup au chien de Poméranie. Il porte les oreilles droites, a l'air fort sauvage, et peut être comparé au loup pour la taille et la couleur. Il est difficile

de l'apprivoiser tout-à-fait; et quelques soins que vous donniez à son éducation, vous ne l'empêcherez pas de se jeter sur vos moutons, vos cochons ou votre volaille. Cette impossibilité d'adoucir ce féroce instinct ne le rend utile qu'à la chasse du kangaroo.

J'ai déjà eu souvent l'occasion de rencontrer et de faire connaissance avec plusieurs natifs de ce pays; et comme rarement je les approche sans leur faire quelques présens, je suis fort bien avec eux. La taille des hommes est généralement de cinq pieds onze pouces de haut (1); ils sont minces, droits et bien faits. Les femmes sont moins grandes, mais plus corsées, et pour la plupart bien faites. La couleur de la totalité des hommes est d'un brun noir, de la couleur café; mais parmi les femmes, il en est beaucoup qui ont le teint aussi clair que les mulâtres. Quelquefois vous rencontrez de ces sauvages de l'un et de l'autre sexes avec des traits moins désagréables, mais ils ont généralement le nez largement épaté, la bouche grande et les lèvres épaisses. Leur air, en général, est très-peu engageant; et ce qui le rend encore moins, c'est leur excessive

(1) Le pouce anglais n'a guère que onze de nos lignes, et le pied onze de nos pouces.

saleté. Ils ignorent ce que c'est que se laver : leur peau est toujours enduite de la graisse des animaux qu'ils ont tués et qu'ils recouvrent ensuite de sable, de cendres et de toute espèce d'ordures. Tout cela forme une croute qui reste attachée à leur peau, jusqu'à ce qu'un accident, ou le besoin de chercher leur nourriture les force à se plonger dans l'eau. Plusieurs se mettent un morceau de bois dans le nez, de manière à ce qu'il ouvre les narines et les élargisse autant qu'il est possible. Une chose assez extraordinaire encore, c'est qu'il manque à beaucoup de ces sauvages les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; et j'ai vu de même plusieurs femmes auxquelles il manquait les deux premières articulations du petit doigt de la main gauche. Quelques soins que j'aie pris pour m'en instruire, je n'ai pu encore jusqu'ici savoir la raison de ces faits assez extraordinaires. J'ai remarqué ce manque de cette partie de la main chez des vieilles femmes, chez de plus jeunes, avec ou sans enfans, chez les filles, grandes ou petites. J'ai observé aussi que le membre retranché avait été ce qu'il est partout dans l'espèce humaine. Leurs dents sont belles, leurs cheveux courts et bouclés : ne connaissant pas la manière de les peigner, et

ne les lavant jamais, ils sont toujours sales et mêlés. La barbe des hommes est courte et frisée comme leurs cheveux. Hommes, femmes et enfans, tous vont entièrement nuds. Ils n'ont aucune demeure fixe, et couchent où la nuit les surprend. Les trous des rochers et les cavités des bords de la mer sont les lieux qu'ils cherchent pour se mettre à l'abri du vent et de la pluie. Avant que de s'endormir ils y allument un grand feu, qui, échauffant la pierre du rocher, fait de ces creux des espèces de fours où la chaleur reste long-tems concentrée. Ils étendent alors pour se coucher quelque peu d'herbes sèches, et pêle-mêle, moins bien encore que les animaux de nos basses-cours, ces malheureux se couchent et dorment. Les hommes sont armés de lances et d'un bâton court qui leur sert à les jeter. Ce bâton est long de deux pieds, plat des côtés, et ayant un cran ou entaille à un des bouts ; à l'autre est une écaille tranchante fixée dans une fente, et fortement retenue avec une espèce de gomme qui, quand elle est séchée, est plus dure que la pierre. Quand ils veulent lancer leur lance ou javelot, ils le placent de la main gauche sur le côté plat du bâton, qu'ils tiennent élevé et un peu courbé en arrière de la main droite, et dirigeant leur

coup, ils lancent cette arme avec beaucoup de force et assez de certitude, à la distance de plus de soixante-dix ou même de quatre-vingts pas. Cette lance a à-peu-près dix pieds de long. L'écaille attachée au bâton court sert à aiguiser la pointe de la lance. Quoiqu'ils la dardent avec force, je crois cependant qu'en étant sur ses gardes, il n'est pas difficile d'en éviter l'atteinte.

Quand ils sont au moment de commencer une expédition guerrière, pour épouvanter leurs ennemis ils se peignent le visage et le corps de raies blanches et rouges. Plusieurs, sans donner de soins à cette peinture, se barbouillent sans desseins, sans méthodes ; d'autres, au contraire, tracent ces lignes avec la plus grande attention et la plus grande exactitude. Quelques-uns paraissent de loin s'être ceints de plusieurs ceinturons ; plusieurs aussi se défigurent, en traçant autour de leurs yeux des cercles blancs et des lignes horizontales sur le front ; et d'autres enfin, pour diversifier toutes ces manières, se peignent d'abord une large bande au milieu du corps par devant et par derrière, puis sur le reste seulement quelques lignes étroites. Ils n'en tracent qu'une seule sur les bras, les cuisses et les jambes. Ces raies, qui toutes sont blanches, faisant

paraître dans les intervalles leur peau plus noire encore, de loin leur donnent l'air de squelettes animés. Je crois que c'est pour se donner cette apparence, qu'ils se peignent ainsi. Le rouge et le blanc sont les couleurs dont principalement ils se servent. La première vient d'une espèce d'ocre ou terre rouge qui est très-commune ici. Ils tirent la seconde d'une terre crayonneuse et blanchâtre dont nous nous servons dans les poteries de la colonie. Les hommes se scarifient de plus le corps et sur-tout la poitrine et les épaules. Quoique ces empreintes n'aient rien de régulier ni d'agréable, elles n'en sont pas moins considérées parmi eux comme de très-beaux ornemens.

CHAPITRE IX.

Manière dont s'arrangent les contestations des natifs. — Leurs demeures. — Leur étonnante dextérité à grimper les palmiers. — Leur manière de chasser les animaux de petite espèce. — Description de différens quadrupèdes. — Curieuse conformité entre les différentes espèces. — Poissons. — Oiseaux. — Insectes. — Plantes et fruits.

CES sauvages guerriers, ainsi peints et armés, quand ils ont trouvé leurs ennemis, se rangent en ligne tenant chacun une branche verte à la main comme un garant de leurs intentions pacifiques qui ne leur laisseront employer la force que quand leur différend n'aura pu être arrangé par un mutuel agrément ; un long pour-parler suit d'ordinaire cet instant où les deux partis sont en présence, et tous les deux relâchant mutuellement quelque chose de leurs prétentions, finissent ainsi leur pacifique expédition.

L'idée de se bâtir des demeures, et de se garantir ainsi des inclémences de l'air, ne paraît pas s'être jamais présentée à leur

imagination ; leur paresse et cette imprévoyance, en ceci sur-tout, leur deviendraient fatales, sans cette sagesse infinie et perpétuelle de la divinité qui a bordé les rives de cette mer de rochers formés d'une pierre assez tendre pour que le battement des flots ait formé des creux tellement spacieux que souvent cinquante de ces malheureux peuvent y trouver un utile abri. Ceux de ces sauvages qui vivant plus loin dans l'intérieur du pays, ne peuvent trouver de pareils refuges, se construisent des espèces de huttes si grossièrement faites qu'elles ne peuvent en vérité être comparées à celles que l'instinct seul dans quelques animaux leur fait bâtir : après avoir enlevé l'écorce de plusieurs arbres, et l'avoir ensuite coupée par bandes, ils l'entrelacent autour de quatre pieux plantés en terre : ils étendent, pour former le toit, des morceaux plus larges de la même écorce au-dessus de cette construction informe et peu solide. Chacun de ces abris contient une famille ; et comme dans l'hiver l'air est souvent très-froid, ils en ressèrent encore l'espace, afin qu'étant encore plus serrés, ils perdent ainsi moins de cette chaleur générale à laquelle chacun doit fournir. Au reste ils ne se servent guère de ces huttes que quand ils sont à la chasse du

kangaroo. La plupart des gros arbres que l'on trouve dans les forêts sont creux, et servent de retraite aux opossums (1), aux kangaroos, aux rats, aux écureuils et aux animaux de cette espèce, quand ils sont poursuivis. Voici la manière pleine d'adresse avec laquelle ces sauvages attaquent, et tuent leurs ennemis dans ces retraites : ils commencent par tailler dans l'arbre un cran ou entaillure assez profonde pour pouvoir y fixer le pouce du pied, ils font ainsi les deux premières entaillures avant de monter ; ils coupent les autres à mesure qu'ils s'élèvent, assez distantes l'une de l'autre pour que, lorsque les deux pieds sont posés, le pied droit se trouve à la hauteur du milieu de la cuisse gauche. Ils portent dans la bouche, pendant qu'ils grimpent, leur serpe qui n'est autre chose qu'un caillou tranchant ; pendant qu'ils font l'entaillure le corps reste

(1) Le Sarigue ou l'Opossum (dit M. de Buffon), est un animal de l'Amérique qu'il est aisé de distinguer de tous les autres, par deux caractères très-singuliers. Le premier de ces caractères est que la femelle a sous le ventre une ample cavité, dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits ; le second est que le mâle et la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de derrière sans ongle, et bien séparé des autres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière sont placés les uns contre les autres et armés d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes.

tout entier supporté par le pouce. Quand le tronc de l'arbre est trop gros pour que le bras gauche puisse l'entourer, ils taillent un autre cran pour pouvoir s'y accrocher avec le petit doigt de la main gauche, de cette manière ils montent avec une célérité étonnante à des arbres qui souvent ont quinze ou vingt pieds de circonférence, et dont les premières branches souvent sont à plus de soixante de hauteur. Arrivé au haut de l'arbre le chasseur s'asseoit tenant sa massue à la main : celui qui est resté en bas allume au pied un feu qui bientôt remplit de fumée la concavité de l'arbre. Obligé de fuir l'animal sort par en haut ou par en bas ; mais quelque côté qu'il choisisse rarement échape-t-il à la massue de l'un où de l'autre chasseur. C'est ainsi que ces sauvages se procurent leur nourriture dans les bois. Quelquefois aussi, quand ils chassent beaucoup ensemble, ils enflamment une partie de forêt de plusieurs milles d'étendue pour obliger à fuir les animaux qui se trouvent dans l'enceinte de cette conflagration. Épouvantées et à demi étouffées ces malheureuses bêtes tombent bientôt au pouvoir de leurs cruels ennemis.

L'on croit aussi qu'ils allument ces feux pour éclaircir et débarasser les lieux qui

leur servent de passages, des ronces et des épines qui déchirent douloureusement leurs corps toujours nuds. Ces feux que l'on voit plus fréquemment en été que dans les autres saisons, ont expliqué un effet qui frappa les premiers colons, et dont la cause les embarassa longtems. Ils remarquèrent avec étonnement qu'une grande quantité des arbres des forêts étaient noircis par l'action du feu, et que plusieurs même étoient brûlés jusqu'à leur sommet : cette observation fit naître beaucoup d'opinions différentes; mais il est reconnu à présent qu'ils n'ont été ainsi noircis que par les feux qu'allument les sauvages, dont les flammes atteignent souvent les plus hautes branches de l'arbre du pied duquel elles s'élèvent. Je crus d'abord que c'était l'effet du tonnerre; mais en examinant mieux, je vis que les arbres ainsi brûlés étaient en trop grand nombre pour que ce fût cette raison.

Les opossums sont ici fort nombreux : ils ont une grande ressemblance avec le kangaroo, ils ont la même force dans leurs queues, et de même leurs pattes de devant sont beaucoup plus courtes que celles de derrière. Comme à cet animal la nature leur a donné aussi une poche ou faux ventre pour abriter et porter leurs petits. Leur couleur ressemble à celle du

rat de nos maisons ; ils sont grands comme un chat de taille ordinaire, ils ne sont pas méchans. Depuis l'opossum jusqu'à l'implacable ennemi de nos jardins, le rat des champs, il est une grande variété d'animaux, qui tous cependant, quelle que soit leur taille, ont quelque ressemblance avec le kangaroo et l'opossum. J'ai attrapé plusieurs rats femelles, prêtes à mettre bas, et j'ai trouvé que leurs petits déjà formés, avoient la queue et les pattes absolument semblables à celles de ces animaux. On serait tenté de croire, en voyant cette similitude parmi les quadrupèdes de ce pays, qu'il existe un accouplement confus et bizarre dans les sexes des différentes espèces. Au reste ces étranges rapports n'existent pas seulement dans les quadrupèdes, mais ils subsistent encore parmi les habitans écaillés de ces mers. Ces monstruosités seront peut-être traitées de fables, mais j'ose cependant en attester l'existence. Beaucoup ressemblent au requin, et il n'est pas rare de voir la tête et le dos d'une morue avec la queue de ce poisson, ou la tête d'un requin avec le corps d'un mulet, ou bien, ce qui paraîtra plus extraordinaire encore, la tête de ce même requin unie au corps plat de la raie.

Ces jeux de la nature ne sont pas moins

bizarres et moins apparents dans la gente aîlée. Le perroquet est l'oiseau le plus commun ; j'en ai tué plusieurs qui avaient la tête, le bec, le cou d'un perroquet couvert de ce beau plumage qui l'embellit ici, avec le corps, les pattes, la queue d'une forme et d'une couleur différentes. On remarque aussi un oiseau qui ayant les pattes du perroquet, la tête, le cou, le corps de la mouette, joint encore à un assemblage si extraordinaire, les aîles et la queue du faucon. Ces ressemblances si frappantes existent encore dans les productions inanimées ; car on voit des arbres qui portent jusqu'à trois feuilles appartenantes à des espèces différentes, et d'autres aussi, qui, avec la feuille de l'arbre gommeux, avec la gomme qui en découle, sont couverts cependant d'une toute autre écorce.

Nous avons dans ce pays-ci une grande quantité d'oiseaux dont les espèces sont variées à l'infini : celle du perroquet dans laquelle sont compris les macaws, les loris (1), les

(1) On a donné ce nom dans les Indes orientales (dit M. de Buffon), à une famille de perroquets dont le cri exprime assez bien le mot lori. Ils ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce gênre que par leur plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé. Outre cette différence principale,

kakatoës (2), les perroquets verts, qui tous sont ornés du plus brillant plumage. La corneille commune est ici fort nombreuse, mais son croassement est absolument différent de celui du même oiseau en Europe. Les faucons y sont aussi en grand nombre; on y voit des pigeons, des cailles et beaucoup d'oiseaux plus petits; mais de toutes ces espèces je n'en ai encore entendu aucuns dont le chant m'aît paru agréable.

L'on voit aussi quelquefois un oiseau

---

on peut aussi remarquer que les loris ont en général le bec plus petit, moins courbé et plus aigu que les autres perroquets. Ils ont de plus le regard vif, la voix perçante et les mouvemens prompts. Ils sont, dit Edwards, les plus agiles de tous les perroquets, et les seuls qui sautent sur leur bâton jusqu'à un pied de hauteur. Ces qualités, bien constatées, démentent la tristesse silencieuse qu'un voyageur leur attribue.

(1) Les plus grands perroquets de l'ancien continent (dit le même auteur), sont les kakatoës; ils en sont tous originaires, et paraissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale. Nous ne savons pas s'il y en a dans les terres de l'Afrique, mais il est sûr qu'il ne s'en trouve pas en Amérique. Ils paraissent répandus dans les régions des Indes méridionales et dans toutes les îles de l'Océan indien, à Fernate, à Banda, à Céram, aux Philippines, aux îles de la Sonde. Leur nom de kakatoës, catama et cacaton vient de la ressemblance de ce mot à leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage blanc et par leur bec plus crochu et plus arrondi, et particulièrement par une huppe de longues plumes dont leur tête est ornée, et qu'ils élèvent ou abaissent à volonté.

très-gros, mais moins commun que les autres : je le pris d'abord pour une autruche, parce qu'il ne s'envole pas quand il est poursuivi, mais fuit en courant si rapidement, qu'un chien natif de la grande espèce ne peut l'attrapper. J'en tuai un, et comme j'en avais vu plusieurs au Cap, je reconnus à l'instant mon erreur. Je le mesurai depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pattes, et il avait plus de six pieds; la différence qui existe entre cet oiseau et l'autruche est dans le bec qui est beaucoup plus pointu, et trois doigts ou phalanges aux pieds, qui ne sont pas à ceux de l'autruche : il porte, au reste, une marque fort distincte par laquelle il est facile de le reconnaître, c'est que fort extraordinairement il sort deux plumes de chacun des tuyaux de ses aîles. Quoique sa chair ne soit pas très-tendre elle n'est cependant pas mauvaise; étant crue elle ressemble assez à celle du bœuf. Une aîle de cet oiseau peut suffire au repas de six personnes. La meilleure volaille d'Angleterre n'offre pas, au reste, un mets plus délicat que nous le fournit ici la corneille. J'ai souvent rencontré dans mes courses des cignes noirs; le bout de leurs aîles est blanc, et tout le reste de leur plumage d'un noir foncé et brillant, leur bec est d'un rose

tendre : ils sont grands comme le cigne blanc d'Europe, et fournissent aussi la table du met le plus délicieux.

Voici deux années qu'une quantité effrayante de chauve-souris se montre ici : c'est sur-tout vers la fin du jour aux environs de Rose-Hill (1) qu'est leur rassemblement. La tête de cet oiseau-monstre ressemble beaucoup à celle du renard ; les aîles de plusieurs ont jusqu'à quatre pieds depuis l'extrémité de l'une jusqu'à l'extrémité de l'autre. J'en ai vu une, élevée dans une habitation, devenue aussi familière qu'un chat, et qui mangeait dans la main. Elles répandent au reste une odeur forte et désagréable ; et beaucoup ayant été tuées par la chaleur excessive de l'été dernier, et étant tombées dans les fontaines près de Rose-Hill, corrompirent l'eau pour long-tems.

Il existe dans ce pays une variété aussi gande dans l'espèce des insectes que dans celle des oiseaux. Les centipèdes, les araignées, les fourmis, les scorpions sont fort peu différents de ceux de la même espèce qu'on trouve entre les Tropiques. La fourmi ici, de même qu'ailleurs, est remarquable par sa

---

(1) Rose-Hill : Mont-Rose.

très-active industrie, son infatigable persévérance et son courage; jamais on ne l'insulte impunément. Il y en a de grosseurs différentes, on en trouve qui ont jusqu'à neuf lignes de long; elles ne sont pas toutes non plus de la même couleur : il en est de noires, de blanches, de jaunes et de rouges; ces dernières sont les plus formidables de toutes. Malheur à l'homme ou à l'animal qui marche sur leurs nids, qui de même que ceux des formis d'Europe, s'élèvent sur la superficie de la terre; furieuses, elles sortent et se précipitent en foule, avec intrépidité, sur celui qui vient de les troubler, et continuent souvent à le poursuivre long-tems. Quoique la morsure de cet insecte n'ait rien de dangereuse, elle cause cependant une douleur vive et prolongée. On en voit ici une espèce qui toujours bâtit son nid contre un arbre, et lui donne l'apparence d'une ruche; on en trouve une autre qui élève le sien en forme conique, à la hauteur de plus de quatre pieds.

L'araignée, de même qu'en Europe, est douée comme la fourmi de ces deux grands avantages, industrie et patience. L'espèce la plus petite que nous ayons ici est plus grande que celle qu'en Angleterre on distingue pour sa grosseur. Elles filent leurs toiles dans les

bois entre les arbres : elles leur donnent souvent plus de six pieds d'étendue, et le tissu en est quelquefois si fort que souvent de petits oieaux s'y embarrassent, et y restent retenus. Le fil de leurs toiles, mis en peloton, ressemble beaucoup par la couleur à celui du vers-à-soie.

Nos reptiles sont les serpents; j'en ai vu qui avaient jusqu'à onze pieds de long, et étaient aussi gros que la jambe d'un homme fort. Il y a aussi des lézards variés dans leurs espèces, dans leurs tailles, dans leurs couleurs.

La nature fait croître ici une grande quantité de plantes utiles et de fleurs agréables; mais malheureusement peu versé dans les connaissances de la botanique, je ne puis rendre compte de la différence de leurs espèces, ni de l'utilité de leurs vertus. Il y croît de l'épinard sauvage, du persil et de l'oseille, mais dans une quantité trop peu abondante pour que nous puissions nous flatter d'en retirer jamais, même par la plus soigneuse culture, un avantage réel pour la colonie.

Avec le plantain, la banane et d'autres fruits du tropique, il en croît encore ici d'autres qui nous sont particuliers. Celui qui se nomme mizzabore ressemble beaucoup à la

cerise d'Europe. A son goût près, qui est assez insipide, il est fort semblable à un autre fruit plus petit, qui est fort commun. Il est encore une troisième espèce qui ressemble aux deux autres. Il est aussi à remarquer que malgré que ces fruits aient entre eux une grande ressemblance, leurs arbres, par leur écorce et leurs feuilles, diffèrent totalement. Au reste, ces baies ou fruits ont tous la même insaveur, et ne sont nullement recherchés des colons. Mais il croît une autre espèce de baie qui, quand elle est mûre, donne un acide doux, estimé le plus puissant anti-scorbutique. Son goût est agréable : on en fait de très-bonnes tourtes; on l'emploie aussi en gelées, en confitures, et dans les sucreries des desserts. On trouve encore un autre fruit qui a la forme d'un cœur, et qui, quand il est mûr, est d'un rouge clair. Sa grosseur est celle de la groseille; son goût est agréable et sa qualité fortement astringente. Il n'est d'ailleurs pas mal-sain, pas même en grande quantité, et j'ai vu plusieurs condamnés en manger abondamment sans en être incommodés. On trouve aussi une noix qui, étant mangée sans préparation, agit comme un violent éméto-cathartique : il faut, avant que d'oser y toucher, la laisser tremper au moins une semaine dans une eau

renouvelée tous les jours; cuite après cela sous la cendre, cette noix ressemble à la chataigne, et a un goût assez agréable.

CHAPITRE X.

La petite vérole se manifeste pour la première fois parmi les natifs. — Ses horribles ravages. — Un jeune garçon et une jeune fille sont trouvés attaqués de ce mal. — Ils sont portés à l'hôpital de la baie de Sydney. — Leur guérison. — On s'empare d'un naturel du pays, qui parvient à se civiliser. — Il gagne la petite vérole. — Sa mort. — Le gouverneur Philip s'empare de deux autres natifs. — On les traite avec la plus grande douceur. — Leur fuite. — Ils sont vus par des pêcheurs. — Le gouverneur desire les réconcilier avec lui. — Il se rend au milieu d'eux. — Entrevue avec Banalong. — Un des natifs lance au gouverneur un javelot qui le blesse dangereusement.

ENVIRON un an avant mon arrivée, la petite vérole pour la première fois se fit connaître aux natifs, et exerça avec la plus grande violence ses affreux ravages parmi ces malheureux.

C'était un spectacle douloureux que celui que présentaient les cavernes des rochers, asyles de ces sauvages pendant la saison orageuse, et devenues alors leurs tombeaux. Toutes étaient remplies de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfans, exhalant une odeur infecte et pestilentielle. Aucune trace de cette cruelle maladie n'ayant été apperçue sur aucun des natifs, l'on peut croire que jusqu'alors ils en avaient été exempts, et que par conséquent ils ne connaissaient aucun des moyens propres à combattre cette ennemie redoutable de l'espèce humaine. Les différentes attitudes dans lesquelles on trouva la plupart de ces corps, font croire qu'à la première apparence, au premier symptôme de cette maladie, le malade abandonné dans l'instant de ses amis, expirait bientôt victime de la force du mal ou de la violence du besoin. On en trouva plusieurs assis et ayant la tête appuyée sur leurs genoux; d'autres avec la tête et le corps renversés. Deux enfans, une fille et un garçon, le garçon âgé de neuf ans, la fille de onze, furent trouvés pendant le tems des ravages de cette épidémie, ne luttant plus que faiblement contre la douleur et la mort. Non loin d'eux furent apperçus aussi deux vieillards que l'on supposa être leurs pères. Tous furent

transportés à l'hôpital, où on leur prodigua des soins et des secours qui ne purent sauver les deux hommes, mais qui rendirent à la vie les deux enfans. Ils sont restés depuis ce tems dans la colonie, et dès le moment de leur convalescence ils parurent fort satisfaits de leur changement d'habitation et de manière de vivre.

Quelque tems après mon arrivée l'on essaya de s'attacher par force un natif, qui déjà plusieurs fois était venu chez le gouverneur, attiré par l'appât d'une nourriture nouvelle, mais sans jamais avoir voulu y rester. Déjà cependant, presque habitué à nos manières, il était aussi à son aise parmi nous que s'il fût né anglais. On l'obligeait, quand il venait, à se couvrir décemment, et en mangeant, il se servait avec adresse d'un couteau, d'une cuiller, d'une fourchette. L'on envoya donc deux officiers avec ordre de longer avec deux chaloupes les rives du port, et de s'emparer d'Arabanoo (c'est ainsi que se nommait ce natif), et de tous les sauvages dont ils pourraient se rendre maîtres. Le gouverneur, dont tous les efforts pour les engager à venir de gré visiter la colonie, avaient été vains, s'était déterminé à employer ce moyen violent de les prendre, espérant se les attacher après cela

cela par de plus doux traitemens, et leur persuader enfin d'engager leurs semblables à nous accorder plus de confiance. Voici comment s'y prirent les deux envoyés pour s'acquitter de leur commission. Après avoir cotoyé pendant quelque tems, ainsi qu'il leur avait été ordonné, les bords du port, ils trouvèrent une troupe de natifs, parmi lesquels était Arabanoo. Lui seul, car jamais les autres ne voulurent approcher, se laissa attirer près du bord, par la vue de plusieurs objets qu'on avait prévu devoir exciter sa curiosité. Il était occupé à les admirer, quand tout-à-coup un des matelots lui passant une corde autour du cou, le traîna dans l'instant jusqu'au bateau. Les cris affreux qu'alors il se mit à jeter attirèrent au bord d'un bois qui était près, une foule de ses compagnons, qui lancèrent, mais sans effet, plusieurs de leurs javelots. Ce serait inutilement que je chercherais à rendre tout l'effroi, toute la terreur qu'exprimaient la figure et toute la personne du pauvre sauvage : il croyait qu'on allait le tuer; mais enfin, rassuré par les officiers, qui lui firent comprendre qu'on n'en voulait pas à sa vie, on lui laissa ôter la corde qui lui serrait le cou, qu'on eut soin cependant de lui rattacher aussitôt aux jambes. On continua à le

traiter avec tant de douceur, que graduellement il recouvra sa sérénité. A son arrivée chez le gouverneur, on lui mit un anneau autour de la jambe, pour lui ôter tout moyen de fuir. On lui persuada que c'était un bangally, mot qui, dans sa langue, signifie décoration, et il fut d'autant plus facile de le lui persuader, qu'il avait déjà vu plusieurs condamnés décorés de la même manière, pour quelques fautes qu'ils avaient commises. Arabanoo traité avec égards, soins, douceurs, se fit bientôt à sa nouvelle situation, et l'anneau commençant à lui écorcher la jambe, on le lui ôta, en lui permettant de se promener en toute liberté. Les noms de plusieurs personnes qu'il voyait habituellement lui devinrent bientôt assez familiers pour qu'il pût les prononcer fort distinctement. Il était d'un caractère doux, il avait environ trente ans, était bien fait, et n'avait pas une figure très-désagréable.

Les intentions du gouverneur furent trompées cependant pour cette fois; car avant qu'Arabanoo eût pu établir une liaison amicale entre nous et ses semblables, il fut attaqué de la petite vérole, et mourut peu d'instans après l'éruption, malgré tous les secours qui lui furent prodigués.

La disparution de plusieurs condamnés,

qu'on supposa avoir été tués par les natifs, fit regretter beaucoup au gouverneur la perte d'Arabanoo, qui, s'il eût vécu, eût pu calmer ces hostiles dispositions, sachant déjà assez bien notre langue pour avoir pu nous servir de truchement, et faire connaître à ses pareils que nous desirions vivre avec eux dans une parfaite union, et que dans cette liaison nous n'avions pour but que leur avantage et leur bonheur.

Les enfans dont j'ai parlé plus haut, comme je l'ai déjà dit, échappés heureusement aux dangers de la petite vérole, se trouvaient fort bien parmi nous; mais ils étaient trop jeunes pour pouvoir servir à la réconciliation que desirait le gouverneur; et quoiqu'ils comprissent assez bien notre langue, et qu'ils pussent même déjà la parler, il entrait dans son plan de se saisir encore d'un ou de deux de ces sauvages, afin qu'au bout de quelque tems ils fussent en état de devenir nos négociateurs.

Quelques officiers, et un détachement furent donc envoyés, à cet effet, dans une chaloupe armée. Ils dirigèrent leur course vers la rive nord du port, et bientôt apperçurent deux natifs; ils résolurent, pour les engager à s'approcher, de leur montrer du poisson; et

un des officiers qui savait quelques mots de leur langue les appela. Ces pauvres sauvages, tentés par l'appât de cette nouriture, s'avancèrent sans défiance et sans armes, et prirent avidemment le poisson qu'on leur offrait. La chaloupe était restée à flot, et six des matelots qui étaient descendus sur le bord les entouraient. L'officier, voyant que l'instant était favorable, donna le signal de leur enlèvement, et au même moment ils furent saisis et précipités dans la chaloupe. Revenus à eux, après le premier étonnement, ils appellèrent à grands cris leurs camarades, dont un grand nombre sortit à l'instant des bois, en accourant vers le rivage. Arrivés à portée, ils lancèrent plusieurs javelots, l'un desquels traversa le plat-bord de la chaloupe sans cependant blesser personne. Le détachement gagna dans l'instant le large, et les sauvages intimidés par l'aspect des armes à feu, ne poussèrent pas plus loin leur attaque. On avait lié aux bancs du bateau les deux prisonniers aussitôt après qu'il y avaient été précipités; mais ils furent dégarrottés quand on fut à quelque distance de la côte, et on ne les attacha plus que par une jambe. Quand ils furent arrivés à Sydney-Cove, lieu de la résidence du gouverneur, beaucoup d'entre nous excités par la

curiosité, et parmi lesquels étaient Abaroo et Hanbarre les deux enfans natifs, accoururent pour les voir : aussi-tôt que ces enfans les apperçurent leurs yeux pétillèrent de joie, et ils les appelèrent par leurs noms ; le deux captifs les reconnurent aussi, et la vue de ces jeunes natifs satisfaits et tranquilles au milieu de nous contribua beaucoup à calmer leurs craintes.

On découvrit que l'un de ces deux sauvages était un chef de la horde des Cadigals, et qu'il se nommait Coalby ; il paraissait âgé de trente ans ; l'autre qui en avait à-peu-près vingt-cinq, s'appelait Banalong ; il était vif, actif, leste, bien fait et fort intelligent. Son compagnon semblait lui en imposer et modérer sa vivacité. Toujours il était en sa présence calme et sérieux, il lui témoignait un grand respect ; mais aussi-tôt qu'il s'éloignait, ce jeune sauvage déposant toute sa gravité, devenait aussi gai, aussi familier avec nous que s'il était né dans la colonie. Ils étoient l'un et l'autre traités avec la plus grande douceur ; mais de peur qu'ils ne voulussent s'échapper, on leur avait mis un anneau à la jambe avec une corde qui y était attachée. Deux hommes répondaient d'eux, et les suivaient par-tout en les menant toujours ainsi en laisse.

Il y avait à-peu-près trois semaines qu'ils avaient été pris, et ils semblaient si satisfaits de la manière dont ils étaient traités, que leurs gardes, ne craignant plus qu'ils s'échapassent, s'étaient beaucoup relâchés de leur surveillance. Un des captifs sut se servir adroitement de cette heureuse circonstance : un soir donc que leurs gardes étaient à souper dans leur hutte avec Banalong, Coalby sortit en leur faisant signe qu'il voulait manger dehors; il n'y fut pas plutôt qu'il détacha adroitement la corde attachée à l'anneau, laissant l'autre bout dans la main du confiant gardien. Le bruit qu'il fit en franchissant la palissade du jardin, éveilla, mais trop tard, l'attention des surveillans : malgré toutes les poursuites, le fugitif gagna les bois, et alla rejoindre ses amis. Banalong, après le départ de son compagnon, parut infiniment plus libre et plus gai; ce qui acheva de persuader ce qu'on supçonnait déjà, et ce qui avait été dit par Abaroo et Hanbarre, que Coalby était un chef, et son rang était sans doute ce qui rendait Banalong si respectueux envers lui.

Banalong avait plusieurs noms, mais celui sous lequel il était le plus connu était celui de Banalong; il est fort et bien fait, sa taille est de cinq pieds six pouces, sa couleur est d'un noir

foncé, ses traits sont larges : il a le nez épaté, ses cheveux sont semblables à ceux des Africains, mais plus épais et moins laineux. Son caractère est gai, ses dispositions trop joyeuses pour lui permettre de se fâcher jamais des tours qu'on lui joue. Il imitait avec une grande facilité les gestes et les manières de toutes les personnes qui demeuraient chez le gouverneur, qu'il appele Beanga qui signifie père, lequel à son tour le nomme Doorow qui veut dire fils. Il mange toujours à la table de son excellence, et ses manières y sont aussi aisées que les nôtres : l'attention qu'il met à saluer, à boire à la santé, à rendre le salut, pourrait, en vérité, le faire passer pour un petit maître anglois. Il aime beaucoup le vin, mais ne peut même souffrir l'odeur des liqueurs; souvent on a cherché à le tomper en mêlant du rhum ou de l'eau-de-vie avec de l'eau, qu'on lui offrait comme du vin, mais toujours il a découvert la supercherie. Il accompagnait souvent le gouverneur dans ses courses, qui pour lui ôter toute méfiance, souvent détachait son couteau de chasse pour en ceindre le sauvage, qui toujours paraissait très-satisfait de cette marque de distinction. Son habillement est composé d'une jaquette, faite d'un gros drap rouge, et d'une paire de larges

culottes; mais le dimanche il était vêtu en nanquin. La raison qu'eut le gouverneur pour le vêtir d'un drap épais et chaud, fut de le rendre assez sensible au froid pour qu'il ne pût plus s'exposer à l'air sans vêtemens. Il chantait quand on l'en priait, mais en général ses airs sont traînants et tristes : il marquait la mesure en balançant son bras en avant et en arrière. Il dansait aussi-tôt qu'on le desirait : ses pas ou plutôt ses gestes, réglés d'abord par un chant pesant et triste, étaient lents ; mais ils s'animaient à mesure qu'ils continuaient, jusqu'à ce qu'enfin ils devinssent de réelles contorsions ; il se tordait alors les bras, se renversait le corps, frappait la terre avec violence, comme pourrait le faire un fou ou un enragé. Il est à croire que cette partie de la danse de ces sauvages, est destinée à représenter les passions de la colère et de la haîne : car aux premiers jours de la colonie, quand les premiers d'entre nous abordèrent au port de Jackson, les natifs, toutes les fois qu'ils appercevoient les nouvaux habitans, exécutaient cette partie de leurs danses, qu'ils accompagnaient de leurs cris de fureur : « waroo ! » waroo ! » « fuis ! fuis ! »

Les bons traitemens qu'on avait eus jusques là pour Banalong, et l'air de contentement

qu'il avait depuis plus d'un an que Coalby s'était échappé, déterminèrent le gouverneur à le rendre absolument libre ; on lui ôta donc l'anneau qu'il portait à la jambe, et il eut alors si peu l'air de vouloir fuir la maison du gouverneur et ses nouveaux amis, que personne ne soupçonnait qu'il en cachât le dessein. Cependant profitant, peu de tems après, de l'obscurité d'une nuit bien sombre, il dépouilla ses habits, et les laissant derrière lui, il gagna les bois.

On le vit souvent, après sa fuite, causant ou pêchant avec Coalby; il se laissait même approcher par ceux de nous qui l'appercevaient, et qui toujours inutilement le pressaient de retourner à Sydney.

Le gouverneur ayant appris un jour qu'on avait vu ces deux sauvages près d'une petite baie qui est à l'entrée du port, se détermina à aller les trouver, se faisant accompagner par plusieurs officiers qui, comme lui, étaient sans armes. Cette imprudente confiance faillit de devenir fatale au gouverneur, et voici comment :

Son excellence étant sortie avec quelques officiers, pour aller marquer à l'entrée du port un lieu propre à y placer un fanal, rencontra à son retour une chaloupe qui venait de

conduire à terre plusieurs officiers dont le dessein était de parcourir la côte jusqu'à Broken-Bay. Les gens de cette chaloupe apprirent au gouverneur que M. White, le chirurgien, qui était avec ces Messieurs, avait vu Coalby et Banalong, avec lesquels il avait causé long-tems; que ces fugitifs s'étoient informé de tous ceux qu'ils connaissaient dans la colonie, mais sur-tout de lui, et qu'ils lui avaient dit qu'ils iraient à Sydney si lui même voulait venir les voir.

Le gouverneur, d'après ces informations, revint à l'instant à Sydney, fit choix de quelques présens qu'il imagina devoir être agréables à ces sauvages, fit mettre aussi dans le bateau quatre mousquets, et partit pour se rendre au lieu où on les avait vus. Quand ils y arrivèrent, ils apperçurent un grand nombre de natifs assis autour d'un feu, et près d'eux les débris d'une baleine, qui ayant probablement été jetée sur le rivage par la tempête, leur avait servi à faire un ample repas. Aussi-tôt que les nôtres furent à la portée de la voix, le gouverneur se leva, appela Banalong, et lui demanda dans son langage où il était; Banalong répondit dans l'instant : « me voici. » Son excellence lui dit alors : « Je suis le gou- » verneur, votre père ». (titre, ainsi que je l'ai

déjà dit, que ce sauvage lui donnait toujours quand il était à Sydney). Il ordonna alors à deux officiers de rester dans le bateau, et de tenir leurs armes prêtes ; en examinant les mousquets l'on trouva que des quatre, deux manquaient de pierres. Cela n'empêcha pas le gouverneur de débarquer, et de marcher vers eux les bras ouverts pour leur montrer qu'il n'était pas armé, et qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils n'avaient pas l'air de vouloir se prêter à une conférence plus rapprochée. Il continua cependant à s'avancer jusqu'à ce qu'il fût à l'entrée du bois; alors un natif plus assuré que les autres se hasarda, après avoir répété plusieurs fois les mots père, gouverneur, à lui serrer la main en signe d'amitié. Son excellence revint alors à la chaloupe, ordonna à un des matelots de prendre du vin, du pain, de la viande et deux jaquettes qu'il avait apportés, et retourna vers eux avec ces présens. Lorsqu'il leur montra une des bouteilles, un d'eux se mit à crier : « vin ! vin ! » deux autres s'avancèrent aussi-tôt, saisirent la bouteille et burent un peu : le gouverneur, après l'avoir abandonnée aux deux sauvages, qui l'eurent bientôt vidée, et leur avoir en outre fait présent de quelques petits couteaux, retourna à la chaloupe, et dit aux officiers

qui y étaient restés, qu'il n'avoit vu ni Coalby ni Banalong, et que malgré que jusqu'alors ils n'en eussent rien témoigné, il n'était pas sans soupçons sur les intentions de ces sauvages : leur recommandant donc d'observer avec soin, et de se tenir prêts en cas de dangers, il retourna encore vers ces natifs, accompagné cette fois du capitaine Collins. Un des officiers restés dans la chaloupe avait déjà entendu un des natifs appeler plusieurs fois Banalong, et lui communiquer les observations qu'il faisait sur ceux qu'il voyait dans le bateau; quand un de ceux qui avaient suivi le gouverneur, vint de sa part informer M. Waterhouse, un des officiers, que Coalby et Banalong étaient avec les autres, qu'ils l'avaient demandé, et qu'ils le priaient de vouloir bien venir, cet officier suivit dans l'instant l'envoyé, et se rendit auprès du gouverneur, qu'il trouva ainsi que le capitaine Collins, en conversation intime avec deux natifs qui, comme eux, étaient sans armes. M. Waterhouse s'avança encore, mais ne put reconnaître Banalong. Ce sauvage était tellement changé depuis sa fuite, qu'il ne pouvait pas croire que celui qu'on lui montrait fût celui qu'il demandait. Cependant sur les questions répétées de cet officier, où était Banalong,

celui-ci commençant à s'impatienter, s'éloignait déjà, quand en lui montrant une bouteille, et en lui en demandant le nom, il répondit avec vivacité : « le roi », ayant observé lorsqu'il était chez le gouverneur, qu'on prononçait le nom de sa majesté en buvant le premier verre à sa santé. Comme on l'avait lui-même habitué à répéter ce mot avant de boire, il s'était d'abord imaginé que c'était le nom de la liqueur qu'il continua cependant à appeler roi, quand il sut qu'elle se nommait vin. Ceci persuada à la fin à l'officier que c'était en effet son ami Banalong, et il employa tous les moyens possibles pour l'engager à venir avec eux au bateau; mais loin de le déterminer à cette démarche, il s'éloignait aussi-tôt que quelqu'un s'approchait de lui plus près qu'il ne voulait le souffrir, de sorte qu'insensiblement il se trouvait déjà hors de la vue des gens de la chaloupe, lorsqu'environ douze des natifs se plaçant de manière à empêcher toute surprise, Banalong et Coalby vinrent au milieu des officiers, et leur firent plusieurs questions relatives à ce qui s'était passé dans la colonie pendant leur séjour. Banalong passa son bras autour du cou de M. Waterhouse, et Coalby leur prit à tous la main. Il fut embarassé d'endosser

une jaquette qu'on lui donna, et pria un de ces messieurs de vouloir bien l'aider. Banalong tenait une très-belle lance, que son excellence lui demanda, mais qu'il refusa de lui donner. La plus parfaite harmonie semblait cependant régner alors parmi tout le monde, quand le gouverneur appercevant un parti de plus de vingt natifs tourner le lieu où il était, proposa de retourner à la chaloupe, assurant Banalong qu'il reviendrait bientôt, et lui apporterait une couple de haches qu'il semblait desirer vivement avoir. Son excellence revint donc vers le rivage, et les officiers, restés dans la chaloupe, se montrèrent, tandis que les gens de l'équipage, pour ne pas effrayer les sauvages qui ne semblaient pas encore parfaitement rassurés, restèrent sur leurs bancs avec les armes. A la vue de tant de ses bons amis, car c'est ainsi qu'il les appelait, Banalong parut fort satisfait, et pour exprimer sa joie leur serra à tous la main : il leur montra aussi un pin qui était près d'eux, et leur dit que c'était là qu'ils le trouveraient quand ils reviendraient lui apporter les haches. Tous deux parlèrent fort gaiement de leur fuite, et apprirent comment Coalby était parvenu à se débarasser la jambe de l'anneau par lequel il était attaché quand il était parmi nous. Ils

finirent par dire que si ils fussent restés plus long-tems ainsi enchaînés, ils n'eussent pu « nangora », « dormir » davantage. Le gouverneur et sa troupe continuaient toujours à se rapprocher de la chaloupe, lorsqu'un natif, homme grand et vigoureux, qui était à quelque distance, s'approcha deux : il avait l'air effrayé d'abord ; mais il se rassura quand il se vit traité de la même manière que Coalby et Banalong, et consentit même à lier conversation. Il montra la blessure d'une lance qui lui avait percé le dos. Banalong à son exemple nous montra plusieurs cicatrices de blessures qu'il avait reçues depuis sa fuite de l'établissement, une entre autres au bras gauche, et une autre au-dessus de l'œil, du même côté, qui n'était pas encore absolument fermée ; il ajouta qu'il avait reçu ces deux blessures dans une rencontre qu'il fit d'une horde voisine près de Botany-Bay.

Nos gens arrivèrent enfin au rivage où ils furent encore retenus par Banalong, qui continuant à leur parler de ses haches, leur fit en même tems observer le natif dont nous venons de parler, qui était resté à peu-près à soixante pas, et sur lequel il semblait desirer impatiamment qu'on fixât son attention. Le gouverneur marcha alors vers lui, et le sauvage faisant

signe qu'il ne voulait pas être approché, il jeta son épée, et continua à avancer vers lui les bras ouverts pour l'assurer qu'il n'avait pas d'armes.

Comme le gouverneur continuait à approcher, le sauvage prit une lance qui était à ses pieds cachée dans l'herbe, la fixa à son bâton flexible, et eut l'air, pendant quelque tems, de se tenir sur la défensive. Ne pouvant soupçonner qu'il voulût, sans la moindre provocation, lancer son dard, le gouverneur continua à avancer en criant : « werée ! werée ! » terme dont ces sauvages se servent quand ils ne veulent pas qu'on fasse une chose qui leur déplaît. Le féroce natif, sourd à ses cris, lança son javelot avec force, et disparut dans l'instant. Les sauvages en se retirant dans les bois jetèrent plusieurs lances; mais la seule qui frappa fut celle qui atteignit notre digne gouverneur : elle lui perça l'épaule droite au-dessus de la clavicule, et pénétra jusqu'à l'omoplate. Les officiers qui étaient près de lui ne doutèrent pas, en le voyant ainsi blessé, que la blessure ne fût mortelle, et craignirent en appercevant le grand nombre de natifs armés, qui en foule sortaient des bois, qu'il ne leur fût impossible d'arriver jusqu'à la chaloupe. Le gouverneur, soulevant la

la lance qui traînait à terre, s'efforçait de rejoindre le bord ; mais la longueur de l'arme, qui l'embarassait, le forçait souvent à s'arrêter : il pria qu'on voulût la lui arracher du corps ; malheureusement elle était barbelée, on ne le put pas ; et ce fut avec bien de la peine qu'on parvint à en rompre la hampe. Avant que de se remettre en chemin, notre brave gouverneur, tout blessé qu'il était, tira un pistolet de sa poche et le déchargea sur les natifs, qui craignant qu'il n'y eût d'autres armes à feu, n'avancèrent pas d'avantage. Soutenu par deux officiers, il arriva enfin presque épuisé à la chaloupe. Aussitôt après leur arrivée à Sydney, on envoya chercher un chirurgien. M. Balmain fut celui qui vint le premier, et qui après avoir examiné la blessure, calma l'inquiétude et la douleur générale en assurant que quelqu'alarmant que parût l'état du blessé, il répondait de sa vie. Il extirpa la pointe de la lance, pansa la blessure, et à l'étonnement et à la satisfaction de tous les habitans de la colonie, mit le gouverneur en état de sortir au bout de six semaines.

CHAPITRE XI.

Rencontre que font plusieurs de nos chasseurs de quelques naturels du pays, qui leur nomment celui qui a blessé le gouverneur. — Araboo demande à se marier. — Entrevue du gouverneur Philip avec Banalong. — Présens qu'il lui fait. — Visite de Bangaroo et de sa femme. — Seconde entrevue. — On décide Banalong à venir voir encore l'établissement. — Conduite singulière de sa femme à cette occasion. — Il revient accompagné de plusieurs de ses camarades. — Commerce amical établi entre nous et les natifs. — Conduite extraordinaire de Banalong envers une jeune fille native.

Le gouverneur Philip n'avait pas perdu le desir, malgré ce qui lui était arrivé, de lier entre nous et les natifs une liaison intime et durable, et il ne leur en voulait pas d'une offense qu'il attribuait plutôt au mouvement irréfléchi d'une sauvage crainte qu'à une trahison concertée. Il fit donc de nouveau publier

les défenses les plus sévères de tirer sur les sauvages ou de les poursuivre, à moins qu'ils ne fussent les ágresseurs. Hanbarre, le jeune natif élevé dans la colonie, et devenu assez bon interprête, accompagnant un jour quelques officiers dans une chasse qu'ils allaient faire, apperçut près du lieu où son excellence avait été blessée, un nombre considérable de natifs sur une hauteur assez près deux : on le chargea de leur demander quel était celui qui avait jeté la lance au gouverneur; ils dirent que c'était un homme d'une horde étrangère qui habitait vers le nord, et qui s'appelait Carrigal. Hanbarre reçut ordre de leur demander aussi ou étaient Banalong et Coalby, et ils montrèrent quelques natifs qui étaient plus loin.

Abaroo, la jeune fille native, élevée aussi dans l'établissement, était dans le bateau, et montrant un des sauvages, assura que c'étoit son père; elle témoigna le plus vif desir d'aller rejoindre ses pareils. Elle était arrivée à cet âge ou dans son sexe le penchant à se rapprocher de l'autre commence à faire naître ces desirs retenus, combattus, étouffés par nos mœurs, mais qui chez les peuples sauvages sont aussi puissans qu'ils sont naturels. Elle déclara donc avec cette naïveté qui ne peut

rougir d'un aveu qu'elle ignore être criminel, qu'elle avait besoin de se marier : comme elle n'avait aucun moyen de satisfaire ses desirs chez l'honnête ministre ou aumônier chez lequel elle était, et qu'il eût été très-difficile de la retenir contre son gré, il fut résolu qu'on lui permettrait de s'en aller, et on l'assura qu'aussi-tôt qu'on lui aurait fait de nouveaux vêtemens elle aurait son entière liberté. Cette promesse la calma, et elle consentit à rester. On employa ce tems à lui apprendre l'anglais assez bien pour qu'elle pût faire connaitre nos intentions à ses semblables.

Le gouverneur, assez bien rétabli pour se hasarder à aller en bateau, se rendit au lieu où vivaient Banalong et sa femme : en y arrivant il trouva plusieurs natifs qui lui dirent que ce sauvage était à la pêche. Araboo était de cette partie, et son père étant parmi ces natifs, on lui fit présent d'une hache et de quelques poissons secs; il donna en retour à son excellence une petite lance. A l'instant où le gouverneur, rentré dans le bateau, s'éloignait pour prendre le large, il apperçut quatre canots venant à lui, et dans le plus avancé reconnut Banalong. Il fit arrêter son bateau, et aussi-tôt que les sauvages ayant abordé eurent retiré leurs canots à terre, Banalong accourut vers son

père (1) en élevant les bras pour lui monter qu'il n'était pas armé.

Le gouverneur et ceux de sa suite sortirent alors du bateau. Banalong demanda au gouverneur où il avait été blessé, et lui dit qu'il s'était battu avec l'homme qui lui avait jeté cette lance ; loin de paraître fâché de ce qu'on lui dit que si ce natif était pris il serait mis à mort, il exprima au contraire son desir que cela fût. On lui fit plusieurs présens, et il en demanda de plus quelques uns pour sa femme. Instruit que s'il desirait qu'elle en eût, il fallait qu'elle vînt elle-même les recevoir, il partit pour aller la chercher, et revint avec elle une demi-heure après. Elle s'appelait Barangaroo, et paraissait de quelques années plus âgée que son mari. On fit présent d'une jupe à la femme, et l'on donna à Banalong l'habit rouge et l'épaulette d'argent qu'il portait quand il était dans la colonie : ce couple parut fort satisfait de ces dons. Le gouverneur demanda à Banalong s'il voulait venir dîner avec lui le lendemain ; il y consentit volontiers, et dit qu'il amènerait sa femme et quelques amis. Banalong cependant manqua à

(1) On n'a pas oublié que c'est ainsi que ce sauvage appelle le gouverneur Philip.

sa promesse, et ne vint pas chez le gouverneur; cela ne l'empêcha pas de venir joindre tous ceux de nous qu'il appercevait, quoiqu'il les vît armés, et de s'approcher sans crainte de nos bateaux quoiqu'il y apperçût des mousquets : presque toujours sa femme était avec lui dans son canot; il parlait toujours de l'intention où il était d'aller voir le gouverneur; mais l'on s'appercevait que la crainte d'y être retenu subsistait encore. Le gouverneur ne perdant pas l'espoir, et se flattant qu'enfin il se déterminerait à rester à Sydney quand il se serait assuré, par lui-même, qu'il y serait parfaitement libre, attendait que le tems produisît ce que la violence n'avait pu faire.

Il arriva enfin ce moment qui accomplit les souhaits du gouverneur : un jour que son excellence se rendait à Paramatta, il apperçut un natif qui était sur une des pointes de terre; en passant devant lui on lui demanda où était Banalong : il montra une petite île nommée Memill, vers laquelle ils se dirigèrent dans l'instant. Comme ils approchaient des rochers, ils apperçurent Banalong et sa femme, sans témoigner ni crainte, ni méfiance, descendre et venir vers eux; ils saisirent avidemment un morceau de pain qu'on leur présenta, et le gouverneur satisfait de les

avoir vus fit pousser au large et les laissa. Cette entière confiance que Banalong venait de témoigner persuada à son excellence qu'il ne tarderait pas à se rendre à Sydney : effectivement, peu de jours après, comme il passait dans sa barque, Banalong l'appela plusieurs fois de la côte où il était à causer avec plusieurs officiers ; le chirurgien, en qui il avait une grande confiance, lui persuada de suivre et d'aller trouver le gouverneur chez lui. Prenant donc subitement sa résolution, Banalong choisit trois natifs de ses amis, et partit au moment même. Sa femme opposée à ce départ, trouvant que ses supplications, ses larmes pour le retenir étaient inutiles, entra dans une fureur, qui dans l'instant lui fit rompre une belle ligne pour pêcher, qu'elle savait que son mari aimait beaucoup. Elle eût été sans doute fortement battue pour cette incartade, sans l'interposition du chirurgien qui ramena cette épouse désolée à sa caverne, située vers la côte du nord.

Banalong pendant le tems qu'il resta à Sydney, ne témoigna pas la plus petite crainte d'être retenu ; il promit quand il s'en alla d'amener sa femme lorsqu'il reviendrait, ce qu'il fit deux jours après : elle était accompagnée de sa sœur et de deux autres natifs.

On leur fit présent de couvertures, de vêtemens, et on leur donna autant de poissons qu'ils purent en manger. Banalong dîna avec le gouverneur, but du vin et prit son café comme il le faisait autrefois. Son excellence acheta à l'un d'eux une lance, et leur fit dire qu'à l'avenir il acheterait toujours les oiseaux, les lignes, les lances et tout ce qu'ils voudraient lui apporter; il promit aussi à Banalong de lui donner un bouclier en échange d'une lance que ce sauvage consentit à lui apporter. Le lendemain un grand nombre de natifs, ayant Banalong à leur tête, vinrent chercher le bouclier; mais il n'était pas encore fait. Deux d'entre eux étaient les frères d'Araboo; elle demanda pour eux deux haches, le plus rare, le plus envié, le plus beau présent qu'elle pût leur faire. Banalong revint encore le lendemain pour chercher son bouclier. Ceux de ses camarades, qui de même que la veille l'avaient accompagné, s'en allèrent bientôt; mais il resta à dîner, et quitta Sydney-Cove enchanté de son bouclier : il était fait d'un cuir épais recouvert d'étain, et devait résister à la pointe d'une de leurs lances. La nuit s'approchait avant qu'il eût encore songé à s'en retourner, quand sa femme et sa sœur avec deux natifs, inquiets

de son retard, vinrent dans leur canot le chercher.

La pauvre Araboo qui, depuis près de dix-huit mois demeurait avec l'aumônier et sa femme, avait un si grand desir de s'en aller, qu'on le lui permit enfin. Quelques jours après celui où elle quitta la colonie, on l'apperçut dans un canot avec plusieurs natifs. Les leçons du ministre et les sages exemples de sa femme avaient été perdus ; Araboo s'était dépouillée de ses vêtemens, elle était nue. Un reste de pudeur lui fit cependant passer sa jupe pour recevoir l'aumônier et quelques autres personnes qui étaient venues pour la voir. Elle leur parut fort aise d'avoir recouvré sa liberté. Le jeune Hanbarre, qui accompagnait l'aumônier, témoignant le desir de passer la nuit avec Araboo et ses amis, y fut laissé; mais il revint exactement le lendemain matin, et le soupé que les sauvages lui avaient fait faire ne lui ayant plu qu'à demi, il ne fut pas tenté d'y retourner.

Les natifs venaient alors presque tous les jours visiter la colonie. Un jour Banalong arriva de très-grand matin chez le gouverneur et déjeûna avec lui. Il lui dit en partant, qu'avec les deux jeunes natifs qui l'accompagnaient il allait aller bien loin, mais qu'il

serait de retour dans trois jours. Le gouverneur d'après cela conjectura qu'ils allaient défier au combat quelques sauvages d'une autre horde.

Quand Banalong fut de retour de son expédition, il vint aussitôt faire une visite à son excellence, qui, selon l'usage, le retint à dîner. Après le repas il raconta la cause de son absence et justifia les soupçons du gouverneur. Il avait été défier un ennemi qui l'avait déjà blessé. Il fit l'éloge de son bouclier, qui avait résisté au dard de son adversaire dont le sien avait percé et le bouclier et le bras. Il dit aussi que cet ennemi avait tué un condamné qui depuis quelque tems avait disparu.

Nous avions quelques raisons de croire que les natifs n'avaient que fort peu de considération pour le beau sexe. Banalong, quoique mari passionné, battait souvent et fortement sa femme; et quand nous lui représentions qu'il était peu généreux à un homme de frapper une femme, il riait beaucoup, et n'en battait pas moins. Il venait au reste presque tous les jours à l'établissement avec Barangaroo, ses enfans, et quelquefois il amenait une demi-douzaine de ses amis. Coalby de même y venait fréquemment.

Banalong avec sa femme et ses enfans habitait alors une hutte que le gouverneur leur avait fait construire à la pointe est de la baie. Tous les jours nous étions visités par un grand nombre de natifs qui, enhardis par la curiosité, venaient voir l'établissement. Devenus friands de pain dont on leur donnait abondamment pour quelques bagatelles qu'ils apportaient, et excités par leur intérêt, ils s'habituèrent bientôt à venir familièrement parmi nous.

Nous avions cru jusqu'alors que les hommes seuls avaient l'usage de n'avoir pas de dents de devant; mais une femme que l'on remarqua n'en avoir pas détruisit cette erreur. Barangaroo, ainsi que toutes les autres natives, a le cartilage qui sépare les narines percé, et elle ne croit sa parure parfaite que quand un petit bâton traversant ce cartilage, lui élargit affreusement le nez. Elle est d'ailleurs droite, bien faite, ses traits ne sont pas même très-désagréables, et quoiqu'elle soit toujours entièrement nue, elle a un air d'innocence si parfait, qu'en vérité des vêtemens semblent à peine lui être nécessaires.

Après avoir été absente quelques semaines, Araboo revint à l'établissement, ramenée par des officiers qui l'avaient rencontrée, et fort contente d'avoir pu faire la société de ses

pareilles. Elle raconta qu'elle avait demeuré trois jours avec le jeune homme qu'elle souhaitait épouser, mais qu'il avait une autre femme qui était jalouse d'elle et qui la battait. Au vrai, la tête de la pauvre fille couverte de blessures, dont le chirurgien fut obligé de prendre soin, n'attestait que trop les fureurs de cette jalouse sauvage. Elle ajouta que l'époux avait pris sa défense, et par amour pour elle avait battu sa femme. Au reste, comme je l'ai déjà dit, le bâton termine toujours aux dépens du beau sexe, ces querelles fréquentes qu'un amour jaloux fait naître entre l'amante et son ami, entre le mari et sa femme.

Seize natifs vinrent un jour tous d'une bande, faire visite au gouverneur, qui, pour leur en témoigner sa reconnaissance, les pria à déjeûner. Il leur fit donner du poisson qu'ils dévorèrent avec la plus grande avidité, tous assis en rond au milieu de la cour. La plupart venaient à l'établissement pour la première fois, et tous les objets nouveaux pour eux excitaient toute leur admiration. Banalong qui avait été quelques jours sans paraître à l'établissement, était du nombre; il avait amené sa femme. Cette malheureuse semblait souffrir beaucoup d'une blessure qu'elle avait à la tête, et que Banalong avoua que lui-même

lui avait faite. Un peu sujette à l'ire, et fort sensible à la contradiction, elle était retombée dans la même faute que peu de tems avant elle avait commise; elle avait de nouveau rompu une belle perche servant à son mari pour pêcher à la ligne, et un bâton pour lancer des javelots. Le gouverneur lui remontra encore, mais vainement, la barbarie et la lâcheté qu'il y avait à battre une femme; il répondit seulement et toujours, qu'elle avait été méchante et qu'il l'avait battue. Quand ils eurent tous fini de déjeûner, sa pauvre femme, avec une autre de ses amies, qui comme elle avait été maltraitée par son époux, allèrent à l'hôpital se faire panser. Banalong observant que pendant le déjeûner le gouverneur avait disparu, demanda à le voir. On le conduisit au cabinet de son excellence, qui était à écrire. Il s'assit; il avait l'air agité : il dit qu'il allait battre une femme avec la hache qu'il tenait à la main. Rien de tout ce qu'on put lui dire ne fut capable de le détourner de ce dessein; et après quelque tems de conversation, refusant de dîner avec le gouverneur, il partit en disant qu'il allait battre la femme. Le gouverneur demanda alors à l'accompagner, il y consentit, quoiqu'il lui eût assuré qu'il ne lui laisserait pas frapper cette femme. Après

avoir ordonné un sergent et deux soldats de marine pour le suivre, le gouverneur partit donc avec le juge-avocat qui voulut en être, pour accompagner Banalong.

Quoique ce sauvage eût assuré qu'il tuerait la femme qu'on voulait vainement lui persuader de ne pas même frapper, on ne pouvait pas croire qu'il eût réellement un pareil dessein. On ne songea donc pas à prendre de grandes précautions pour l'en empêcher. De peur cependant que dans sa fureur il ne la frappât avec sa hache, malgré les efforts qu'il fit pour la retenir, on la lui arracha des mains avant qu'on fût arrivé à la hutte, et son excellence, pour le consoler, lui confia sa canne, que bientôt aussi on lui ôta, ses menaces et son air furieux faisant voir que cette arme, toute faible qu'elle était, pouvait devenir encore trop dangereuse pour lui être confiée.

Quand ils arrivèrent à la hutte, ils trouvèrent plusieurs hommes, femmes et enfans assemblés. Malgré les soins que prit d'abord le gouverneur pour séparer Banalong de l'objet de sa rage, ce furieux sauvage saisissant un sabre de bois, avec la rapidité de l'éclair, s'élance sur sa victime prosternée, la tête cachée dans l'herbe, et la frappe de plusieurs coups avant qu'on ait pu lui arracher son arme. Plus

furieux de cet obstacle qu'on lui oppose, il s'empare d'une hache, se précipite pour frapper, mais heureusement encore une fois on l'arrête et on le désarme.

L'accès de rage qui s'empara de lui quand il vit l'inutilité de ses efforts pour satisfaire sa fureur est impossible à décrire. La pauvre créature, toujours prosternée le visage contre terre, sans oser remuer, attendait en tremblant le fatal et dernier coup. Échappé des mains qui le retenaient, Banalong s'était emparé d'une autre arme, et était au moment d'atteindre le malheureux objet de sa colère, quand enfin, pour la dernière fois, il fut arrêté par le sergent et le juge-avocat. Ce tumulte qu'observaient de loin les officiers à bord du supply, leur fit envoyer dans l'instant une chaloupe armée qui emmena la pauvre fille, sans que les natifs qui s'étaient armés à l'instant où ils virent le gouverneur et sa suite se mêler de la querelle, y opposassent la plus petite résistance.

Quand la chaloupe eut conduit la jeune fille à bord du supply (1), le gouverneur et son escorte revinrent chez lui. Banalong s'y rendit

(1) Ce bâtiment, ainsi nommé, est un vaisseau qui, restant dans le port, est chargé de veiller, d'observer et de fournir du secours quand il en est besoin.

aussi : il était encore fort en colère quand il y arriva; cependant son emportement se réfroidissant par degré, il retrouva bientôt sa tranquillité. On lui dit alors que le gouverneur était très-fâché coutre lui, de ce qu'il avait voulu tuer une femme; que cette action était honteuse, infame, et que si on apprenait qu'il eût tué ou même battu, lui-même serait mis à mort; mais les menaces ne firent pas sur ce sauvage plus d'effets que les prières, et il continua à se plaindre de l'injure qu'on lui avait faite en lui arrachant sa victime, répétant toujours qu'elle lui appartenait, que son père l'avait blessé, qu'elle était d'une horde méchante, et que s'il la retrouvait il la tuerait. Quand le juge-avocat, d'un air imposant, lui eut répété que s'il tuait cette fille les soldats du gouverneur le tueraient, il montra du doigt, avec un sourire cruel, les endroits de la tête, de la poitrine et des bras où il la frapperait avant que de lui couper la tête : ce fut dans cette intention qu'il quitta l'établissement. La jeune fille fut amenée du supply chez le gouverneur, accompagnée d'un jeune sauvage, que, par les soins qu'il lui rendait, on eût pu croire son mari, si on ne l'avait pas vu froid et indifférent lorsque Banalong menaçait sa vie.

Deux jours après Banalong revint à Sydney absolument épuisé : il dit au gouverneur qu'il ne battrait plus la jeune fille, mais il lui avoua en même tems qu'il avait encore été obligé de châtier sa femme, qu'il lui avait fait une nouvelle blessure, et qu'il en avait reçu une à l'épaule d'un coup d'une massue dont elle s'était armée pour sa défense. Le gouverneur l'engagea à aller se faire panser, mais il refusa, en assurant qu'il savait que le chirurgien le tuerait. Il ajouta qu'il avait si peur de lui, qu'il n'osait pas coucher dans sa hutte, de peur que, pendant son sommeil, il ne vînt le tuer; mais pour prouver qu'il ne le craignait pas le jour, il alla prendre sa lance, et revint en l'agitant d'un air menaçant. Son excellence l'assura alors qu'on ne lui ferait mal que s'il tuait la jeune fille ou lançait des dards aux anglais. Aussitôt qu'il fut persuadé que le chirurgien était encore son ami, il consentit à aller se faire appliquer un emplâtre sur l'épaule ; mais son excellence desirant être témoin de la manière dont le sauvage se conduirait avec le chirurgien, le fit appeler. Banalong le traita comme il avait coutume de le faire, partagea avec lui le morceau de pain qu'il mangeait et le suivit à l'hôpital. Le pansement fini, il revint chez le gouverneur et

y trouva le malheureux objet de ses fureurs, que peu de jours avant il voulait massacrer, et qu'il prit alors par la main, en lui parlant de la manière la plus amicale. Bangaroo qui pendant l'absence de Banalong était arrivée chez le gouverneur, furieuse à son tour de cette conversation entre son mari et cette jeune fille, voulut arracher des mains d'un des spectateurs un bâton pour en frapper sa rivale. Banalong qui semblait ne vouloir pas se mêler de ce différend, en étant prié cependant par le chirurgien, M. White, le termina par un violent soufflet qu'il appliqua à sa femme. Cette douce moitié, furieuse alors de ne pouvoir assouvir sa rage sur cette malheureuse fille, exhala ses transports par d'abondantes larmes, et s'en alla. La jeune sauvage pour plus de sûreté resta chez le gouverneur.

Son excellence ordonna qu'on la mît dans une chambre occupée par une femme de sa maison. Cette mesure plut infiniment à Banalong, qui pria qu'on laissât avec elle le jeune natif qui jusqu'alors l'avait accompagnée. Barangaroo cependant, revenue depuis peu d'instans, devint alors plus violemment irritée qu'elle ne l'avait encore été; elle se saisit avec force des lances de son mari, et un soldat que Banalong, pour les confier, disait-il,

au gouverneur, avait prié de lui ôter, eut beaucoup de peine à les lui arracher. Le soldat les rendit à Banalong qui, en les remettant à son excellence, ainsi qu'il l'avait annoncé, montra la grande confiance qu'il avait en lui. Tout ceci se passait dans la cour de la maison de son excellence. On avait défendu de laisser pénétrer qui que ce fût : Banalong voulut entrer, on l'en empêcha; il devint furieux et menaça la sentinelle de l'assommer, sans qu'une file de soldats rangés dans la cour, qu'il savait avoir reçu l'ordre de faire feu à la plus petite provocation, pût l'intimider. Cependant Barangaroo et un des natifs, compagnon ordinaire de son mari, et qui semblait toujours prêt à s'unir à lui dans toutes ses entreprises, furent mis dehors avec tous les autres sauvages qui étaient dans la cour; Banalong seul resta à dîner, et se comporta avec autant de calme, de tranquillité, que si réellement on n'avait rien eu à lui reprocher. Le soir, à l'instant où il allait s'en aller, le jeune natif, gardien de la jeune fille, annonça qu'il ne voulait pas rester davantage avec elle, et la jeune sauvage elle-même dit qu'elle voulait aller avec Banalong. On lui représenta qu'elle serait battue si elle allait avec lui; mais Banalong protestant qu'il ne lui ferait

rien, elle continua à demander à le suivre, afin, disait-elle, de se raccomoder avec Barangaroo, dont la colère était passée, et qui sûrement la traiterait bien.

Le gouverneur persuadé, contre l'opinion générale, que Banalong tiendrait sa parole, la laissa aller; il revint le lendemain, et assura qu'il l'avait renvoyée à ses amis, ce qui en effet se trouva vrai. L'on n'a jamais pu savoir comment cette pauvre créature était tombée en son pouvoir. Elle paraissait âgée de quinze ans. Ses blessures, quand elle s'en alla, semblaient prêtes à se fermer. Fort heureusement pour elle l'arme dont se servit Banalong pour la frapper était celle d'un jeune garçon, et faite d'un bois léger. Au reste, ces sauvages donnent peu d'attention à leurs blessures, et souvent celles que nos chirurgiens jugent être dangereuses se guérissent promptement, sans soins, sans propreté, ce qui prouve que leurs chairs sont très-saines.

CHAPITRE XII.

Le gouverneur va à Paramatta, accompagné par Banalong. — Il s'arrête en chemin pour prendre sa femme qui refuse de le suivre, et qui obtient de son mari de ne pas retourner au bateau. — Rencontre d'un parti qui pleure la mort d'un des siens, tué par les Camaragals. — Les naturels se saisissent avec empressement d'un bateau qui avait été emmené par des déserteurs condamnés, et que la tempête avait jetés sur les rochers. — Banalong est encore une fois détourné par sa femme d'accompagner le gouverneur. — Le chasseur de son excellence est mortellement blessé par un natif. — On envoie un fort détachement pour punir les coupables. — Banalong vole quelques-uns des bateaux pêcheurs. — Sa conduite en cette occasion.

PEU de tems après le gouverneur ayant le desir d'aller à Paramatta, Banalong voulut l'y accompagner. En chemin il demanda qu'on s'arrêtât à la pointe, afin de prendre sa femme qui refusa et même voulut le dissuader de suivre

son excellence. A son retour Banalong apprit que ses amis déploraient la perte d'un des leurs qui avait été tué par un natif de la horde des Camaragals. Les femmes criaient violamment ; mais leur douleur se calma bientôt, et Banalong accompagné de plusieurs officiers, qui voulaient connaître la cause des cris qu'ils avaient entendus, s'embarqua pour retourner à sa hutte. Comme les officiers descendaient le long du port, cherchant à découvrir un bateau qui avait été submergé avec cinq condamnés, Banalong, changeant de dessein, les pria de le débarquer sur la côte nord, afin, ainsi qu'on le supposa, de réunir ses amis pour courir venger la mort de leur compagnon. Au moment où ils approchaient du bord ils apperçurent les débris du bateau et le corps d'un des noyés : ces malheureux avaient été assaillis par une bourrasque, qui bientôt avait vaincu leur peu d'art et d'expérience, et les avait précipités et brisés sur les rochers. Les natifs en général sont fort prompts à s'emparer des rames et autres débris jetés par les flots sur la côte. Coalby et plusieurs natifs qui se trouvaient être au lieu où ils débarquèrent, sauvèrent avec beaucoup d'empressement et d'adresse le gouvernail qui était embarrassé dans les

pierres. On paya la peine de Coalby par un morceau de drap et deux couvertures, et on fit de même quelques présens aux autres natifs; mais quelques soins qu'on prenne à couvrir ces sauvages, on est sûr, le lendemain du jour où on les a vêtus, de les retrouver nus. De tous les vêtemens qui avaient été donnés à Banalong, il ne lui en restait que fort peu : il avoua, peu de jours après qu'on lui eut fait présent de son bouclier, qu'il l'avait envoyé à une très-grande distance, ainsi qu'une grande partie des autres présens qu'il avait reçus, mais on ne put savoir s'il les avait donnés, troqués ou vendus.

Le gouverneur avait fait bâtir à Paramatta une petite maison, un pied-à-terre pour lui (c'est celle que maintenant j'habite), et voulait y aller passer quelques jours, quand plusieurs natifs, parmi lesquels étaient Banalong et Coalby, voulurent l'y accompagner. Son excellence en prit trois avec lui dans son bateau; Banalong ayant voulu aller chercher son manteau, fut retenu par sa femme; mais comme ils sortaient de la baie, on l'apperçut sur les rochers, accourant vers le bateau dans lequel il se précipita malgré les menaces et les prières de son exigeante épouse. A peine y était-il, que désespérée de ses refus, elle

courut à son canot qui était près de là, s'empara des rames, les rompit toutes, et en jeta les morceaux à la mer; elle paraissait décidée à aller de même exercer sa fureur sur sa hutte, quand Banalong après l'avoir suppliée de se calmer, lui avoir représenté qu'il ne serait absent que peu de jours, voyant que rien ne pouvait l'adoucir se fit reconduire à terre. Le bateau alors poussa au large se dirigeant vers Rose-Hill, en menant Coalby et deux autres sauvages, qui pendant le long démêlé de Banalong et de sa femme, n'ouvrirent pas la bouche, fidèles en cela à l'usage qu'ont sagement ces sauvages, de ne se mêler jamais des querelles qui ne les regardent pas.

Ces natifs passèrent la nuit à Paramatta, et quoiqu'ils ne manquassent de rien, ils voulurent absolument s'en retourner le lendemain matin : on les renvoya donc dans un bateau qui rapporterait, à ce que l'on croyait, la nouvelle que madame Bangaroo rossée sur nouveaux frais pour ses violences de la veille, était entre les mains du chirurgien; mais à l'étonnement général on vit arriver, le lendemain, ce couple heureux, sans que de fraiches blessures attestassent que Bangaroo eût été battue, et l'on ne put découvrir si une si grande retenue de la part de son mari, était

dûe aux remontrances du gouverneur, ou à ces séductions qu'une jolie femme comme Bangaroo sait toujours employer avec art pour désarmer un facile époux. Quoi qu'il en fût la paix était faite, et ils dînèrent chez le gouverneur, paraissant fort gais, fort satisfaits l'un de l'autre, et obtinrent tout ce qu'ils desirèrent avoir; mais le dîné ne fut pas plutôt fini que Bangaroo desira s'en retourner. Banalong dit qu'elle pleurerait si on la contrariait; pour ne pas courir ce risque et satisfaire ce bon époux, on leur donna donc un bateau et ils s'en allèrent.

Le gouverneur apprit à son retour à Sydney, que son garde-chasse avait été dangereusement blessé d'un dard que lui avait lancé un natif: il était à chasser avec trois autres de ses camarades l'un desquels était un sergent, quand vers le milieu du jour la chaleur les obligea à se retirer dans une petite hutte qu'ils avaient construite pour s'y reposer. Pendant qu'ils dormaient un d'eux s'étant réveillé entendit du bruit vers des buissons qui étaient près de là, et qu'il supposa venir de quelqu'animal; mais lorsqu'après avoir éveillé ses compagnons ils furent tous sortis de la hutte, ils apperçurent quatre natifs qui s'élancèrent hors de ces broussailles, et s'enfuirent de

toutes leurs forces. Le garde-chasse croyant en reconnaître un, qu'il imaginait avoir vu à Sydney, se mit à les suivre après avoir quitté son fusil; peu soumis en cela à l'avis qui avait été donné de ne jamais s'approcher sans armes des sauvages, il les appelait et leur montrait du pain. S'appercevant que l'un de ses camarades le suivait avec un fusil, il le pria de le laisser parce que, prétendait-il, la vue de cette arme ne pouvait qu'effrayer ces natifs qui sans doute n'avaient pas l'intention de leur nuire; il était alors à-peu-près à cinquante pas de ses compagnons quand un des sauvages, qui n'était pas à plus de dix de lui, observant qu'il était sans armes, s'arrêta tout-à-coup, et saisissant une de ses lances, la lui jeta, et dans l'instant disparut. L'arme bien dirigée l'atteignit au côté gauche, et pénétra jusqu'au lobe inférieur des poumons qu'elle traversa; elle était barbelée et ne pouvait être extirpée qu'au moment de la suppuration.

Ils étaient à onze milles de Sydney quand cet accident arriva, et ce fut avec la plus grande difficulté qu'ils purent rapporter leur camarade blessé aussi cruellement. Sur la question qui lui fut faite s'il ne se rappelait pas avoir jamais rien fait qui eût pu exciter les natifs à prendre cette vengeance, il pria qu'on

lui amenât l'aumônier, auquel il avoua qu'il avait pu se faire craindre des sauvages, quoiqu'il assurât cependant qu'il n'en avait jamais tué ; il confessa qu'un jour il avait blessé d'un coup de fusil un natif qui d'abord lui avait lancé un dard. Cet aveu joint à la réputation de méchanceté qu'avait cet homme parmi ses camarades, ne laissèrent pas douter que les natifs cherchant à se venger, n'eussent profité de cet instant où ils le trouvèrent désarmé.

Banalong et Araboo instruits de cet événement, assurèrent que c'étaient les hordes qui vivent auprès de Botany-Bay qui jetaient des lances et tuaient les hommes blancs; cependant comme dans cette aventure ainsi que dans beaucoup d'autres, il était prouvé que ce n'était qu'après avoir été provoqués, que les sauvages commettaient ces meurtres, le gouverneur qui avait eu tant de peine à leur inspirer quelque confiance, à dissiper l'aversion que long-tems ils montrèrent pour nous, ne pouvait se déterminer qu'avec répugnance à employer contre eux des mesures qui devaient rompre une amitié, une paix nécessaires au bien de la colonie.

Plusieurs des natifs venaient alors journellement à l'établissement, et toujours ils y étaient bien reçus. Leur confiance même en nous était

assez grande pour que des femmes qui avaient des courses à faire, dans lesquelles leurs enfans pouvaient les embarasser, les laissassent jusqu'à leur retour et pendant plusieurs jours à Sydney. Coalby et Banalong y passaient quelquefois une semaine entière. Tous, pour preuve de leur attachement, accusaient les hordes qui jetaient des lances aux blancs, et disaient qu'il fallait tuer tous ceux qu'on attraperait. Le gouverneur soupçonnait cependant qu'il y avait beaucoup d'art et de mauvaise foi dans ces démonstrations, et doutait surtout de la véracité de Banalong. Peu de jours avant celui où il demandait avec le plus de chaleur qu'on tuât les natifs des hordes vivant près de Botany-Bay, on l'avait vu parmi ces natifs, et lui-même avait dit que dans une de leurs danses à laquelle il avait assisté, un d'eux avait chanté une chanson à la louange du gouverneur et des hommes blancs. Il s'était alors rendu garant qu'ils ne jeteraient plus de lances, qu'ils voulaient être nos amis, et c'étaient cependant ces mêmes amis que peu de jours après il demandait qu'on tuât.

Mais ce qui sembla encore fort extraordinaire, c'est que tous ces natifs connussent celui qui avait blessé le garde-chasse. Ils dirent qu'il se nommait Pemulaway, et qu'il était

de la horde des Bejigals. Banalong et Coalby proposèrent au gouverneur de le lui livrer. Dès le lendemain ils partirent pour Botany-Bay, à ce que l'on supposa, et son excellence, sur le rapport qui lui fut fait, qu'on venait d'appercevoir à l'entrée du port un grand nombre de natifs armés, alla à l'observatoire, où il trouva Coalby qui, sans témoigner aucun empressement à aller à la poursuite de Pemulaway, s'en retourna avec lui à Sydney. Il s'en alla après avoir dîné, en disant qu'il se rendait à Botany-Bay pour y retrouver sa femme. Dans le même tems Banalong fut absent plusieurs jours; ses amis dirent qu'il était allé assister à la cérémonie de l'extirpation des dents qui devait se faire chez les Camaragals à deux jeunes gens. Cette instruction acheva de persuader ce qu'on soupçonnait déjà, que parmi ces sauvages, cette extirpation des deux dents de devant est un acte religieux.

Araboo, à cette époque, était avec les Camaragals. Quand pour la seconde fois elle quitta l'aumônier, elle annonça qu'elle allait rejoindre son amant et sa femme. Il paraît, d'après cela, que les lois ou les usages de ces peuples ne leur défendent pas d'avoir plusieurs femmes, ce qui paraît d'autant plus

extraordinaire que parmi eux les femmes sont en nombre très-inférieur ; l'on a même lieu de croire qu'une grande partie de celles de cette horde ont été enlevées par force ou par surprise aux autres hordes leurs ennemies. S'il est ainsi, les Camaragals sont heureux dans leurs expéditions sabiniques.

Les natifs continuant à nous jeter des lances, le gouverneur se décida enfin à employer des moyens propres à les contenir ; et quoiqu'il désirât les effrayer plus que leur nuire, il sentait cependant la nécessité de faire un imposant exemple de sévérité. Il envoya donc un détachement de cinquante hommes, avec ordre de se rendre au lieu où le garde-chasse avait été blessé, d'y rechercher les natifs, d'en prendre quelques-uns et de les emmener prisonniers ; ou s'il était impossible de les saisir vivans, d'en tuer six, de briser les lances ou autres armes qu'on trouverait, et d'en laisser les débris sur les lieux, afin de leur faire comprendre que c'était une vengeance de l'attentat qu'ils avaient commis. Il commanda de ménager les femmes, les enfans, avec défense absolue de leur faire aucune violence. Pour les persuader que les blancs sont incapables de trahison, le gouverneur défendit que pendant cette expédition,

pour surprendre les sauvages, on élevât les mains, signe qui parmi eux est une marque d'amitié, et de répondre à ceux que les sauvages feraient. Malgré toutes ses recherches, le détachement ne put se saisir d'aucun d'eux : ils fuyaient au moment où on les approchait. Les soldats fatigués revinrent donc à Sydney sans avoir pu exécuter aucun des ordres qui leur avaient été donnés. Le gouverneur, résolu cependant de faire un exemple et d'intimider ces sauvages, renvoya peu de jours après le même détachement, avec les mêmes ordres qui déjà lui avaient été donnés. il partit de Sydney vers la nuit, avec l'espoir de surprendre quelques-uns des natifs autour de leurs feux, mais il revint encore une fois sans en avoir rencontré un seul.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de Banalong, quand il reparut, amenant sa femme avec lui. Il raconta qu'il avait été chez les Camaragals; que plusieurs jeunes gens avaient souffert l'opération de l'extirpation des dents et celle de la scarification. Cette dernière consiste à tracer sur le corps des signes ou traces que ces sauvages considèrent comme des ornemens. Cela s'opère en coupant dans la peau, avec une pierre ou une coquille, deux lignes parallèles, et en enlevant la peau

qui se trouve entre ces deux coupures. Ils répètent cette opération jusqu'à ce que la blessure, par le gonflement, prédomine beaucoup ; ils laissent alors cicatriser la plaie.

Ces embellissemens si chèrement achetés se voient rarement sur les femmes. Banalong montra un bâton qui avait servi à arracher les dents, et l'on se persuada d'après cela que comme ami il avait été appelé pour aider à l'opération ; il paraissait fort satisfait des Camaragals, et il assura que c'étaient de bonnes gens. On lui demanda s'il avait vu celui qui avait blessé le gouverneur, il dit qu'oui, et qu'il avait dormi avec lui dans la même caverne. Cet aveu fit douter qu'il lui eût cherché querelle, et qu'il se fût battu avec lui ainsi qu'il l'avait assuré. La toilette de Bangaroo, cette fois, était différente de ce qu'elle était ordinairement : elle était barbouillée d'une autre manière, et avec un soin qui faisait honneur à son goût et à celui de son peintre : ses joues, son nez et sa lèvre supérieure étaient colorés d'un ocre rouge, le dessous des yeux était marqué par des lignes tracées avec de la craie ; le défaut des côtes était peint aussi avec de l'ocre rouge ; enchantée d'une parure qui devait ajouter autant à l'éclat de ses charmes, elle prouvait par sa

manière de marcher, de se mouvoir, la certitude qu'elle avait d'être plus belle encore que de coutume. Peu de jours après Banalong ayant apperçu que deux condamnés qui pêchaient n'avaient pas d'armes dans leur bateau, s'approcha d'eux dans son canot, et vola le poisson qu'ils avaient pris. Les condamnés n'étant pas armés, et le sauvage ayant des lances, ils ne cherchèrent pas à l'arrêter. Ce vol fit défendre de sortir de la baie sans être armé.

Quand les natifs revinrent à l'établissement, on leur fit savoir qu'au premier dard qui serait lancé par eux, ils seraient tous mis à mort; mais ces menaces ne semblèrent leur faire aucune impression. Banalong arriva un instant après que cet avis venait de leur être donné; on l'accusa d'avoir volé le poisson des deux condamnés; il commença d'abord par nier avec une grande impudence, en assurant que ce jour là il était fort loin. On fit paraître alors les deux accusateurs, et il essaya de se justifier, mais avec une telle insolence qu'il augmenta l'offense au lieu de la diminuer : il s'échauffa, parla des insultes faites aux natifs, et prononça même le mot vengeance; mais revenant à lui il tendit la main au gouverneur qui la repoussa. Furieux de ce refus, il

s'emporta au point de faire craindre qu'ainsi qu'il semblait le vouloir, il ne se servît de sa lance. Craignant que pour se garantir des effets de sa rage on ne fût obligé de s'en défaire, on fit venir un soldat armé. Cette fureur qui, je crois, ne peut être aussi excessive que dans l'ame indomptée d'un féroce sauvage, eût été chez un autre punie dans l'instant; mais on desirait le ramener à la raison, et n'employer les moyens violens qu'à la dernière extrémité. Le gouverneur enfin qui, comme je l'ai déjà dit, avait eu tant de peine à apprivoiser ces peuples, ne vouloit pas, en employant une telle mesure, détruire dans l'instant son ouvrage. Banalong étant sorti, on lui ordonna de revenir près du gouverneur; mais il n'en voulut rien faire et s'en alla. En passant devant la boutique du châron il apperçut une hache, s'en empara et disparut.

CHAPITRE XIII.

Les naturels continuent de venir à Sydney. — Réconciliation de Banalong. — Usage de ces peuples de couper un doigt à tout enfant mâle. — Bizarre méthode de guérir. — Le canot d'un sauvage volé et détruit par des condamnés. — Il porte plainte au gouverneur. — Les coupables punis. — Un condamné blessé par Balderry le propriétaire du canot détruit. — Détachement envoyé par le gouverneur pour se saisir de Balderry. — Il se sauve. — Le détachement fait feu sur les natifs. — Banalong amène sa femme à Sydney pour qu'elle y accouche. — Ses préparatifs. — Le gouverneur, à l'intercession de Banalong, pardonne à Balderry.

LES natifs continuèrent à venir à Sydney malgré la coupable conduite de Banalong ; ils firent entendre qu'il était résolu à ne plus revenir parmi nous : il en fut cependant autrement, car quelque tems après il s'approcha de quelques-uns de nos pêcheurs, et demanda si le gouverneur était encore en colère contre

lui et s'il le tuerait. Il parut avoir un grand desir de retourner à Sydney. Il nia avoir volé la hache, il nomma le natif qu'il prétendait avoir fait ce vol, et assura qu'il n'avait pas menacé. Peu satisfait de la réponse qu'on fit à ses questions il s'éloigna; mais il revint peu de jours après chez le gouverneur qui, l'appercevant à la porte, le fit chasser. Il revint, malgré ce traitement, à quelques jours de là à Sydney, et témoigna le plus grand desir d'obtenir son pardon. Il continua à nier qu'il eût pris la hache, et sur-tout d'avoir manifesté la plus petite intention de venger la mort d'un natif qui, pour avoir lancé un dard, avait été pris et tué. Le gouverneur feignit de le croire et lui permit d'entrer dans la cour, toujours ouverte à tous les natifs. On lui donna du pain et du poisson, mais on lui refusa l'entrée de la maison; quoique cette dégradation blessât vivement sa fierté, il ne laissa pas de revenir comme avant. Depuis longtems le gouverneur desirait connaître la raison qui fait que toutes les natives ont de moins les deux premières phalanges du petit doigt de la main; il était curieux aussi de voir comment se faisait cette opération. Une occasion s'offrit de satisfaire sur cela ses desirs : la femme de Coalby vint à l'établissement, et

amena avec elle un nouveau né qu'elle vint déposer chez le gouverneur. Saisissant avec empressement cette occasion, son excellence lui témoigna le desir de lui voir exécuter cette opération; ce qu'elle fit à l'instant : elle noua fortement le doigt à la seconde jointure et l'enveloppa. Deux jours après elle rapporta l'enfant et leva l'appareil; mais le fil s'était rompu : prenant donc des cheveux d'un officier qui était present, et les nouant autour du même doigt, elle l'enveloppa encore. Sur l'examen que l'on fit du doigt quelques jours après, on trouva que la gangrène s'y était mise, et quoique l'enfant semblât souffrir quand on y touchait, il ne criait pas, malgré cependant que la ligature y fût toujours. Cette opération se fait généralement à la main gauche, mais cet enfant fut une exception, car ce fut son petit doigt de la droite que l'on opéra. La ligature fut continuée jusqu'à ce que le doigt fût prêt à tomber, et le chirurgien alors, à la prière de la mère, d'un coup de canif en acheva la séparation.

Banalong repentant de ses fautes fit tous ses efforts pendant près d'un mois pour se faire entièrement pardonner. Il montra son zèle en se rendant utile à plusieurs matelots qui, sans son secours, eussent péri, et rendit

enfin tant de services, que sa conduite pendant ce laps de tems mérita de lui faire retrouver la faveur du gouverneur. Cette parfaite réconciliation accrut le nombre des visites, et la cour de son excellence devint le rendez-vous général des natifs.

Leur art médicinal tient moins de celui d'Esculape que de celui du charlatan. Coalby avait été blessé autrefois au-dessous du sein gauche d'une arrête de poisson : quoique l'on pût supposer par la cicatrice qu'on pouvait à peine voir, que cette blessure était très-ancienne, cependant l'on s'apperçut dans une course qu'il fit avec le gouverneur, que la courroie d'un havresac qu'il portait depuis trois jours avait fait enfler cet endroit, où il ressentait, disait-il, une vive douleur.

Il eut recours, pour sa guérison, à un vieux sauvage et à son fils qu'il rencontra, et qui consentirent à le guérir. Pour cela le père et le fils se remplirent la bouche d'eau qu'ils firent jaillir sur la partie souffrante, puis y appliquant la bouche, ils commencèrent à la sucer et à aspirer aussi long-tems qu'ils le purent faire sans prendre haleine. Cette opération semblait affecter douloureusement le patient; mais l'un et l'autre opérateurs se relevant (car de même que le malade ils étaient

couchés de leur long), ils se mirent à marcher gravement pendant quelques minutes. Ils répétèrent trois fois le même sucement. Ils feignirent alors d'éprouver toute les douleurs du souffrant, qui, par l'aspiration, étaient passées dans eux, et le vieillard ayant, avec assez peu d'adresse, ramassé une pierre, la jeta, et prétendit que c'était ce qu'il venait de retirer de la plaie. Convaincu de la vérité de cette assertion, Coalby la confirma par toutes les protestations possibles. Avant la guérison complette, le sauvage docteur tâta le dos du malade, et lui pinçant l'épaule, feignit d'en arracher quelque chose; puis il s'assit à son côté droit, puis au gauche, lui passa le bras autour du cou, le pressa pendant un instant violemment contre lui, et se levant, assura son malade qu'il était guéri. Coalby très-persuadé de sa guérison, par l'assurance que lui en donnait son médecin, pour salaire lui fit présent de son bonnet de laine et d'une partie de son soupé. Coalby, à la demande qu'on lui fit si ce vieillard était un médecin reconnu, répondit qu'oui, et que son fils l'était aussi, ce qui doit faire croire que le pouvoir de guérir est héréditaire parmi ces sauvages.

Ce n'avait été qu'après beaucoup de peines qu'on était parvenu à engager les natifs à

troquer l'excédent de leur consommation de poisson contre du pain, des fruits et des légumes que leur donnaient nos condamnés de Paramatta. Plusieurs s'étant laissé persuader, on pouvait espérer que d'autres suivraient leur exemple, et que bientôt on verrait s'établir un marché au poisson assez abondamment fourni. Parmi ceux de ces sauvages qui y apportaient leur pêche, était un jeune homme qui, depuis quelques mois, vivait près de l'établissement. Il y vint un jour avec un canot neuf, et tout fier de sa propriété, il ne croyait pas que rien pût l'égaler. Il avait été spécialement défendu de toucher à aucun des canots des trafiquans, et en vérité l'intérêt des soldats et des condamnés était de les respecter, puisque jusque là ce trafic avait été tout entièrement en leur faveur; mais le canot du jeune sauvage fut brisé par quelques méchans imbécilles, et le commmerce dès ce jour fut rompu. Aussitôt qu'il s'apperçut de l'injurieux tort qu'on venait de lui faire, il courut chez le gouverneur, se plaignit avec fureur du dommage qu'on venait de lui faire, et finit par dire que les hommes blancs ayant brisé son canot il les tuerait. Il tenait ses lances à la main, et ses cheveux, sa figure, ses bras, sa poitrine étaient peints en rouge, signe du

plus implacable ressentiment. Ce ne fut qu'après que le gouverneur lui eut assuré plusieurs fois qu'il ferait mettre à mort ceux qui avaient détruit son canot, qu'il promit de ne pas se faire vengeance lui-même, et qu'il consentit à lui en remettre le soin.

Les coupables furent bientôt connus. Ils furent sévèrement fouettés devant Balderry (c'est le nom de ce jeune sauvage), qui trop irrité pour trouver cette punition suffisante, ne fut satisfait que quand on l'eut assuré que l'un des deux serait pendu. Lorsqu'on les fit paraître la première fois devant lui pour les interroger, il semblait fort impatient, et répétait sans cesse que c'était à lui qui avait reçu l'injure, qu'appartenait le droit de se venger. Un mois s'était écoulé depuis cette affaire; et l'on croyait que le tems, les nombreux présens que le gouverneur avait faits à ce sauvage, et la persuasion où il était que l'un de ses offenseurs avait été mis à mort, l'avaient entièrement appaisé : il saisit cependant l'occasion qui s'offrit alors de se venger, et prouva que ces peuples ne pardonnent jamais. Un condamné qui s'était égaré rencontra deux natifs qui, sans paraître l'appercevoir, le laissèrent passer; mais à peine les avait-il dépassés de quelques pas, qu'il se sentit

frapper d'une lance qui lui perça le dos, et il en reçut une autre dans le côté avant qu'il eût eu le tems de se remettre : quoique blessé aussi grièvement, ce malheureux put regagner l'établissement. Les natifs n'ayant pas cherché à le dépouiller, il fut prouvé que la destruction du canot était la seule cause de cette malheureuse aventure. Il n'y eut plus de doute quand, le soir même, ayant interrogé des natifs qui, selon leur usage, étaient assis autour de leurs feux, ils répondirent dans l'instant que c'était Balderry. Il est à remarquer que toujours ils dénoncent ceux d'entre eux qui se sont rendus coupables, quoiqu'ils n'ignorent pas que c'est pour les punir qu'on cherche à les connaître. On pourrait croire que ces dénonciations viennent d'un attachement inaltérable à la vérité, s'ils ne donnaient perpétuellement la preuve du contraire. Toujours on les voit nier avec effronterie les fautes dont on les accuse, même celles qu'on vient de leur voir commettre, et pour se disculper en charger un autre. Il est sans doute fort difficile de découvrir la raison qui leur fait dénoncer aussi facilement leurs compagnons, au risque de ce qui peut en arriver au coupable.

La destruction du canot de Balderry et la blessure du condamné qui en fut la suite, fit

un mal réel à la colonie, en la privant du poisson que les natifs apportaient à Paramatta. Le gouverneur en fut d'autant plus fâché pour lui-même, que séduit par l'air vif et le courage du jeune sauvage, il avait dessein de se l'attacher pour le mener en Angleterre quand il y retournerait. Après une absence d'environ six semaines, Balderry commença à s'informer à plusieurs de nous qu'il rencontra, si Beanah (le gouverneur) était encore fâché; on l'assura qu'oui, et qu'il serait tué pour avoir blessé un homme blanc. Cette assurance ne l'empêcha cependant pas de venir jusque dans la baie. Le gouverneur instruit qu'il arrivait, envoya un détachement de soldats de marine pour se saisir de lui; mais Banalong qui à ce moment était à Sydney, et qui vit le détachement marcher vers la pointe, lui donna l'alarme et le fit fuir. Le même jour le gouverneur étant sorti apperçut Banalong qui parlait à Balderry qui était revenu. Il le chargea de lui dire que s'il était pris il serait tué. Aussitôt que Banalong lui eut fait part de l'intention, il se mit à ramer rapidement vers le bord opposé : il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il prit une attitude menaçante et agita ses lances. Ces aborigènes sont généralement violens et déterminés : ils ne balancent jamais

à exposer leur vie pour se venger; et quand un coup leur est donné, il n'est pas de considérations qui puissent les empêcher de le rendre. Quelques jours après il arriva à Sydney un nombre considérable de natifs, parmi lesquels il y avait au moins trente femmes et enfans. Après qu'on leur eut distribué du pain et du riz et qu'ils eurent mangé, ils informèrent le gouverneur que Balderry venait du côté opposé à la baie, suivi de plusieurs de ses amis armés. Soit qu'il crut qu'on ne voulait pas le punir ou qu'on ne l'oserait pas quand on le verrait ainsi accompagné, on crut nécessaire de le détromper; on se disposa donc à le saisir aussitôt que tous ses amis se seraient séparés de lui. Il était impossible de le saisir au milieu d'eux sans qu'ils ne se crussent tous en péril; il y avait donc à craindre qu'ils ne se servissent de leurs lances, et que, ne connaissant pas le danger des armes à feu, ils ne voulussent opposer une résistance qui eût obligé d'en tuer plusieurs.

Aussitôt que comme on l'avait prévu, ils se furent séparés, on envoya un détachement de soldats de marine à la poursuite de Balderry; mais déjà averti du danger qu'il courait, par Hanbarre qui, précédant le détachement, l'avait prévenu, il était déjà très-éloigné. Un

sergent et quelques hommes furent détachés à sa poursuite, et le reste du détachement rentra. Le sergent et sa troupe rencontrèrent plusieurs natifs qui, fort amicalement s'approchèrent d'eux; mais pendant que le sergent leur parlait, un de ces sauvages eut l'audace de saisir et de vouloir s'emparer du fusil d'un soldat, qu'il ne put cependant lui arracher. Dans l'instant une lance fut jetée par Balderry, à ce que l'on supposa. Le sergent ordonna alors à deux de ses soldats de faire feu sur les natifs, dont l'un d'eux fut blessé à la jambe. A son retour le détachement rendit compte de ce qui s'était passé, et un autre détachement fut envoyé vers la briqueterie, où se rassemblait un parti nombreux de sauvages; mais Hanbarre, toujours fidèle à ses semblables, ayant vu le détachement se former sur la place d'armes, gagna les bois, et dépouillant ses habits afin de n'être pas reconnu, alla trouver les sauvages pour les avertir d'être sur leurs gardes. Caché derrière un buisson, il apperçut à son retour passer le gouverneur, suivi de plusieurs officiers, et rencontrant bientôt un des nôtres, il lui demanda où allaient tous les soldats et le gouverneur? Tuer les natifs, répondit celui-ci. Oh! oh!

ils arriveront trop tard, dit Hanbarre en riant de toutes ses forces, ils arriveront trop tard.

Banalong vint le même jour avec sa femme, et la nouvelle du détachement envoyé pour se saisir de Balderry, ne l'empêcha pas de dîner de fort bon appétit, et de confier au gouverneur, quand il s'en alla, beaucoup de lances, de lignes pour pêcher et d'autres choses. Les dernières scènes qui venaient de se passer, n'empêchèrent pas les natifs, qui savaient qu'on ne voulait punir que ceux qui jetaient des lances, de venir nous voir avec la même confiance. Quelques jours après on leur demanda comment allait celui qui avait été blessé à la jambe, ils répondirent que sa blessure serait bientôt guérie, et qu'il était allé déjà rejoindre sa horde.

Bangaroo était au moment d'accoucher, et de nous faire connaître quels étaient les usages que ces femmes sauvages observent à cet instant. Le gouverneur alla la voir à sa hutte : elle avait deux réseaux attachés à son cou ; elle en donna un à son excellence après qu'elle en eut tiré un large morceau d'écorce d'arbre de thé, qu'elle avait soigneusement enveloppé, et sur lequel devait être couché son nouveau né. Voilà les seuls préparatifs que font ces femmes pour leurs couches, et

ce qui devait tenir lieu de layette, de langes, de barcelonette à ce rejeton de la famille Bangala. L'écorce de l'arbre de thé est proportionément épaisse à la grosseur du tronc, elle est doublée d'une espèce de duvet assez semblable à celui du bouleau, et si doux qu'il est parfaitement convenable à l'usage auquel il est employé; cependant Banalong témoigna le desir d'avoir une couverture de laine pour envelopper l'enfant, et elle lui fut donnée. Le lendemain le gouverneur fit présent à madame Bangaroo d'un réseau anglais qui remplaça, d'une manière qui la satisfit beaucoup, celui dont la veille elle lui avait fait présent. Peu de tems après Banalong informa le gouverneur que sa femme se proposait de lui faire l'honneur de venir accoucher chez lui; mais le gouverneur refusa cette faveur, et lui fit entendre qu'elle serait beaucoup mieux à l'hôpital, et que par l'intérêt qu'il prenait à sa santé, il souffrirait trop de la voir où il pourrait craindre qu'elle ne fût pas parfaitement soignée. Cette réponse poliment galante eut l'air de flater infiniment la femme et le mari qui, d'après cela, se rendirent à l'hôpital. Plusieurs fois déjà, mais sans succès, Banalong avait prié son excellence de faire grace et de rendre son

amitié à Balderry. Cependant apprenant que ce pauvre natif était très-malade, son excellence pria le chirurgien d'aller le voir. Le chirurgien le trouva attaqué d'une fièvre très-violente ; la première question que ce sauvage fit, fut pour s'informer si le gouverneur était encore fâché, et s'il lui permettrait d'aller se faire guérir à l'hôpital. Banalong, qui avait accompagné le chirurgien, vint en faire la demande à son excellence qui lui dit que n'étant plus fâché il le lui permettait. Le lendemain Balderry arriva donc : il eut d'abord l'air assez inquiet ; mais sa crainte se dissipa aussitôt que le gouverneur, en lui prenant la main, lui eut promis que quand il serait gueri il resterait avec lui. Le pauvre sauvage paraissant être fort mal, Banalong et le chirurgien le conduisirent à l'hôpital.

CHAPITRE XIV.

Religion des naturels du pays. — Leurs superstitions. — Préparatifs pour leurs bals. — Leur manière de danser. — Leur façon de pêcher et de se procurer du feu. — Leurs amours.

Je n'ai raconté avec autant de détail la conduite des natifs, les soins continuels et l'inépuisable patience que mit le gouverneur Philip à conquérir, si je puis m'exprimer ainsi, leur confiance et leur amitié, que pour faire connaître à la postérité, si ces hordes encore errantes et barbares se civilisent jamais, si cette portion du globe plus grande que l'Europe, enfin sortie des ténèbres, offre un jour le spectale imposant d'un puissant empire, à qui cette partie du monde devra ses lumières, ses richesses et sa gloire.

Quant à la religion que suivent ces sauvages nous ne connaissons pas encore l'Être immortel, le Dieu auquel ils adressent leurs vœux. Il ne paraît pas même qu'ils aient de culte consacré à aucune puissance céleste. Ils chantent quelquefois une hymne ou chant de

joie depuis le lever de l'aurore jusqu'à celui du soleil. Il sembleroit cependant qu'ils ont quelques idées d'une vie future, car ils disent que les os des morts sont dans la terre, mais que leurs corps sont dans les nues; ils brûlent leurs morts. En creusant une de leurs fosses on y trouva des cendres, quelques ossemens et un morceau du crâne qui n'avaient pas été entièrement consumés : la fosse avait à peine un pied de profondeur, mais la terre amoncelée formait une élevation semblable à celles qu'on voit au-dessus des tombes dans nos cimetières en Angleterre. Ainsi que tout les peuples ignorans et grossiers, ils sont fort superstitieux; ils appelent le soleil, la lune, les étoiles (weré), qui veut dire méchant. Araboo fut, un soir, saisie d'une grande frayeur en voyant une étoile filer, et dit en tremblant que tout le monde allait périr. Nous découvrîmes, par Banalong, qu'ils croient aux apparitions de fantômes qu'ils appelent, (mane). Il nous les dépeignit comme sortant de terre avec un bruit horrible, en vomissant des flammes et saisissant ceux qu'ils rencontrent, leur brûlant les cheveux, le visage, et les retenant pour les flamber encore.

Le plus grand divertissement de ces sauvages est la danse, et c'est aussi avec le plus

grand soin qu'ils se préparent à en prendre le plaisir. Les femmes toujours nues, n'ont pas même comme Eve, cette pudibonde mère du genre humain, une feuille de figuier pour voiler leurs charmes aux regards indiscrets des curieux Européens. Le jour du bal les jeunes femmes donnent tous leurs soins, et emploient tout leur art à embellir leur maris ou leur amans, en les rayant de bandes blanches plus ou moins larges selon leur goût ou celui de la personne qu'elles se plaisent à orner. En Europe l'amant aimé ne met pas plus d'importance à l'élégance de son ajustement le jour de la fête de son amie, que le jeune sauvage n'en met ici le jour d'un bal. Les couleurs dont ils se servent pour se barbouiller, ne pouvant s'étendre et s'attacher que par l'humidité, la belle sauvage en peignant la figure, qui de toute la personne est la partie qui doit être la plus soignée, lui crache au visage pour humecter ses couleurs. Leurs bals ne s'ouvrent jamais qu'à la nuit, parce qu'ils préfèrent la lueur de leurs feux à la clarté du jour.

La danse n'est d'abord formée que par quelques jeunes gens auxquels se réunissent successivement des hommes et des femmes jusqu'au nombre de trente ou quarante. Quoiqu'elle soit fort bizarre, on s'apperçoit cependant

que les mouvemens en sont assujétis à quelqu'ordre, à quelques règles. Souvent un des figurans se sépare des autres et coure en prononçant à grands cris quelques expressions dans un ton de voix particulier, et se remet à sa place quand il a fini. D'autres fois chacun des danseurs se détache, et seul au milieu du rond fait preuve des ses grâces, de son adresse, de son talent en contraignant ses membres aux contorsions les plus difficiles et les plus horribles. C'est en cela que consistent, selon eux, tout le charme et tous les agrémens de la danse. Une de ces attitudes qui toujours mérite, à celui qui sait la prendre, les plus vifs applaudissemens, consiste à écarter les pieds autant qu'il est possible, et de remuer alors les genoux avec un mouvement rapide et presque convulsif. Ce tour est assez difficile à exécuter; plusieurs de nous ont souvent tenté de l'imiter sans pouvoir réussir, ce qui prouve qu'il faut beaucoup d'habitude et quelque soin pour pouvoir atteindre à cette perfection. Les figures de leurs danses varient à l'infini; quelquefois elle n'est formée que de deux personnes qui d'abord se mettent dos-à-dos, puis se retournent face-à-face. D'autres fois assis tous en cercle les jambes pliées sous eux comme les

chinois, ils se relèvent tous en même tems sans le secours de leurs mains à un mot ou à un signe convenu; alors le rond s'ouvre, il se forme deux lignes qui se séparent et se rapprochent; ou bien reformant un cercle, ils placent dans le centre quelques personnages distingués parmi eux, autour desquels ils dansent. On les voit aussi tourner en tenant chacun une branche d'arbre vert. Communément la dernière figure consiste à imiter deux ou trois des meilleurs danseurs qui placés en avant exécutent des contorsions que les autres s'efforcent d'égaler. Leur instrument musical consiste en deux bâtons d'un bois très-dur; le musicien en appuie un sur sa poitrine, sur lequel il frappe avec l'autre avec assez de mesure; le ménétrier chante en même tems; il est aidé par plusieurs filles et plusieurs garçons qui, assis à ses pieds, l'accompagnent en se frappant le ventre avec le plat de la main. Ils ont l'art, par la manière dont ils croisent leurs cuisses, de lui faire rendre un son plus extraordinaire que désagréable. Ils sont extrêmement avides de louanges : lorsque quelques-uns de nous assistent à leurs danses, ils demandent leurs applaudissemens, et sont enchantés quand on leur crie : « boojerie cari-» berie » (très-bien dansé). Cette louange, en

flattant leur vanité, les excite à se surpasser dans leurs ridicules contorsions.

Ils sont fort habiles pêcheurs. La perche avec laquelle ils pêchent est longue de dix pieds, mais ils peuvent l'alonger par d'autres qu'ils y ajoutent, à-peu-près comme nos pêcheurs anglais le font à leurs lignes. Ils ont aussi en manière de harpons, des fourches faites d'arêtes de poissons. Pour s'en servir, le pêcheur se couche en travers sur son canot, près de la surface de l'eau, tenant à la main cette fourche qu'il darde au poisson qu'il apperçoit, et qu'il manque rarement. Les femmes ne pêchent qu'avec des lignes faites d'écorces d'arbres, et dont les hameçons sont formés de coquilles; ils se servent aussi des serres de certains oiseaux; mais les hameçons faits de coquilles sont les plus estimés. Souvent on apperçoit en frémissant, de ces malheureux dans un canot à demi pourri, pêcher pendant tout un jour sur les bords d'un gouffre dont n'oseraient approcher les plus braves de nos marins, dans le meilleur de nos bateaux. Les hommes plongent presque tous très-bien, ils se précipitent et restent longtems dans des lieux où leurs canots ne pourraient demeurer. Quelque chose qu'ils ramassent ils le jettent sur le rivage à leurs

camarades. Ayant des feux presque toujours allumés, ils grillent ou rotissent tous leurs mets; ils ne savent ce que c'est que de faire bouillir. Un natif étant à Sydney près d'une marmite pleine d'eau bouillante, saisit l'instant où personne ne l'observait, et y plongea la main pour prendre le poisson qui y cuisait. Le malheureux, à son grand étonnement et à son plus grand regret, se brûla d'une manière terrible. C'est avec un long travail et une grande peine qu'ils se procurent du feu : pour cela ils fixent le bout pointu d'un bâton dans un trou percé dans un morceau de bois très-sec, ils font tourner ce bâton le plus rapidement possible avec les mains; quand celui qui tourne est fatigué, un autre prend sa place, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le frottement ait enflammé le morceau de bois. Il n'est donc pas étonnant, d'après la peine extrême qu'ils ont à se créer du feu, de les voir porter presque toujours un tison ardent à la main.

Leur manière de montrer leur affection à un étranger est de prendre son nom et de lui donner le leur : c'est la plus grande faveur qu'ils puissent accorder; ils sont alors fort aises de s'entendre appeler par le nouveau nom qu'ils ont adopté. Mais puis-je me flatter d'être

cru, et puis-je espérer plaire à mes belles et tant aimables compatriotes, si je leur raconte la manière qu'emploient ces sauvages pour faire leur cour; si je leur dis que les amans dans ces contrées barbares, pour plaire et se faire aimer, ne connaissent d'autre art, d'autre séduction que les coups, et que les traitemens les plus violens, reçus avec transports par la beauté qu'on veut charmer, ne sont regardés par elle que comme des preuves certaines d'une tendresse trop touchante pour pouvoir y résister.

CHAPITRE XV.

Terres qui sont cultivées à Paramatta. — Variation de l'air. — Mortalité parmi les condamnés. — Réflexions sur leur traitement à bord des vaisseaux de transports. — Désertion des condamnés. — Je fournis la basse-cour de ma ferme. — Le gouverneur est satisfait de ma sur-intendance. — Je m'égare dans les bois. — Ce qui m'y arrive. — Je suis ramené à Paramatta par un jeune natif. — Je vais revoir ma belle Yeariana. — Départ du gouverneur Philip pour l'Angleterre.

Il y a à présent à Paramatta mille âcres de terre défrichés, dont tous les ans trois cent cinquante sont semés en froment et maïs. Quelqu'abondantes qu'aient été les pluies cette année, elles ne l'ont cependant pas été assez pour remédier à l'extrême sécheresse de l'été dernier; au reste dans tous les tems, les travaux que demande la culture d'une terre aussi neuve, et qui sont trop considérables pour que nos fermiers puissent y suffire, ne

donnent jamais à nos récoltes l'air d'abondance qu'elles ont ailleurs. Il y a à-peu-près aussi deux cents âcres distribués en jardins potagers destinés à fournir des navets, des pommes-de-terres ; le reste des mille âcres a été mis en prairies artificielles pour la nourriture des bestiaux. Ce qui principalement manque ici, sont les engrais. Avant que la culture de cette colonie puisse se perfectionner et que nous puissions vivre de nos récoltes sans secours étrangers, il faut qu'une plus grande quantité de bestiaux nous donne des engrais pour nourrir une terre par elle-même maigre et peu productive. Les subites et perpétuelles variations de l'air exposent toujours beaucoup nos récoltes, et sont souvent funestes aux nouveaux arrivés. On a vu quelquefois cette variation être dans un jour de quarante et de cinquante degrés. Il n'est pas rare de voir des lieux jonchés d'oiseaux tombés pâmés de dessus les arbres, par l'insupportable chaleur du milieu du jour. Aussi périt-il beaucoup de condamnés : mais il faut cependant avouer que la perte de ces malheureux est moins dûe à l'inclémence de l'air qu'à l'état d'affaiblissement, d'appauvrissement dans lequel ils débarquent; et que quand ils arriveraient dans le plus salubre de tous les climats,

il en périrait toujours un grand nombre. Ils sont généralement si faibles dans ces premiers momens, qu'ils ne peuvent être employés qu'à sarcler et à arracher le chaume pour couvrir nos toits. Nous en avons très-fréquemment jusqu'à cinq cents sur la liste des malades, que visitent tous les jours les chirurgiens; il en meurt alors jusqu'à cinquante dans un mois. Ces malheureux expirent si épuisés, qu'ils ont à peine la force d'exhaler leur dernier soupir, qui n'est au moins accompagné d'aucune de ces douloureuses convulsions qui trop souvent précèdent ou accompagnent la mort.

D'après les avis humains de M. Parker, capitaine du Gorgon, le gouverneur donna des ordres pour que l'on fît le plus exact examen de l'état des condamnés à leur débarquement. Il fut prouvé que plusieurs capitaines avaient retranché beaucoup de choses nécessaires, accordées par le gouvernement aux condamnés pendant leur traversée, et que ce traitement infâme avait été poussé par quelques-uns assez loin pour avoir absolument laissé mourir d'inanition plusieurs de ces malheureux. Ces atrocités, dont le gouverneur a les preuves, seront sans doute

punies ou prévenues par un homme dont l'humanité est sur-tout une des vertus.

Plusieurs des condamnés s'étaient imaginé qu'en suivant les côtes de la mer, en vivant d'huîtres et de coquillages, ils pourraient parvenir jusqu'à quelqu'établissement chinois. Ils avaient entendu dire qu'il existait à cent cinquante milles verd le nord une horde d'aborigènes moins noirs et plus policés que les nôtres, et qui trafiquaient avec les hollandais de Timur : une fois parvenus à ce lieu ils étaient libres. Persuadés de la réalité de cette chimère, un assez grand nombre de condamnés partirent de Sydney et de Rose-Hill; mais après avoir lutté quelques jours contre la fatigue et la faim, plusieurs revinrent. Persuadé que les autres, cachés dans les bois, n'osaient se montrer, le gouverneur voulant les convaincre plutôt que les punir, promit un pardon entier à ceux qui seraient de retour dans cinq jours; déclarant en même tems qu'une punition exemplaire serait infligée à ceux qui reviendraient passé ce tems. Plusieurs revinrent d'après cette publication, et parurent même reconnaissans de l'indulgence qu'on leur montra; mais plusieurs aussi refusant de se soumettre, menacèrent de repousser la force par la force. Le gouverneur leur fit

savoir alors qu'il ne ferait grâce à aucun de ceux qui essaieraient de prolonger leur révolte, et fit en même tems publier une défense à tout condamné d'entretenir aucunes liaisons avec les mutins, sous peine d'être regardé et traité comme leur complice. La plus impérieuse de toutes les lois, la nécessité força bientôt presque tous les fugitifs à revenir, et ceux qui ne revinrent pas furent sans doute massacrés par les sauvages. Aucun d'eux ne fut puni : l'on présuma que l'état pitoyable dans lequel revinrent ces malheureux était suffisant pour ôter à leurs camarades tout desir de les imiter.

Les emplettes que j'avais faites au Cap, et les présens que j'avais reçus à mon départ d'Angleterre, en me donnant les moyens de fournir aux officiers et aux autres colons divers articles qu'ils ne pouvaient trouver sur les vaisseaux, me mirent en peu de tems en état de fournir la cour de ma ferme, des animaux qui m'étaient nécessaires, et qu'on ne m'avait pas donnés. J'eus donc une truie pleine, deux porcs gras, deux jeunes chèvres, deux chevraux, un beau coq, trois poules pondantes et une autre poule suivie d'une couvée de petits poulets et de canards. En joignant à ces animaux un jeune kangaroo

que j'élevai avec beaucoup de peines, trois chiens natifs, une servante condamnée, son fils Timoté, enfant âgé de treize ans, et moi, on aura le compte exact de tout ce dont je me trouve le maître. Ayant toujours beaucoup aimé la culture potagère, mon jardin occupe ici une grande partie de mon tems; il est devenu par mes soins un des plus productifs et des plus agréables de tous ceux de la colonie. Lorsque le gouverneur Philip vient à Rose-Hill il ne manque jamais de lui faire visite, et il a alors la bonté de donner quelques éloges à ma culture et quelques louanges à la manière dont je gouverne les condamnés qui ont été confiés à mes soins.

L'on dit que les vertus unissent les hommes vertueux; je puis assurer que les malheurs et les remords lient aussi ceux qui ont à regetter de n'avoir pas toujours été honnêtes. Je me suis lié intimement depuis quelque tems avec un jeune homme devenu fermier d'une des fermes situées vers les limites nord à quatre milles de Paramatta; je vais le voir deux ou trois fois la semaine. Un jour que j'en revenais suivi de Tim (1) compagnon habituel de mes courses, nous vîmes un

(1) Abréviation de Timoté.

kangaroo passer devant nous en traversant. Je pris à l'instant mon fusil des mains de l'enfant qui le tenait, et je cassai une patte de derrière à l'animal, ce qui retarda sa course. Malgré cette blessure nous fûmes cependant obligés de le poursuivre plus d'une heure avant que je pusse trouver l'instant favorable de lui tirer un second coup qui lui perçant la tête, le mit enfin en mon pouvoir.

En examinant ma proie, je trouvai impossible de l'apporter seul jusque chez moi; nous cherchâmes donc un lieu propre à la cacher jusqu'au lendemain où aidé par deux hommes je viendrais la chercher. A quelques pas de là nous trouvâmes un creux, sur le bord d'un profond ravin, dans lequel nous jetâmes l'animal que nous couvrîmes d'herbes, de feuilles et de pierres. Cela fait nous songeâmes à regagner l'habitation.

Le soleil était couché, un faible crépuscule qui nous éclairait encore, allait bientôt faire place à l'obscurité de la nuit; je commençai à être inquiet de me trouver aussi loin de ma demeure. La poursuite du kangaroo m'avait fait oublier de tracer quelques marques pour retrouver mon chemin, et je craignais de ne pouvoir en retrouver aucunes pendant le peu de clarté qui nous restait encore.

Quoique harassé de fatigue, le pauvre Tim s'efforçait de soutenir mon espoir qu'il voyait faiblir : il était très-sûr, disait-il, que nous étions dans le bon chemin, et que nous arriverions à tems pour faire la revue à neuf heures ; que d'ailleurs si nous étions obligés de coucher dans les bois, il saurait couper de l'herbe pour m'en faire un lit, et qu'il ferait sentinelle pendant que je dormirais, sans craindre de faire feu s'il se présentait quelqu'ennemi. « Vous savez » bien d'ailleurs, maître », ajoutait-il », que » les natifs ont si peur d'un fusil que je n'au- » rais qu'à leur montrer le nôtre pour les » faire fuir ». Le courage et l'affection de ce pauvre enfant me touchèrent et me firent rougir d'être assez peu maître de moi pour ne pouvoir lui cacher mon inquiétude. Après avoir encore marché deux longues heures, nous nous trouvâmes aussi loin de toute habitation que nous l'étions deux heures avant, et nous fûmes pleinement persuadés alors que nous nous étions trompés de route. Nous ne nous rappelions pas avoir jamais vu aucun des objets qu'une très-faible clarté nous laissait appercevoir. Nous distinguions cependant à travers les arbres la rivière dans l'enfoncement, mais présentant un aspect que je ne me ressouvenais pas d'avoir jamais vu. Ranimés

par

par cette vue, nous hâtâmes le pas avec l'espoir d'y arriver promptement; mais bientôt nous nous trouvâmes arrêtés par une ravine qu'il nous était impossible de franchir. J'abandonnai alors tout espoir d'arriver à mon habitation, et la fatigue ayant épuisé les forces du pauvre Tim, je me déterminai à passer la nuit où nous étions.

Je me mis donc à arracher de l'herbe et à rompre des branches pour faire du feu; mais au moment où j'étais ainsi occupé, Tim accourut vers moi pour me dire que je ne me donnasse pas cette peine, car il avait trouvé une hutte où nous pourrions nous coucher, et dans laquelle y avait beaucoup de bois sec propre à faire du feu. Il m'y conduisit, et je trouvai que c'était une hutte habitée par les sauvages dans le tems de leurs chasses; la saison chosie par eux pour cet exercice venait de finir. N'ayant donc aucunes raisons de craindre leur arrivée, je brûlai une amorce et j'allumai du feu; il y avait dans un coin de la hutte un tas d'herbes sèches, je l'étendis pour nous coucher; mais ce fut inutilement que je pressai mon fidèle Tim de se mettre près de moi, il me pria de lui confier mon fusil et de lui permettre d'être mon gardien pendant mon sommeil. Trop inquiet pour avoir

envie de dormir, je tirai un livre de ma poche avec le dessein de lire ainsi jusqu'à la renaissance du jour; mais il n'y avait pas encore une demi-heure que je lisais que déjà Tim, ayant laissé échapper son arme de ses mains, s'était profondément endormi. Peu de momens après, mon livre tombant des miennes, je suivis son exemple. J'ignore combien de tems nous dormîmes; mais enfin réveillé soudainement par la piquure douloureuse de quelques fourmis, j'appelai Tim, et le jour commençant à poindre nous nous remîmes en marche. Après avoir suivi la ravine l'espace d'un mille, nous arrivâmes au lieu où elle se termine, et de là, à notre grande joie, nous apperçûmes Rose-Hill à environ six à sept milles : cette vue nous ranima et éloigna de nous l'affreuse crainte de périr déchirés par les animaux féroces, ou massacrés par les sauvages, ou bien encore exténués par le besoin, la mort, de toutes, la plus cruelle. Ayant trouvé, par le secours de ma boussole portative, que Rose-Hill était W. S. W., nous nous dirigeâmes sur ce point, et nous descendîmes dans la plaine où bientôt nous le perdîmes de vue. Nous continuâmes cependant à marcher dans la direction que je venais de reconnaître, jusqu'à ce que nous nous trou-

vâmes arrêtés par un marais qu'il nous fallait tourner ne pouvant le traverser. Nous étions parvenus à un endroit presqu'inextricable par le touffu des arbres, l'épaisseur des épines, des ronces, tellement entrelacées qu'à peine pouvions nous voir à trois pas de nous, et nous pénétrions lentement à travers cette partie de la forêt, quand tout-à-coup nous fûmes frappés d'un son plaintif poussé près de nous. Étonnés de ce bruit, Tim et moi nous restâmes immobiles; ne voyant pas le lieu d'où il partait, j'avançai quelques pas, et je découvris une caverne creusée dans le rocher près duquel nous étions. Mon premier mouvement fut de m'éloigner; mais réfléchissant que peut être je pourrais être utile à l'être souffrant dont je venais d'entendre le gémissement, je visitai la lumière de mon fusil, et suivi de Tim, j'entrai dans la caverne; mais dieu! quel touchant spectacle s'offrit à ma vue! une jeune sauvage, assise sur un morceau du rocher, les yeux mouillés de larmes et douloureusement fixés sur le corps étendu d'un jeune homme dont peut-être je venais d'entendre le dernier soupir. Toutes les facultés de cette femme étaient si entièrement absorbées par sa douleur, qu'elle ne m'apperçut pas entrer. A cette vue une sympathique compas-

sion s'empara de mon ame ; je donnai mon fusil à Tim, et de peur que la vuė de cette arme n'effrayât cette jeune native, je lui fis signe de sortir. Elle fixa à cet instant les yeux sur moi, poussa un cri et tomba sans sentiment sur le corps qui était à ses pieds ; une source jaillissait du rocher, j'envoyai Tim chercher de l'eau qu'il m'apporta dans le creux de son chapeau, et prenant dans mes bras cette malheureuse femme, je la portai doucement à l'entrée de la caverne où l'air et l'eau dont je lui mouillai les tempes, la firent bientôt revenir à elle : en ouvrant les yeux elle me fixa avec un regard mêlé de douleur et d'effroi. Je m'efforçai de la rassurer par tous les signes que je pus imaginer ; je m'éloignai à quelques pas pour lui faire entendre qu'elle pouvait fuir si elle le voulait. Cette conduite la rassurant, elle me fit entendre à son tour que cet homme était son frère, qui affaibli par une blessure qu'il avait reçue la veille et par la perte de son sang, n'avait pu quoique soutenu par elle parvenir jusqu'à son habitation, et que la nuit approchant ils s'étaient réfugiés dans cet antre. En examinant le corps je trouvai que ce jeune homme avait été blessé au-dessous du sein gauche d'une lance dont la pointe barbelée était restée dans la plaie.

Partie par signes, partie par quelques mots de la langue des natifs, que j'ai apprise, je fis entendre à la jeune sauvage que je m'étais égaré, que j'avais passé la nuit dans les bois, et que je serais bien aise qu'elle pût me conduire seulement hors de ce lieu si couvert et si inextricable; elle secoua la tête à cette proposition en me montrant le corps de son frère, pour que je comprisse qu'elle ne voulait pas l'abandonner. Elle me fit entendre aussi que leur habitation n'était pas éloignée, et qu'une montagne qu'elle me montra en était tout près. Je lui fis comprendre alors que si elle voulait aller instruire ses parens de leur malheur, je resterais près de son frère jusqu'à son retour. La joie qui à l'instant brilla dans ses yeux me fit connaître qu'elle m'avait entendu, et par un signe de tête exprimant plus éloquemment sa reconnaissance, que n'eussent jamais pu le faire les expressions les plus tendres de toutes les langues réunies, elle s'élança hors de la caverne, et dans l'instant disparut à nos yeux.

Cette scène douloureuse et touchante avait si entièrement occupé toutes mes facultés, que je n'avais pas encore songé aux dangers que je pouvais courir à l'arrivée des sauvages, quand Tim, qui plusieurs fois avait été témoin

de la perfidie des natifs, me supplia, les larmes aux yeux, d'abandonner ce corps et de regagner notre demeure. Ébranlé par ses sollicitations qui éveillaient mes craintes, j'allais m'éloigner, quand jetant un regard sur le malheureux que je gardais, je crus le voir respirer : en effet un léger soupir qui suivit m'assura qu'il n'était pas mort. Retenu par un sentiment de compassion que la nature mit dans nos cœurs pour le secours et la conservation de notre espèce, je sentis mes craintes sur moi-même se changer en desirs de rappeler ce jeune homme à la vie. Cette humidité froide qui s'attache à nos membres à l'instant de la mort, couvrait déjà son visage et son corps; je les séchai avec mon mouchoir et les frottai avec ma main. Tim, suivant aussi l'impulsion d'un naturel humain, joignit ses efforts aux miens, et bientôt une douce chaleur que nous sentîmes, pour prix de nos soins, se répandre sur le corps, nous fit redoubler nos efforts. Nous apperçûmes alors une faible pulsation qui augmentait à chaque instant. Nous fûmes surpris à ce moment par le retour de la sœur, suivie de son père, d'un autre vieux sauvage et d'un jeune garçon d'à-peu-près douze ans. Étonnés de nous voir près du corps, et cherchant à découvrir qu'elle raison nous y faisait

toucher, ils s'arrêtèrent tous à l'entrée de la caverne.

Je fis signe à ma jeune amie qui aussitôt s'approcha sans crainte; je lui donnai la main de son frère, et hors d'elle-même elle s'écria: « didgerry goor, didgerry goor » je vous remercie! ô je vous remercie! se tournant vers son père elle lui cria d'approcher; je quittai alors ma place, et je laissai le jeune homme à leurs soins. Le vieillard s'approcha, examina la blessure, et avec une grande adresse extirpa la pointe de la lance; pendant l'opération le jeune sauvage ouvrit les yeux et jeta sur son père un regard de joie, de reconnaissance et d'amour. L'espérance vint donc dissiper la douleur de ces pauvres sauvages, sécher dans leurs yeux la tremblante larme, et Yeariana (c'est ainsi que se nomme la jeune native) soulevait la tête de son frère appuyée sur son sein, pendant que son père et son ami s'occupaient des moyens de le transporter à leur demeure. Nous n'étions pas à plus d'une portée de fusil d'une rivière qui passait devant leur habitation; ils résolurent donc d'envoyer chercher leur canot pour transporter chez eux le blessé de cette manière douce et commode. Yeariana se mettant déjà en marche pour aller le chercher, je

saisis cette occasion de l'accompagner. En moins d'une heure nous nous trouvâmes au pied de cette même montagne qu'elle m'avait déjà montrée ; elle la franchit avec la rapidité de la flêche, nous laissant son jeune frère pour nous servir de guide. Bientôt nous vîmes paraître Yeariana à la tête d'une troupe de sauvages qui s'étaient réunis pour nous recevoir. Elle avait envoyé le canot chercher son frère, et déjà avait préparé quelque peu de poissons secs qu'elle nous offrit quand elle nous eut conduits à sa demeure creusée dans un rocher près des bords de la rivière. La réception que nous firent ces sauvages reconnaissans ne peut se décrire; leur joie allait presque jusqu'au délire et leurs hommages jusqu'à l'adoration. La vieille mère du jeune natif m'accablait de caresses, et je pouvais voir dans les regards de la sensible Yeariana, que j'obtiendrais d'elle facilement aussi quelques plus douces preuves de sa reconnaissance. Je jugeai par ce que j'appris de ces sauvages, que j'étais encore à cinq milles de Paramatta : aucun d'eux n'avait vu encore l'établissement. Batcherry, le plus jeune frère d'Yeariana, m'offrit cependant d'être notre conducteur, pourvu que je voulusse lui promettre d'avoir soin de lui et de le remettre dans son chemin le lendemain matin. Je pris

donc congé d'Yeariana, en l'assurant que je reviendrais bientôt la voir, et nous arrivâmes à Paramatta vers le milieu du jour, excédés de fatigue. Mon absence n'avait donné aucune inquiétude, et l'on crut que, comme cela m'était déjà arrivé deux ou trois fois, j'avais passé la nuit à Sydney-Cove. Chacun des objets que rencontraient les regards de Batcherry le frappaient d'un nouvel étonnement : ce pauvre enfant était si entièrement livré à l'admiration que lui causaient tant de merveilles, qu'à peine pouvait-il boire et manger. Je le remis le lendemain matin dans son chemin, ainsi que je lui avais promis, et je lui fis présent d'une hache à son usage et d'un collier de verre pour sa sœur, dont les charmes, il faut que je l'avoue, avaient fait sur mes sens la plus forte impression. Yeariana est la plus belle fille que j'aie encore vue; se formes pourraient servir de modèles au sculpteur le plus correct. Née sans doute d'un sang plus pur que celui de ces sauvages, sa figure formée d'un ovale parfait, offre les plus beaux traits des beautés grecques : deux yeux aussi grands qu'expressifs, embellissent, animent, échauffent ce rare assemblage; ses cheveux longs et d'un noir de jais, et son teint d'un brun moins foncé que celui des femmes de ces contrées,

pourraient la faire prendre pour une belle créole orientale.

Je pris avec moi, l'après-midi de ce même jour, trois hommes et mon fidèle Tim, et j'allai à la recherche du lieu où était resté caché mon kangaroo. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines que nous parvînmes à le découvrir. Nous coupâmes de fortes branches, dont nous formâmes une espèce de civière sur laquelle nous posâmes l'animal, que nous rapportâmes ainsi chez moi. Je donnai à mes porteurs, pour leurs peines, le quartier de devant de l'animal.

Une semaine toute entière se passa avant que je pusse me rendre à la demeure de ma belle Yeariana. Pressé cependant de remplir ma promesse, j'arrangeai mes affaires de manière à ce que si je ne revenais pas le soir, mon absence ne dérangeât pas l'ordre accoutumé, et, comme toujours, accompagné de Tim, je cherchai et je trouvai avec plus de facilité que je ne le croyais, le chemin de Paculbenah (c'est ainsi que se nomme la partie du pays où vit la famille de Yeariana.) Batcherry nous apperçut à l'instant où nous arrivions au pied de la montagne, et courant aussitôt à la hutte de ses parens, il les avertit de mon arrivée. A l'exception de Palerino (ce frère

d'Yeariana que j'avais rendu à la vie), je les trouvai tous rangés devant leur hutte. La joie de me revoir se montrait sur leurs visages. Le vieux sauvage me prit par la main et me conduisit à son fils, qui alors était hors de dangers. Le pauvre jeune homme me serra la main pour me remercier, et une larme qui coula de ses yeux m'exprima sa reconnaissance. Yeariana à son tour mit tous ses soins à me prouver par mille attentions, combien mon bienfait l'avait touchée. La crainte de ne pas trouver chez ces natifs de quoi nous nourrir, m'avait fait apporter du pain et de la viande et une bouteille d'eau-de-vie. Nous nous assîmes donc tous en rond, et je plaçai au milieu mes provisions. Rien n'était plus plaisant que de voir tous les regards de ces sauvages fixés sur moi, suivant tous mes mouvemens et s'étonnant de chacun d'eux. Ils n'avaient pas de couteaux; je me servis du mien pour dépecer la viande que je leur distribuai. Ils la mangèrent avec une grande avidité, mais rejetèrent le pain après y avoir goûté. Quand ils eurent achevé mes provisions, ils servirent à leur tour du poisson sec, des racines, deux ou trois espèces de petits fruits et des noix assez semblables à la chataigne par le goût. Quand chacun de nous eut

fini, Wanjarkoo, le vieillard, frappa trois fois dans ses mains, et tout le monde se levant à ce signal, alla reprendre son occupation. Wanjarkoo et sa femme s'en allèrent dans leur canot achever la pêche du jour; Batcherry se remit à arracher de l'herbe, et Yeariana resta pour prendre soin de son frère Palerino, qui était couché sur un lit d'herbes sèches dans un coin de la hutte. A peine y étions nous rentrés depuis quelques instans, que Yeariana me prenant la main me conduisit vers son frère : elle prit aussi sa main, qu'elle mit dans la mienne, et après lui avoir parlé à voix basse elle se mit à crier : « boodjerie ! boodjerie Palerino ! bon ! bon Palerino ! » Elle me fit entendre qu'elle desirait savoir mon nom. Je luis dis que c'était George, et je le lui répétai deux ou trois fois. Palerino me témoigna alors le desir qu'il avait que nous changeassions de noms. Il me fit entendre que je m'appellerais Palerino et qu'il se nommerait George. Il me promit encore qu'aussitôt que sa santé serait rétablie, il se rendrait à l'établissement et m'amenerait sa sœur. Le troc se fit ainsi qu'il le desirait, et la cérémonie se termina par un baiser que la belle Yeariana donna à chacun de nous, en répétant : « boodjerie Palerino ! boodjerie

» George ! bon Palerino ! bon George ! » Après que les transports de leur joie furent calmés, ils me racontèrent et me firent comprendre que le jour avant celui où je les trouvai, ils s'étaient éloignés ensemble pour chercher des fruits qui font partie de leur nourriture, quand ils furent rencontrés par deux natifs de la horde des Wangals, la plus mortelle ennemie de la leur; que Palerino en avait tué un, mais que l'autre l'avait blessé; que pendant le combat Yeariana avait si adroitement lancé une pierre à cet adversaire, qu'elle l'avait à son tour fortement blessé et forcé de regagner son canot dont il s'était servi pour s'éloigner promptement. Palerino affaibli par la perte de son sang, n'avait pu rejoindre leur hutte, et la nuit approchant, ils s'étaient retirés dans cette caverne où je les avais trouvés.

Très-satisfait de ma visite je pris congé de mes nouveaux amis une heure avant le coucher du soleil, et Yeariana et Palerino me réitérèrent à mon départ la promesse de venir me voir aussitôt qu'ils le pourraient. J'ai le plus grand desir qu'ils viennent, j'espère les engager à rester quelque tems avec moi. Je me propose de cimenter ainsi cette amitié qui vient de naître, qui pourra devenir utile à

l'établissement, et de réaliser ce doux espoir qui avec l'amour a passé dans mon cœur.

M. Wentwarth, avec lequel j'ai lié depuis quelque tems une corrèspondance suivie, et qui occupe, à l'île de Norfolk, la même place que je remplis ici, m'a promis un détail exact de la formation et des progrès de cet établissement; il parle avec les plus grands éloges du gouverneur, M. King, de son humanité, de son courage, de sa prévoyance, de son zèle et des soins qu'il a donnés à la culture des terres : cinquante hommes tant matelots que soldats de marine, auxquels il a donné à chacun soixante âcres, et vingt condamnés, qui en ont reçu chacun dix, récoltent à présent non-seulement de quoi fournir abondamment à leur consommation, mais encore de quoi pouvoir amasser. Il faut avouer aussi qu'ils ont l'avantage d'une terre beaucoup plus fertile que celles de Sydney et de Paramatta : le froment y rend vingt fois plus, et les colons de cette île ont lieu d'espérer que leurs récoltes seront encore plus productives; les pommes-de-terre y réussisent très-bien, et l'on a vu une seule en produire plus de cent. Toute espèce de production potagère y croît facilement.

Pour connaître précisément combien il

faudroit de tems ici à un homme pour cultiver un champ et le rendre assez productif pour le nourrir, le gouverneur Philip ordonna, il y a environ un an, qu'on défrichât un âcre de terre en bonne exposition, qu'il donna ensuite à cultiver à un condamné laborieux et intelligent, auquel il promit de donner trente autres âcres défrichés de même s'il était satisfait de son travail. L'homme y donna tous ses soins, et au bout de six mois demanda qu'on lui donnât un autre âcre, ce qu'on fit. Ces deux portions de terre fournissent maintenant à tous ses besoins, sans qu'il soit dans la nécessité d'avoir recours à aucun des magasins du roi.

La santé de notre digne gouverneur qui s'affaiblissait tous les jours exigeant son retour en Europe, ce brave commandant se détermina à prendre les arrangemens nécessaires à l'ordre et au gouvernement futur de la colonie. Parvenu à se faire suivre de Banalong et de Balderry, il partit il y a quelque tems à bord de l'Atlantique, accompagné de nos regrets et de nos bénédictions, pour l'Angleterre.

Pour l'Angleterre ! pour ce pays que je ne reverrai donc plus ! pour ma patrie dont à jamais mes fautes m'ont banni. Ah ! vous à

qui j'adresse cet ouvrage, ah ! monsieur, vous ne pouvez savoir quelle force a ce sentiment que chaque homme porte dans son cœur pour le lieu qui l'a vu naître, et tout ce que souffre l'infortuné condamné à ne plus le revoir : il faut l'avoir perdu pour éprouver combien on l'aime ! Hélas ! combien de fois le cœur oppressé, et les yeux tournés vers le nord, ne suis-je pas resté immobile, accablé de douleur et de regrets ! combien de fois passant des heures entières dans cette situation, mon imagination, franchissant les espaces, ne s'est elle pas transportée près de mes parens, au milieu de mes amis ! Rêves trop flateurs ! plaisirs mensongers ! que chèrement vous me faites payer ces courts instants d'un bonheur passager ! Réveillé bientôt par l'affreuse vérité, je l'entends qui me crie : homme coupable ! ton pays t'a rejeté; il a voulu mettre l'étendue des mers et leurs profondes abîmes entre lui et toi. Expie tes crimes ! non, malheureux ! ta tombe ne sera jamais où fut ton berceau !...

FIN.